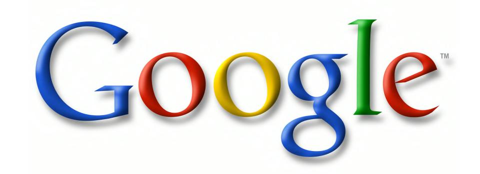
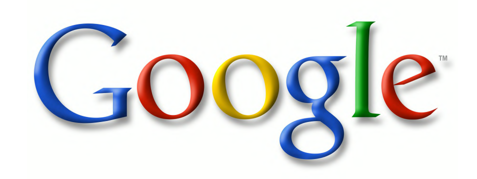
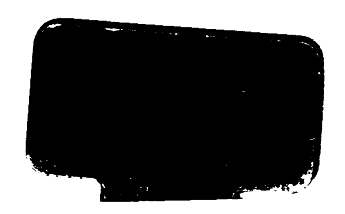

Google

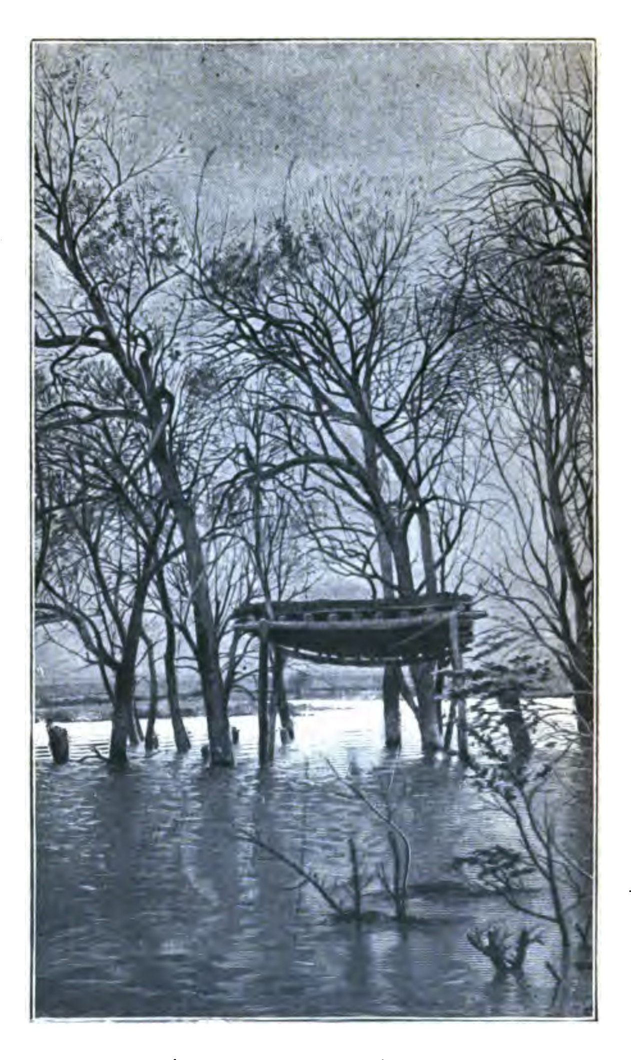




A Monsieur Maurice Maindron

Hommage de l'auteur
Henry de La Vaulx

VOYAGE
EN
PATAGONIE



LA PAMPA INONDÉE (BORDS DU RIO NEGRO). — DESSIN DE GOTORBE.

COMTE HENRY DE LA VAULX

VOYAGE

EN

PATAGONIE

OUVRAGE CONTENANT QUARANTE ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR, ET UNE CARTE HORS TEXTE. PRÉFACE DE M. JOSÉ MARIA DE HÉRÉDIA, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1901

A HENRY DE LA VAULX

ETAIT-CE en 1862 ou en 1863? — L'histoire est si ancienne qu'il ne m'en souvient plus. En ce temps-là, quelques jeunes hommes se rencontraient deux ou trois fois la semaine dans un petit rez-de-chaussée obscur et bas de la rue d'Amsterdam. C'était le bureau de rédaction de la Revue Française, revue de grand format comme la Revue des Deux Mondes, à couverture jaune comme la Revue de Paris, mais d'une minceur aussi modeste que son tirage et sa notoriété. Un bruit courait, que le Directeur, gros garçon blond, blême et grave, qui fut depuis secrétaire général de je ne sais quelle préfecture, laissait volontiers courir. On se chuchotait mystérieusement à l'oreille que Monsieur le Duc de Broglie inspirait la revue. On laissait même entendre qu'il la commanditait. Je dois ajouter que tous tant que nous étions, nous n'y écrivions que pour l'honneur, ou plutôt pour le plaisir de nous voir imprimés. C'est là, dans ce lieu sans lumière, que,

pour la première fois, j'entendis le beau poète Armand Silvestre réciter ses premiers Sonnets Païens, *magnifiques et voluptueux. Jules Claretie y fit ses premières armes de plume. Quant à moi, je confesse y avoir publié quelques médiocres sonnets, mal venus et mal bâtis, à rimes incorrectement entrecroisées, dont Théophile Gautier, avec sa bonhomie gouailleuse, paternelle et magistrale, daigna me dire : « — Comment ! Si jeune, et tu fais déjà des sonnets* libertins! » *— Et c'est pourquoi je n'en fis et n'en ferai plus jamais de tels.*

Tout chemin, suivant le commun proverbe, mène à Rome ; aussi ne vous étonnez pas, mon cher La Vaulx, que la rue d'Amsterdam nous serve de transition pour aller en Patagonie.

Or donc, en ce bureau de la Revue Française, à travers un nuage de fumée toujours plus épais et jamais dissipé, apparaissait parfois un homme olympien, fatal et barbu. Et cet homme était éloquent et bavard. Il nous contait maintes aventures extraordinaires à lui advenues, maintes merveilleuses prouesses par lui accomplies aux pays d'outre-mer, sur le versant des Andes, dont les sommets les plus abrupts, les précipices, les vallées et les plaines lui semblaient être familiers.

Et lorsqu'il parlait, en de méchants termes d'ailleurs, des Chiliens, ses ennemis, qui l'avaient détrôné, son front chenu se ridait, ses yeux jetaient des éclairs, son nez se courbait en bec de condor, un rire mauvais crispait sa bouche et, hérissant ses moustaches, se prolongeait en ondes frémissantes tout le long de sa longue barbe noire. Mais je m'aperçois que j'ai négligé de vous présenter, avec la pompe dûe, Sa Majesté Orllie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie !

On m'a affirmé depuis, qu'en son état civil, il se nommait tout uniment M. de Tounens ou Tonneins et qu'il avait été avoué à Périgueux. C'était un grand hâbleur et, à vrai dire, un gascon truffé. Quoi qu'il en soit, il nous étonna et nous divertit. Il nous caressa fort, Claretie et moi, et nous pria, en notre qualité d'étudiants en droit, de vouloir bien collaborer à la Constitution qu'il comptait octroyer à ses peuples, aussitôt après son retour de l'île d'Elbe, qu'il jugeait prochain. D'ailleurs, il prodiguait les titres honorifiques et transformait royalement les constellations australes en crachats décoratifs. On l'accusa même d'en trafiquer. Je dois reconnaître qu'il nous créa tous Grands Officiers et quelques-uns Grand'-

Croix de la Croix du Sud, gratuitement. Me sachant poète lyrique, il me promit le gouvernement de la Terre de Feu qu'il devait conquérir. A Claretie qui, n'écrivant qu'en prose, lui semblait plus sérieux, il offrit, avec les Sceaux Patagons, la présidence de Son Grand Conseil Araucan. J'acceptai naïvement. Plus subtil, Claretie prit prétexte de ses goûts casaniers et déclina tant d'honneurs, se réservant pour des destinées moindres mais plus sûres. Cela dura quelques mois. Un jour, le Roi ne vint pas. On ne le vit plus. Bref, je crois qu'il mourut sur la terre d'exil, c'est-à-dire en France où il était né.

Ce Tartarin de Périgord était, paraît-il, un précurseur. Vous l'avez vous-même constaté. Orllie-Antoine eut le sentiment ou, pour dire mieux, le pressentiment de notre politique actuelle d'expansion coloniale. On le crut fou. Il n'était que hanté par une idée fixe, comme tous les hommes de génie. La Fortune le trahit. A la plupart des aventuriers, pour ne paraître point ridicules ou insensés, il ne manque souvent que d'avoir été heureux jusqu'au bout ; et le rêve de royauté Patagone de l'ex-avoué de Périgueux n'est pas relativement plus extravagant que la

tentative d'empire Mexicain où fut alors même entraîné le chevaleresque et infortuné Maximilien de Habsbourg.

Aussi aventureux qu'Orllie-Antoine, vous avez été plus sensé. Les Normands, vos ancêtres, avec l'instinct conquérant et le sang impétueux qui pousse aux entreprises lointaines, vous ont légué la prudenee avisée qui les conduit à bien. Aussi, n'avez-vous pas tenté de fonder un royaume. Vous vous êtes contenté d'aller chercher du nouveau, au bout du monde. Vous y avez goûté des sensations fortes, des plaisirs singuliers; entre autres, celui d'être impunément sacrilège et quelque peu cannibale, Et vous l'avouez ingénûment, sans honte et sans remords. La passion ethnographique excuse tous les forfaits. En ce siècle de lucre, il est beau de n'être criminel que par amour de la science et par désir de gloire.

J'ai lu votre livre. Il se recommande autant par ses défauts que par ses qualités. Les uns comme les autres n'ont rien de vulgaire. Il est, à mon gré, trop concis, mais il est très vivant. Les tableaux que vous nous présentez ont du relief, un je ne sais quoi d'immédiat et d'instantané; mais ils défilent sous nos yeux avec la vélocité du

cinématographe. Je ne puis m'empêcher de regretter et vos lecteurs (que je vous souhaite innombrables) seront tous de mon sentiment, que vous n'ayez développé davantage, au risque de mener parfois la vérité jusqu'aux limites de la fiction, certains épisodes de votre odyssée patagone, ainsi que Gabriel Ferry l'a fait pour le Mexique. Gabriel Ferry, dont Gustave Aimard que vous daignez louer ne fut qu'un imitateur grossier, n'est pas seulement un adroit conteur d'aventures. Nul n'a su plus artistement disposer de belles histoires amoureuses, picaresques ou tragiques dans le cadre éclatant et sauvage des forêts, des savanes et des déserts mexicains qu'il avait longuement battus de la corne de son mustang.

Vous aussi, tel que le prudent Ulysse, vous avez vu des choses et des êtres étranges. Je demeure émerveillé à suivre sur la carte à l'aide des lignes de points noirs qui le marquent, le chemin que vous avez parcouru durant les seize mois que se prolongea votre exploration. Du Rio Negro à la Terre de Feu, que de solitudes traversées, que de hauts plateaux arides, que de plaines à l'infini, que de fleuves aux noms barbares, franchis, remontés ou descendus, que de lacs pullu-

lant de vie venimeuse et vénéneuse, que de Cordillères escaladées derrière quelque Indien douteux ou stupide, avec la troupe des chevaux fourbus que conduit tristement la jument marraine! C'est le chariot qui se rompt ou s'enlize, le fleuve débordé, le guide qui s'égare, les chevaux qui se débandent, la faim, la soif, le pampero glacial soufflant en tempête, l'imprévu, les accidents, les joies, les désespoirs du voyageur isolé qui a tout à redouter, aussi bien des forces aveugles de la nature que de la bête et de l'homme. Vous avez vu et pratiqué tour à tour l'émigré Européen, le Créole de race blanche, le Gaucho brutal et hardi, l'Araücan trapu, belliqueux, ivrogne et sournois, le beau Tehuelche à la taille élancée et souple, d'âme naïve et généreuse. La lutte, le souci continuels, les hasards de la vie errante exaspèrent les personnalités. Votre livre abonde en figures originales. C'est votre écuyer fidèle, le Gaucho Juan Gonzales qui laçe *les perdrix au vol; c'est Namuncura, l'héritier vaincu des vieux chefs Araucans, de Cacique devenu colonel Argentin, qui, assis devant sa hutte, regarde la vaste terre et murmure pensivement: « — Jadis toute la pampa était à moi »; — c'est l'insaisissable Asencio, ce brigand solitaire*

qui, toujours invisible, vous escorte, dont les feux trompeurs s'allument chaque soir sur la sierra, et qui ne se nourrit que des langues de chevaux qu'il vole et tue. Et Popper, qui s'intitulait aussi roi de Patagonie, battait monnaie avec l'or recueilli dans les alluvions, épouvantait Punta-Arenas de ses orgies et laissait couler tous ses millions dans un fleuve de gin, de tafia et d'eau ardente! J'en passe et de meilleurs et de pires.

Mais il ne faut pas non plus que j'oublie les bêtes. L'homme primitif en est encore proche, il vit au milieu d'elles, il en vit, et, comme elles, il est sauvage et vagabond.

Vous avez chassé, mangé, disséqué, empaillé, collectionné tous les animaux qui vivent sur ce versant des Andes : le guanaco, le cerf, le puma ou lion d'Amérique, le nandou que l'on nomme vulgairement la petite autruche, les divers tatous qui, sur la braise, cuits dans leur carapace, sont un mets succulent, le lièvre patagon qui n'est, à ce que vous assurez, qu'un simple agouti, le renard et l'aigle des pampas, toutes les variétés de canards, de sarcelles, d'outardes et de flamants qui peuplent les eaux, les scorpions qui rampent sur le sol, les insectes et les papillons qui volent dans l'air.

Et partout, vous avez passé, forçant obstacles et mauvais vouloirs, grâce à votre ténacité normande, à votre joyeuse humeur et à la vaillance de votre estomac. « Il faut avoir le cœur solide pour assister à un festin indigène ». Vous l'affirmez, et certes on n'en saurait douter après avoir lu les scènes vraiment effroyables que vous vous plaisez à décrire.

Le Cacique Araucan Saihuéqué vous reçoit. Il allume pour vous faire honneur des feux sur les montagnes. Ses femmes, le visage peint en rouge, vous accueillent. Elles portent à leurs manteaux des broches plus larges que des couvercles de casseroles et des étriers d'argent en guise de boucles d'oreilles. On égorge un mouton. Les intérieurs tout crus et fumants encore vous sont servis dans une écuelle graisseuse. L'hospitalier Cacique vous présente un morceau de choix, la fressure. Après une courte hésitation, votre conscience d'explorateur l'emporte sur vos dégoûts de civilisé. Vous avalez cette pâte saignante qu'assaisonne un œuf d'autruche fécondé, et votre hôte ravi vous déclare que vous êtes le premier homme pâle qui n'ait point boudé à sa viande. Dès lors, il vous tient en estime. Cette fête dure trois jours. Votre eau-de-vie coule

à flots. La tribu entière, aux sons du râli et de la troutouka, se livre à des danses lubriques, et tandis que le Cacique, ivre-mort, repose sous la tente de peaux, vous, soucieux de votre mission anthropologique, vous mensurez ses femmes et ses filles. Elles ont le crâne petit, la gorge haute et la chute des reins largement développée. Il est fâcheux qu'elles se bornent, pour tout soin de toilette, à s'oindre le corps, du sinciput à l'orteil, avec de la graisse de jument.

Plus loin, marchant vers le Sud, vous parvenez au campement du grand chef Tehuelche Sakamata. En l'absence du maître qui chasse dans les vallées de la Cordillère, sa première femme, belle et forte Patagone, vous offre sa tente. L'accueil est si gracieux que vous attendez non sans inquiétude le retour du chasseur. Enfin, le voici. Revêtu du manteau formé de treize peaux de guanacos mort-nés, cousues ensemble et peintes à l'envers du poil, le Cacique ouvre l'audience par ces paroles cordiales : — « Que la Divinité favorise ton voyage. » — Il vous traite en Souverain voyageur et vous convie à un Trapumaï d'honneur, grande chasse aux guanacos et aux autruches. Il en est fait un furieux massacre : soixante-

seize autruches et quatre-vingt-onze lamas ou guanacos, sans compter d'innombrables autres bestioles. On déjeûne sur place, sur le pouce, avec les poumons, les cœurs, les foies crus, tout chauds. Les carcasses servent de plats.

Sakamata vous aime. Vous l'avez conquis, fort immoralement d'ailleurs, par l'eau-de-vie. Sa femme aussi vous aime. Votre peau rose et blanche a charmé la Peau-Rouge. Dès l'aube, elle vous vient éveiller en vous apportant une tasse de maté parfumé. Un jour, vous lui faites un petit présent de sucre. Elle vous remercie, frotte câlinement sa joue contre votre joue et s'étonne que vous ne l'embrassiez pas. Vous affirmez vous en être tenu avec votre hôtesse Patagone aux menus jeux de la petite... autruche. Je veux bien vous croire sur parole, mais vous avez fait preuve, dans les festins indigènes, d'un tel estomac, qu'il serait peut-être permis de vous soupçonner de n'avoir pas manifesté, dans les choses de cœur, un moins intrépide courage.

Sur le rio Senguer, chez Mangèkéké — ces Caciques ont vraiment des noms de gens habitués à coucher en plein air — vous assistez au Huecoun-Rouka. Le Chef donne cette fête pour célé-

brer la puberté de l'une de ses filles, qu'il avança, dites-vous, afin de faire coïncider la solennité avec votre séjour sous ses tentes. Le Huecoun-Rouka est une cérémonie religieuse, avec invocations au Soleil, chants et danses sacrés, qui s'achève, suivant l'usage, en une ivresse générale et par une prodigieuse boucherie de juments et de vaches. La plaine est jonchée de viandes, de membres épars, de têtes et de viscères amoncelés.

Ce Mangékéké est, semble-t-il, d'un naturel exubérant, d'une familiarité que j'oserais qualifier d'importune. Au festin de gala, il se couche sur vous, se renverse en arrière jusqu'à mettre ses pieds sous vos narines offensées, et s'obstine à vous offrir la côtelette saignante dans laquelle il vient de mordre. C'est un ivrogne fieffé. Vos moyens d'action, ici comme ailleurs, sont les mêmes. Vous enivrez le Cacique, vous fascinez ses femmes, afin qu'on vous laisse libre de courir à votre aise le pays, en quête d'anciens cimetières et de sépultures fraîches. L'anthropologie fut, à vrai dire, votre unique passion. Elle vous tient, vous obsède, vous possède et vous pousse aux actes les plus répréhensibles. Vous profanez la terre des morts, vous violez leurs tombeaux, sans

scrupule aucun, à la terreur des Indiens qui vous tiennent pour sorcier et quelque peu vampire. — « Moi qui n'en suis plus à un sacrilège près » — dites-vous cyniquement après avoir déterré le fils de Lipitchoun enseveli avec sa pipe, une boîte d'allumettes et du tabac ; et vous contez de façon fort plaisante la visite que vous fit un sien cousin attristé du sort réservé à ses restes et que vous renvoyâtes satisfait des consolations spiritueuses que vous lui aviez prodiguées. — « Mes collections ont augmenté considérablement », ajoutez-vous. Vous veniez en effet de les enrichir d'un petit enfant couché dans son berceau, pièce rare. Mais de toutes vos trouvailles, la plus belle, la plus abominable et la plus heureuse fut celle du géant Patagon.

Ses parents, désolés de sa mort récente, avaient inconsidérément vanté devant vous la force et la taille extraordinaires de cet homme exceptionnel. Vous vous faites aussitôt indiquer sa tombe. Aidé d'un indigène tenté par l'attrait des liqueurs fortes, vous déblayez le sol, vous fouillez la terre, vous découvrez le linceul, un cuir de cheval bariolé, vous l'arrachez, vous vous efforcez de tirer hors de la fosse le corps putréfié. La puanteur

est telle que l'Indien épouvanté s'enfuit. Ne pouvant à vous seul transporter ce cadavre gigantesque, avec un méchant couteau, vous le taillez, vous le désarticulez, vous le disséquez. Des lambeaux de chair adhéraient encore aux os. Il fallut le feu, l'eau et la marmite de campement pour en venir à bout. Je cite textuellement : — « Comme la marmite était bien petite, je ne puis faire cuire qu'un morceau à la fois. » — Enfin, vous fîtes bouillir la tête...

Aujourd'hui, suivant le mot du poète des Fleurs du Mal, *vous jouissez en paix, mon cher La Vaulx, du fruit de tant de crimes. Votre mission fut à la fois fructueuse pour la science et glorieuse pour vous. Une des belles salles du Muséum abrite vos collections zoologiques, entomologiques, paléontologiques et anthropologiques. Des cartes, des photographies, des milliers d'instruments de pierre et de silex, plus de cent crânes d'indigènes, préhistoriques ou modernes, les complètent et les expliquent. Là, au centre de la grande vitrine, dépassant de tout ce qui fut sa tête ses neuf compagnons d'exil, se dresse, haut de deux mètres, le squelette du pauvre géant*

Patagon, impitoyablement arraché à la terre qui l'avait vu naître, vivre et mourir et où son corps et son esprit sauvages auraient dû trouver, auprès des ancêtres, le repos éternel dont vous l'avez privé.

Reverrez-vous cette terre de Patagonie que vous avez si bien vue que vous nous la faites voir? Qui le sait? Mais si vous y retournez jamais, ce ne sera point par les voies ordinaires que vous avez autrefois suivies. Vos ambitions nouvelles d'explorateur sont plus hautes. La vapeur, l'électricité même ne vous suffisent plus, car la science a dépassé la chimère. L'irréel se réalise. Aujourd'hui, rêver c'est déjà vouloir, c'est presque pouvoir. Et vous rêvez d'utiliser l'Air, la plus insaisissable des forces de la Nature, et, de toutes, la plus irrésistible : le Vent! Quelque soir, un grand souffle du Nord vous emportera suspendu aux flancs d'un sphéroïde énorme ou caché sous la cape d'un monstrueux cigare ailé. Les mers, les continents fileront sous vos pieds, vertigineusement. Vous passerez les Andes, parmi la neige et les nuées, plus haut que les condors; vous descendrez vers le Sud; vous franchirez le détroit fameux qui relie

les deux mondes. Les Fuégiens fuiront en vous voyant voler sur leurs têtes, pareil au fabuleux Oiseau Rock des légendes orientales. Au-dessous de vous, les lames démesurées blanchiront le cap Horn, et, par-delà la Terre de Graham et la Désolation, le continent polaire apparaîtra, hérissé d'immenses glaciers qui se déplacent perpétuellement. Le mystère Antarctique, plus merveilleux que les merveilles imaginées par le génie d'Edgar Poe, se dévoilera-t-il pour vous? Vous planerez peut-être au-dessus du Pôle; et, — s'il m'est permis de traduire en vile prose les vers sublimes du poète, — je ne désespère pas de vous voir un jour, Jason ou Magellan de l'azur, sauter de quelque aéronef et de vous entendre dire, en nous montrant le Ciel Austral : J'en arrive !

José-Maria de HEREDIA.



AVANT-PROPOS

Les nécessités de la vie — et il faut le dire aussi — l'appât du gain, poussent chaque jour nos compatriotes à aller chercher fortune au delà des mers. Ils s'embarquent pour des pays inexplorés — ou déjà trop explorés — et ne trouvant dans ces nouvelles régions aucun aliment à leur activité, ils reviennent au bout de quelques années, désillusionnés, vieillis avant l'âge, maudissant la terre ingrate qu'on leur avait dit contenir des filons, et dans laquelle ils ont enfoui le peu d'or qui leur restait.

Ceux qui ont beaucoup voyagé ont pu véritablement apprécier les inconvénients et les dangers de ces émigrations stériles : ils ont, par expérience, reconnu que les plus alléchantes promesses de certains industriels en quête d'affaires n'avaient d'autre but que de cacher une combinaison financière.

Combien d'activités perdues, combien d'intelligences disséminées et finalement anéanties à tout

jamais dans les grands déserts sablonneux ou les roches ingrates des continents!

J'avais toujours partagé le scepticisme de ces colons déçus et il a fallu un hasard, une circonstance imprévue pour me faire revenir sur l'opinion que je m'étais formée.

Et aujourd'hui, un homme résolu, actif, courageux, viendrait me demander s'il existe encore des terres où l'on puisse faire fortune et où les efforts et le dur labeur doivent obtenir leur récompense, je lui indiquerais sans hésitation aucune la Patagonie. Je vois d'ici sourire quelques lecteurs qui croient sans doute à une mystification.

« Quelle drôle d'idée de parler de la Patagonie! Mais elle n'existe pas; c'est un pays purement chimérique. »

Il convient tout d'abord de détruire une légende créée par quelque explorateur en chambre et qui tend à représenter l'extrémité des terres australes comme une contrée aride et desséchée. Ceux qui parlent ainsi de la Patagonie, n'ont sans doute jamais dépassé les plaines de Gennevilliers et se sont documentés sur le continent magellanique d'après les encyclopédies...

Certains ouvrages anglais que j'avais compulsés et dans lesquels on représentait la Patagonie comme

un vrai pays de Cocagne où la faune et la flore étaient merveilleuses, éveillèrent ma curiosité et me poussèrent à visiter ces régions qu'un de nos compatriotes, M. de Tonneins[1], avait déjà parcourues. Cet homme que l'on considéra comme un fou, avait vu clair cependant. Et, sous le couvert d'une aventure romantique, il avait conçu l'idée d'agrandir notre empire colonial.

J'ai pu *de visu* me convaincre de la justesse de ses idées.

Je sollicitai donc une mission du ministère de l'Instruction publique dans le but de me livrer à des recherches anthropologiques, ethnographiques et coloniales, et à la fin de décembre 1895, je quittais la France.

— Où allez-vous ? interrogeaient mes amis.

— Je vais en Patagonie.

On me serrait la main avec inquiétude et je sentais à travers les salamalecs d'usage percer une pointe d'ironie.

Mais j'avais mon idée, une idée fixe, comme disaient ceux qui m'approchaient.

1. M. de Tonneins est ce Français qui, sous le nom d'Orllie-Antoine Ier, se fit décerner par les indigènes de la Patagonie le titre de roi des Araucans; sa cour était établie à Punta-Arenas, où un conseil des ministres délibérait sur les affaires du royaume.

C'est le sort de l'explorateur ou de l'inventeur de passer parfois pour un fou.

Mais, bah ! à quoi bon attacher une importance quelconque aux sarcasmes de nos contemporains. Il faut suivre son idée, la suivre bien, triompher si l'on peut, se tenir dans l'ombre et recommencer autre chose si le sort vous a été défavorable.



VOYAGE

EN PATAGONIE

CHAPITRE I

CARMEN DE PATAGONES. — VIEDMA. — LA TRAVERSÉE DU RIO NEGRO PAR MA CAVALERIE. — LA COMPOSITION DE MON EXPÉDITION. — MARIANO LINARÈS. — CURIEUSES TROUVAILLES.

A LA fin de Décembre 1895, par un froid de douze degrés au-dessous de zéro, je quittais la France, et au milieu de janvier 1896, j'arrivais à Buenos-Aires où la température était brûlante, car je tombais en pleine canicule.

Après avoir obtenu du gouvernement argentin toutes les facilités désirables, je m'embarquais le 11 Mars à bord d'un petit vapeur *La Vacca* à destination de Carmen de Patagones.

Trois jours après nous jetions l'ancre dans le Rio Negro, à gauche du pittoresque village de Carmen.

Bien étrange, ce coin de paysage! Sur les flancs d'une colline abrupte, les maisons s'entassent, s'étagent et semblent ne former qu'une seule masse blanche coupée par intervalles de lignes sablonneuses sur lesquelles croît une herbe longue et jaune. Mais ce qui surprend le plus le voyageur, c'est de voir tout à coup apparaître sur le toit d'une habitation une chèvre, un cheval et quelquefois deux ou trois chevaux qui paissent tranquillement, pendant qu'en bas une femme assise devant sa porte se livre à quelque ouvrage manuel.

J'avoue que ces pâturages aériens me surprirent fort.

Je me renseignai et j'appris que c'était le *pampero* qui amenait ainsi sur le toit des maisons des couches de sable sur lesquelles l'herbe ne tardait pas à pousser. Le pampero est un vent terrible qui, lorsqu'il souffle en rafales, balaye tout sur son passage avec la brutalité d'une avalanche.

A Carmen de Patagones, on connaît le pampero et on le craint, car on ne le voit jamais souffler sans inquiétude pour la vieille tour, seul orne-

ment du pays, qui date de la première occupation des Espagnols. On tient à ses monuments, que diable! surtout quand on n'en a qu'un. Cette tour, je m'empresse de le dire, n'a cependant rien de bien artistique, mais enfin c'est une tour, et dans un pays où toutes les maisons sont uniformes, ou à peu près, cette masse grise qui s'élève donne au tableau, très monotone, un cachet particulier.

La Tour de Carmen de Patagones est un peu pour les naturels de cette région ce qu'est la Tour de Porcelaine pour les habitants du Céleste Empire.

— Ces *Maragathes*, voyez-vous, me disait mon guide, tiennent à leur tour comme à leurs yeux.

Ce mot de Maragathes à désinence antique éveilla ma curiosité. On m'expliqua ce qu'il signifiait.

— On appelle Maragathes les habitants de Carmen parce qu'autrefois ils faisaient leur nourriture des *maras*[1], sorte de lièvres, alors très communs dans ces parages.

Je n'insistai point. Je venais de voir des chevaux paître sur les toits et je comprenais qu'il n'y

1. En réalité le mara est un agouti; son nom scientifique est la *dolichotis patagonicus*.

avait aucune raison pour que les lièvres ne vinssent point gîter sur les collines. Ne faut-il pas que de temps à autre se produise quelque anomalie dans la nature ! Chez nous, les lièvres vivent dans les plaines ; à Carmen de Patagones, ils affectionnent les sommets.....

Question de latitude après tout !

A gauche du Rio Negro s'étend au milieu d'une pampa un village moderne qui, en souvenir du premier gouverneur du territoire, a reçu le nom de Viedma. C'est là que je descends. Grâce à l'obligeance du ministre des finances de Buenos-Aires,je suis nourri et logé chez le receveur des douanes, un homme des plus aimables qui a le bon esprit de ne pas m'entretenir, comme la plupart des fonctionnaires français, de ses histoires de service. Il me fait visiter le pays et me donne de longues explications qui ne m'apprennent rien de nouveau. Il me dit que le village est divisé en grands carrés suivant la mode argentine, que chaque carré s'appelle *cuadra,* mesure 113 mètres de côté — pourquoi 113 mètres? — et que les rues sont presque toujours parallèles. Ces détails ne satisfaisant pas suffisamment ma curiosité d'explorateur, je me livre à une petite enquête dans le pays et découvre, hélas! que Viedma possède

un cercle où l'on joue gros jeu. D'ailleurs Carmen de Patagones est aussi bien partagé. Est-ce la peine de quitter Paris pour retrouver à plusieurs milliers de lieues les mêmes choses, les mêmes vices... enfin !... Mais il y a aussi des journaux et j'apprends qu'ils sont en guerre ouverte avec ceux du village voisin. On polémique, on s'injurie, on se diffame quelquefois... on se bat même en duel!

Malgré tous les charmes de ce pays délicieux, je devais m'arracher à ses douceurs et songer à ma mission. Je me mis donc en quête de mules. Comme je ne pus trouver ce qu'il me fallait à Viedma, je dus faire venir mes bêtes de l'autre côté du Rio Negro, du fond de la Pampa centrale. Entre temps, pour m'amuser un peu, j'employais mes loisirs à visiter les cimetières indiens. On prend ses distractions où on les trouve ; il y a bien des Parisiens qui vont le dimanche se promener au Père-Lachaise en famille.

Le 24 Mars, on vient me prévenir que mes chevaux et mes mules sont arrivés à Carmen de Patagones au Nord du Rio Negro. C'est une première satisfaction, mais ce n'est pas assez. Il s'agit maintenant de faire traverser à ces animaux un fleuve très large et très profond dans lequel peu-

vent faire escale des navires calant plus de 4 mètres.

Bien entendu, la traversée ne se passe pas sans incidents. Mes bêtes, élevées dans la pampa aride, n'ont jamais vu d'eau. Le fleuve les terrifie. Quand nous voulons les y faire pénétrer, elles se cabrent, ruent et se sauvent affolées.

Cela commence bien!

C'est en vain que, montés dans une barque, mes compagnons et moi tirons à la remorque la jument guide *yegua madrina*, espérant ainsi que la troupe va suivre.

La jument secoue son licol, manque de faire chavirer notre embarcation et s'efforce de regagner la rive sur laquelle se trouve sa *tropilla* [1].

Enfin, grâce à l'énergie des rameurs, nous parvenons au milieu du fleuve et gagnons la berge opposée.

Mais notre besogne ne fait que commencer. Toute la troupe des chevaux et des mules est là sur l'autre rive. Aucun animal ne s'est décidé à suivre la yegua madrina. Il nous faut donc recommencer ce petit manège et ce n'est guère qu'à 7 heures du soir que la traversée est définitivement

1. Nom que l'on donne généralement à une troupe de chevaux sous la direction d'une jument.

accomplie. J'ai maintenant à ma disposition dix-huit chevaux et douze mules ; il ne me reste plus que quelques préparatifs à faire avant de m'enfoncer dans l'intérieur des terres. J'emmène avec moi une charrette destinée à contenir mes provisions et mes collections jusqu'à Général Rocca ; je compte suivre jusqu'à ce point le cours du Rio Negro.

Les hommes qui composent ma troupe sont au nombre de trois : d'abord un guide ou plutôt une sorte d'aventurier qui prétend connaître le pays. Il s'appelle Nicanor Bosch. Avec ses yeux petits et fuyants, ses gestes louches, il ne me dit rien qui vaille, mais j'ai pris ce que j'ai trouvé. Je me réserve d'ailleurs à la première occasion de m'en débarrasser.

Puis un de mes petits cousins, élevé dans la République Argentine et rompu aux coutumes du pays, Jacques de Cathelineau.

Enfin, — mon plus précieux auxiliaire, — un *gaucho*[1] au service de mon oncle de Cathelineau à Buenos-Aires et que ce dernier a bien voulu me confier en même temps que son fils. Ce gaucho s'appelle Juan Gonzalès. C'est le vrai type de ces coureurs de prairies qu'a si bien dépeints

1. Appellation argentine pour désigner un homme accoutumé à la vie de la pampa.

Gustave Aymard. Dompteur de chevaux, aussi habile qu'un Indien à manier le *lasso* ou les *boleadoras*, souple comme une liane et solide comme un chêne, Juan Gonzalès est un précieux compagnon. Ajoutez à ces qualités un courage à toute épreuve, une endurance de Spartiate, une fidélité de caniche, et vous aurez le portrait de mon gaucho. Il m'avait tout de suite inspiré confiance. On verra plus tard que ma première impression était bonne. Gonzalès me fut d'un dévouement sans bornes et exposa souvent sa vie pour me sauver d'un péril.

Pauvre Gonzalès, où es-tu maintenant? Peut-être as-tu péri frappé par le sabot d'une jument sauvage, ou es-tu tombé dans quelque précipice en poursuivant un puma[1]?

J'avais de plus avec moi deux chiens : Lindo et Brazillera, sorte de lévriers mâtinés qui devaient être mes pourvoyeurs de gibier pendant toute la campagne. Ces bêtes avaient déjà fait leurs preuves au Grand Chaco dans le Nord de la République Argentine. Elles me rendirent de réels services et adoucirent un peu mon exil. Souvent, quand, cédant au découragement, je pleurais presque, abîmé en de nostalgiques rêveries, Lindo et Bra-

1. Lion d'Amérique.

zillera appuyaient leurs bonnes têtes sur mes genoux et me prodiguaient leurs caresses; je me sentais alors réconforté sous les bons regards de ces pauvres bêtes.

Combien je comprends et je respecte l'idée de cette femme généreuse qui a créé un cimetière pour abriter le dernier sommeil de ces fidèles compagnons de l'homme !

Mais je me laisse entraîner par des souvenirs personnels qui n'ont rien à voir avec ma mission.

Je poursuis mon récit.

30 Mars. — Nous quittons Viedma et nous nous arrêtons d'abord à San Gabriel dans *l'estancia*[1] de Mariano Linarès, pour lequel j'avais des lettres de recommandation; car ici comme en Europe, plus peut-être, on doit être pourvu de lettres de créance.

Curieux, ce Mariano Linarès ! C'est le vrai type du gaucho argentin, fier, orgueilleux, quelque peu susceptible et farouche, mais plus hospitalier qu'un Écossais.

Dès que nous arrivons à son *rancho*[2] don Mariano s'avance vers nous.

1. Ferme argentine.

2. Habitation du gaucho argentin.

« Descends de cheval, me dit-il, et entre chez moi. Ma maison t'appartient. »

Et il me précède dans une pièce dénudée dont les murs sont faits de troncs d'arbres juxtaposés et le plancher de terre battue.

« Assieds-toi. »

Je me laisse tomber sur une vieille boîte en bois recouverte d'une peau de *guanaco*[1].

Devant un grand feu est plantée une broche en fer qui supporte un quartier de mouton.

« Don Enrique[2], me dit Linarès, nous allons manger. »

Et d'un geste, il me désigne la viande qui répand un délicieux fumet; puis, tirant de sa ceinture un couteau, il taille dans le mouton.

Je l'imite et je savoure avec une satisfaction non déguisée un véritable *asado*[3] cuit à point et offert d'une façon vraiment caballero[4].

Quand nous sommes suffisamment rassasiés, les femmes de mon hôte enlèvent les reliefs du repas

1. Quadrupède ruminant de la famille des lamas, très commun en Patagonie.

2. Henri; c'est une coutume argentine de toujours s'appeler par son nom de baptême.

3. Rôti.

4. Chevaleresque.



GAUCHOS ET INDIENS MANGEANT L'« ASADO ». — DESSIN DE J. LAVÉE.

et nous servent à tour de rôle le *maté*[1], pendant que, dans son langage imagé, don Mariano me raconte sa vie.

Il a assisté à toutes les phases de la conquête argentine dans la Pampa et y a joué un rôle actif. La place me manque malheureusement pour narrer ici les épisodes de cette existence tumultueuse, digne de celle que menèrent les conquérants de la vieille Espagne.

Don Mariano s'informe ensuite du but de mon voyage.

Quand je lui ai expliqué ce que je me propose de tenter, il a un geste de terreur et cherche à me dissuader de remplir ma mission.

Hanté par les souvenirs ataviques et les vieilles légendes que l'on se raconte le soir dans les campements, il croit au surnaturel et à la sorcellerie.

« Monte à cheval, me dit-il, parcours la Pampa en tous sens avec tes chiens à la poursuite des autruches ou des guanacos, mais, je t'en conjure, ne fouille pas les sépultures de nos ancêtres; cela te porterait malheur. Les morts sont sacrés, et maudits sont ceux qui y touchent. »

Voyant que ses discours m'impressionnent peu, il laisse tomber les bras, secoue désespérément la

1. Thé national argentin.

tête et d'une voix sourde, qui contraste singulièrement avec les intonations sèches et bruyantes de tout à l'heure, il me dit en me prenant la main :

« C'est bien, don Enrique. Puisque, en dépit de mes conseils, tu veux quand même tenter une aventure dangereuse, puisque ton esprit résolu dédaigne les sages raisons, je t'indiquerai les endroits où sont situés les cimetières indiens ainsi que l'emplacement des anciens campements des tribus à l'âge de pierre. Mais je ne serai pour toi qu'un guide, un simple guide, jamais un auxiliaire. Je ne toucherai à rien, je me contenterai de t'indiquer de loin les emplacements que tu désires connaître, car je ne veux pas attirer le mauvais sort sur mes chevaux et mes femmes. »

Je remerciai don Mariano et, comme il se faisait tard, nous nous souhaitâmes bonne nuit. Mon hôte alla retrouver une de ses épouses, tandis que je m'étendais sur des peaux de mouton jetées pêle-mêle dans un coin du rancho.

31 Mars. — Dès l'aube, je suis debout. Aussitôt qu'il m'aperçoit, Don Mariano fait seller les chevaux et nous partons en exploration. Le pays est triste, d'un aspect plat et uniforme, coupé de temps à autre par un léger monticule de sable. On

se croirait dans quelques plaines de la Champagne pouilleuse, par un clair soleil d'été.

« Vois-tu, me dit Don Mariano, c'est généralement aux abords de ces monticules que tu aperçois là-bas qu'il faut chercher les anciennes sépultures et les campements indigènes. »

Mon guide a raison. Ces campements sont restés intacts ; on croirait que le temps qui a passé sur ces choses a hésité à effacer les derniers vestiges d'une humanité disparue. Çà et là, des éclats de silex, des débris de poterie, des ossements de guanacos, d'autruches et même des ossements humains. Plus loin, ce sont des mortiers, des pilons, des boules de grès ornées d'une ceinture profonde, creusée à même la pierre. En certains points, des carrés noircis par le feu indiquent l'emplacement des anciennes tentes indigènes.

C'était là aussi que ces races primitives fabriquaient leurs armes de silex.

La plupart de ces campements, de ces *Paraderos*, comme on les appelle communément, sont situés sur les bords du Rio Negro. La végétation a abandonné ces régions. Seuls, quelques saules rabougris croissent par places sur les rives du fleuve, offrant aux voyageurs une ombre chimérique et évoquant un peu l'image de ces arbustes

en zinc que le gouvernement britannique, pour donner l'illusion d'une verdure absente, avait cru devoir planter aux abords des citernes d'Aden avec cet avis : « N'y touchez pas. »

Ma visite terminée, je remerciai mon hôte et lui manifestai l'intention d'aller planter ma tente sur le plus important des campements que j'avais cru reconnaître. De cette façon je pourrais commencer avec fruit mes recherches et habituer un peu ma petite troupe à la vie que nous devions mener pendant de longs mois.

A partir de ce moment, bien que nous soyons encore dans un pays où nous pouvons nous procurer des vivres, j'oblige mes hommes à chasser. Le pain et le vin sont radicalement supprimés. La seule boisson permise est l'eau et le maté. Quelquefois, j'autorise un morceau de biscuit de troupe trempé dans du café noir.

Mon guide, Nicanor Bosch, commence déjà à faire une drôle de figure. Il s'était sans doute imaginé que, partant en expédition avec un Européen, il allait, lui, vétéran de la Pampa, me mener à sa guise.

Quand il voit que je suis résolu à demeurer seul maître, il prend des allures qui ne me conviennent pas. Je l'ai jugé, je vois que j'ai affaire à un faux

bonhomme et je ne vais pas tarder à le liquider.

Petit à petit mes collections s'augmentent. J'ai recueilli une multitude de flèches de pierre aux formes les plus diverses et d'un travail très délicat. J'ai trouvé aussi des couteaux de silex, des haches et des boleadoras, ces armes terribles que manient encore avec tant d'adresse les indigènes de Patagonie.

Une série de crânes et d'ossements garnissent déjà mes caisses. Étranges, ces débris de squelettes! Certains sont peints en rouge brique, d'autres en rouge clair. J'ai voulu avoir l'explication de ce mystère et j'ai appris qu'autrefois la coutume était de déterrer les morts quelques années après leur inhumation, de peindre leurs ossements et de les enterrer une seconde fois. C'était, paraît-il, le suprême hommage que l'on rendait aux trépassés.



CHAPITRE II

JE SUIS CONSIDÉRÉ COMME UN SORCIER. — LA CAPTURE DE VACHES SAUVAGES. — NICANOR BOSCH QUITTE L'EXPÉDITION.

Après quelques jours passés à San Gabriel où, entre mes études scientifiques, je chassais le canard et l'outarde, je continuai ma route par la rive droite du Rio Negro, m'initiant peu à peu à la grande vie des pampas.

Il convient de noter ici une aventure assez plaisante qui m'arriva durant mon séjour à San Gabriel.

J'étais allé rendre visite à deux Indiens, un homme et une femme, habitant sous une tente faite de peaux de jument.

Cet abri primitif, d'une largeur totale de trois mètres sur deux de profondeur, offrait quelque intérêt, car, outre qu'il était d'un très pittoresque effet, il renfermait deux êtres humains des plus curieux qui, au milieu des tentatives de civilisation de ce coin du continent, persistaient à vivre comme leurs ancêtres, sans souci aucun du pro-

grès. Ils me faisaient un peu l'effet, avec l'élégance en moins, de ces vieillards qui portaient encore des culottes courtes et des jabots de dentelles au milieu de ce siècle.

L'homme, de haute stature, la face large et cuivrée, les cheveux noirs tombant dans le cou, avait le torse complètement nu. Une simple pièce d'étoffe nouée sur ses reins lui couvrait à peine les cuisses. Des bottes faites de la jambe même d'une jument lui enserraient les tibias.

Quant à la femme, également grande et solide, elle avait les cheveux séparés en deux nattes opulentes qui lui tombaient dans le dos. Elle se tenait dignement drapée dans une sorte de peplum, retenu à la poitrine par une grande broche d'argent curieusement ouvragée. A ses oreilles pendaient d'énormes ornements en forme d'étrier qui allongeaient d'une façon démesurée le lobe inférieur.

Ces gens furent pris de peur en me voyant pénétrer dans leur *toldo* (tente) et coururent aussitôt se blottir dans un coin. J'avais beau leur faire des signes amicaux, leur parler doucement. Ils me regardaient effarés, avec deux gros yeux ronds et humides.

Je ne tardai pas à comprendre pourquoi je leur inspirais une telle crainte.



TENTE INDIGÈNE EN PEAU DE JUMENT, À SAN GABRIEL. — DESSIN DE MASSIAS.

J'étais déjà précédé dans le pays d'une très mauvaise réputation. On savait que je déterrais les morts.

Justement, ces deux Indiens avaient un frère et une sœur ensevelis dans les environs. Or, depuis mon arrivée, ils allaient tous les jours, à tour de rôle, visiter la sépulture et s'assurer si le sorcier — c'est ainsi que l'on m'appelait — n'avait pas profané la tombe de leurs parents.

A force d'habileté et de ruse, je finis cependant par leur délier la langue.

L'Indien me considéra un instant, puis après avoir consulté sa femme d'un coup d'œil, il me dit :

« Quitte au plus tôt ce pays. Tu perds ton temps ici ; il n'y a pas dans nos pampas d'ossements de *Tehuelches* (Patagons). Tu en trouveras des milliers au Sud,du côté de la vallée de Valcheta. »

C'était à dessein que j'avais fait répandre le bruit dans la contrée que je ne recherchais que des Tehuelches, sous prétexte que leurs crânes étaient autrement conformés que ceux des Indiens de la Pampa. De cette façon, je pouvais me livrer à mes recherches sans être inquiété par les indigènes.

Cependant, ces deux Indiens, dont je photographiai la tente avant de m'en aller — ce qui contribua encore à augmenter leur effroi — me considéraient comme un individu dangereux, une sorte d'esprit malicieux, enclin à jeter des sorts sur les gens et les troupeaux.

Ils furent si heureux quand je leur appris que j'allais quitter le pays, qu'ils m'offrirent un maté.

Le 20 avril, j'arrivais à Conessa, un des plus importants villages sur la rive droite du fleuve.

Je ne séjournai pas longtemps en ce point où rien ne m'attirait spécialement et je me rendis à une estancia qui appartenait au général Bernal. Au moins là mes chevaux et mes mules encore peu accoutumés à la marche que je leur imposais pourraient reprendre des forces. Je pris quelques jours de repos à la Cabeza de Bueyes — c'est ainsi que l'on désigne l'estancia. — Entre autres spectacles auxquels il me fut donné d'assister dans cette contrée, je fus témoin d'une scène des plus émouvantes : la mise à mort d'une vache.



TYPE DE FEMME PAMPA.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

A Buenos-Aires les vaches, accoutumées à la présence de l'homme, se laissent facilement approcher, et, sauf quelques rares exceptions, leur capture n'offre aucun danger pour le gaucho; mais, en Patagonie, où la vache est née le plus souvent au fond de la montagne, elle est d'une effroyable férocité.

La façon dont les naturels du pays capturent ces animaux mérite une description :

Au jour indiqué, plusieurs gauchos partent ensemble dans la sierra, armés de couteaux et de boleadoras. A leur selle est solidement attaché un lasso par l'extrémité opposée au nœud coulant.

Ils emportent avec eux des provisions, un peu de viande crue[1] séchée au soleil pour les jours où la chasse aura été infructueuse, car l'expédition dure souvent de nombreuses journées. Il leur faut, en effet, parcourir toute la sierra à la recherche des vaches éparpillées par petits groupes. Ensuite il faut les réunir et les ramener dans la vallée auprès de l'estancia, où non seulement l'on tuera les bêtes qui sont nécessaires à l'alimentation, mais où encore l'on marquera au fer rouge — la marque du propriétaire — celles qui ne portent

1. Cette viande que l'on appelle *charqué* n'est autre que de la viande boucanée.

aucun signe sur les flancs et qui dès lors sont la propriété du premier qui les capture.

Quand la troupe est arrivée près de l'estancia, que les animaux destinés à être abattus ont été reconnus et choisis, trois gauchos sautent à cheval et s'efforcent de séparer la victime désignée du reste du troupeau. Pendant ce temps les autres gauchos, faisant tournoyer leurs boleadoras au-dessus de leurs têtes, maintiennent les animaux dans un large cercle d'où ils les empêchent de sortir.

C'est alors que commence une scène de tauromachie épouvantable dans laquelle les gauchos exposent leur existence avec un courage que leur envieraient les plus célèbres toréadors de l'orgueilleuse Espagne.

Ils sont là dans un désert, sans spectateurs pour les applaudir, sans cette assistance féminine dont les sourires enflamment et rendent téméraire. Ils n'ont pas non plus de barrières derrière lesquelles ils puissent se réfugier en cas de danger. Ils ne doivent compter que sur leur adresse et la vitesse de leurs chevaux! Si encore lorsqu'ils sont menacés, chargés par la vache, ils avaient derrière eux un picador pour arrêter avec sa lance la bête en furie. Mais ils n'ont rien de tout cela. Le couteau et les boleadoras doivent suffire.

Je suis certain que les friands de spectacles sanglants, trouveraient à une chasse semblable un attrait supérieur et qu'ils riraient ensuite des corridas européennes dans lesquelles le taureau est condamné d'avance et livré à la merci d'une foule d'élégants meurtriers.

Quand le taureau ou la vache destiné à être abattu est séparé du troupeau, un des gauchos, faisant tournoyer son lasso, le lance avec force. Aussitôt que le nœud coulant a enserré l'animal, celui-ci part dans une course folle. La corde du lasso se tend brusquement et il se produit une épouvantable secousse qui désarçonne quelquefois le cavalier. Mais cela arrive rarement, car l'homme est pour ainsi dire rivé à sa monture.

Le gaucho doit faire preuve alors d'un véritable sang-froid pour éviter les attaques violentes de la bête rageuse.

A ce moment, un de ses compagnons s'arme à son tour d'un lasso et le lance de telle façon qu'il atteint l'animal aux pieds de derrière. Tirant en sens inverse du premier gaucho, il force la vache à rester immobile. Puis entre en scène le troisième acteur de ce drame passionnant. Il s'avance au galop de son cheval sur le flanc de la vache et il la culbute en se servant du poitrail de sa mon-

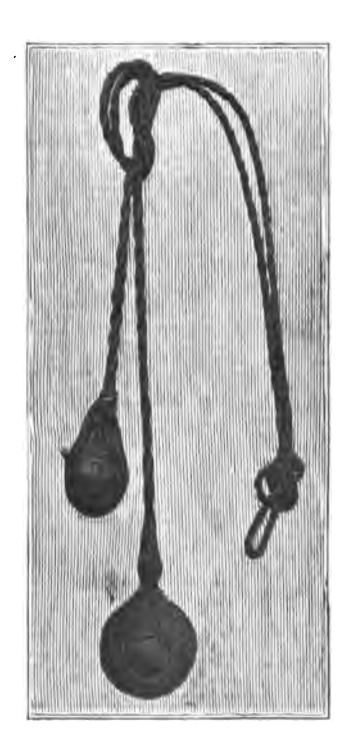


SCÈNE DE LA PAMPA : MISE A MORT D'UNE V.CHE. — DESSIN DE GOTORBE.

ture comme d'un bélier. Aussitôt — et c'est là qu'il faut une réelle audace — il tire son couteau et le plonge dans le cœur de l'animal. Que penseraient de cette façon de tuer les matadors d'Espagne ?

Quelquefois cette chasse se corse d'incidents. Au premier coup de lasso, la vache, dans une secousse terrible, rompt le lien de cuir qui la retient.

A cet instant, elle s'enfuit écumante, les naseaux sanglants, les yeux hagards, renversant tout sur son passage. Inutile de lui lancer d'autres lassos.



BOLEADORAS MODERNES, D'APRÈS LES ORIGINAUX. (MUSÉE DU TROCADÉRO.)

C'est dans ces circonstances que les boleadoras sont employées.

Elles se composent de deux ou trois boules de

pierre reliées entre elles par des lanières de cuir.

Le gaucho, tenant dans ses mains une des boules, fait tournoyer les autres au-dessus de sa tête, tout en poursuivant sa proie. A un moment donné il lâche le tout; on entend un sifflement et les boleadoras viennent s'enrouler autour des pattes de l'animal, qui est arrêté dans sa course et ligoté. Ainsi les gauchos arrivent à maîtriser la vache en colère qui a rompu le lasso, puis la chasse continue comme je l'ai indiqué plus haut.

Les boleadoras sont l'arme de chasse et de guerre des indigènes de la Patagonie. Certains Indiens les manœuvrent avec une adresse stupéfiante.

Mon gaucho de confiance, Juan Gonzalès, maniait les boleadoras avec autant de dextérité qu'un Patagon. Plusieurs fois, je le vis atteindre au vol des perdrix.

L'indigène se sert aussi de cette arme comme d'une massue. Dans ce cas, il tient une des boules dans sa main et frappe sa victime avec les autres. Chaque coup de ce tomahawk d'un nouveau genre laisse un cadavre sur la place et c'est ainsi que l'Indien chasse le *puma* ou lion de Patagonie.

Mais revenons à la description des coutumes argentines.

A peine la vache est-elle morte que plusieurs gauchos se précipitent sur elle armés de couteaux et se mettent en devoir de la dépecer.

Immédiatement, certaines parties de l'animal sont enfilées sur de grandes broches et cuites devant des feux allumés dans la pampa. Ces morceaux de choix s'appellent le *matambré*. Ensuite, le reste de l'animal est découpé en quartiers et servira à faire le *charqué*, c'est-à-dire la viande de réserve pour les jours de disette.

Un petit incident survient pendant cette partie de mon voyage. Je dois me séparer de mon guide Nicanor Bosch, qui est devenu grincheux, insupportable et raisonneur.

Je me suis de plus aperçu que cet homme est absolument nul. Il ne sait ni seller sa monture, ni manier une arme.

Je lui fais comprendre avec beaucoup de ménagements que sa présence ne m'est pas indispensable et il me quitte après m'avoir jeté un coup d'œil qui n'a rien de rassurant.

J'avoue que je commence à respirer en voyant sa silhouette disparaître et se perdre dans la plaine. Je sentais que Bosch était un ennemi et que je devais m'en méfier.

Peut-être un jour serait-il arrivé un malheur !

Dans ces régions lointaines, où l'esprit s'aigrit, où la patience manque, un coup de couteau est si vite donné !



CHAPITRE III

RETOUR A VIEDMA. — LA GALERA. — LES AMAZONES PEAUX-ROUGES.

Le 1er Mai, je quitte l'estancia du général Bernal, pour me rendre à Valcheta; mais parvenu à Fortin Castres, j'apprends que j'ai pour arriver à Valcheta cent soixante-quinze kilomètres à parcourir sans eau.

C'est une rude étape.

Mes animaux ne me paraissent pas encore suffisamment entraînés pour tenter cette marche dans le désert. Je juge donc plus prudent de revenir sur mes pas.

Mes collections deviennent de jour en jour plus nombreuses; aussi je me décide, avant de m'enfoncer dans l'intérieur, à les reporter à Viedma pour, de là, les expédier à Buenos-Aires. Après avoir laissé tous mes chevaux à la Cabeza de Bueyes, j'installe mes caisses sur un char à bœufs qu'a mis complaisamment à ma disposition le commissaire de police de Conessa et je pars avec Juan, étendu

dans le chariot qui avance lentement. Nous ressemblons ainsi à des rois fainéants du désert.

Je suis obligé de rester quelques jours à Viedma pour correspondre avec mon banquier de Buenos-Aires. Mais pour comble de malheur des troupeaux de vaches ont brisé plusieurs poteaux télégraphiques dans la Pampa centrale et il faut attendre qu'on les ait réparés, ce qui demande une semaine.

Enfin, j'obtiens ma communication et je pars pour Conessa dans la *galera*. Ah! la galera! Ce nom ne vous dit rien, peut-être; je vous assure que si vous aviez une fois voyagé dans la galera, ce seul mot ne manquerait pas d'éveiller en vous des souvenirs plutôt désagréables.

La galera, c'est la diligence argentine. On l'appelle sans doute ainsi à cause de son manque de confort, car il est probable que les anciennes galères n'étaient pas plus élégantes.

La galera passe partout : elle traverse les rivières, franchit les fossés. Quand cela est nécessaire, trente chevaux y sont attelés et leur allure est le galop, un galop désordonné qui effraye. Je me hâte d'ajouter que ce moyen de transport des plus primitifs n'offre qu'une bien vague ressemblance avec nos anciennes pataches, vous savez, ces cais-

ses jaunes que l'on voyait dévaler des collines oscillant de droite et de gauche comme des voiliers battus par la tempête. Celles-ci étaient de vrais



LA GALERA AU DÉPART. — DESSIN DE GOTORBE.

nids capitonnés en comparaison de la diligence argentine.

Je profitai de mon retour à Conessa pour explorer un peu la rive opposée du Rio Negro. Une après-midi, j'armai un bateau en caoutchouc que j'avais emporté avec moi et je tentai la traversée du fleuve. Encore très inexpérimenté, j'éprouvai de grandes difficultés à atterrir. Après avoir passé plusieurs heures au milieu d'anciens campements rencontrés sur la rive opposée, je retraversai le Rio Negro à la nuit tombante. J'allais aborder, quand par suite d'une fausse manœuvre je glissai de l'embarcation et tombai dans les eaux du fleuve très profond en cet endroit. Ce bain froid n'avait rien de bien agréable. Fort heureusement,

à côté de la berge se trouvait un rancho habité par deux Indiennes. Je me déshabillai et m'étendis auprès d'un grand feu de bois allumé devant l'habitation.

Quand je fus un peu séché, j'entamai la conversation avec les deux Peaux-Rouges.

Elles appartenaient à la tribu du cacique[1] Catriel, l'ancien dominateur des provinces de l'Azul[2].

Je reçus leurs confidences. Elles regrettaient le temps déjà lointain où elles passaient leurs journées à cheval et où, véritable amazones, elles combattaient pour défendre les vastes territoires de leur chef respecté.

Ces femmes m'ont dit aussi leurs haines.

— Les chrétiens nous ont expulsées de notre pays, ils ont emprisonné et fait mourir notre chef.

Et quand elles racontent les prouesses de leur tribu, elles ont des regards farouches; leurs poings se crispent. Elles maudissent le conquérant. Cependant, elles consentent à m'accorder l'hospitalité. Est-ce par crainte? Est-ce par générosité? Je crois que tout Indien a dans le cœur un vieux

1. Cacique est le mot générique qui sert à désigner un che indigène dans l'Amérique du Sud.

2. Partie du territoire de la province de Buenos-Aires.

fond de chevalerie qui sommeille et qu'il se montre parfois généreux parce qu'il estime que c'est un devoir de secourir le prochain.

Après avoir mangé un peu de charqué pilé dans un mortier de pierre et trempé dans de la graisse d'autruche, je m'endors sous la protection des deux Peaux-Rouges qui, d'ennemies implacables se changent pour une nuit, d'après les lois de l'hospitalité indienne, en de fidèles gardiennes.

Le lendemain, j'étais de retour à l'estancia du général Bernal et quelques jours après, j'arrivais à Tragua-Tragua.

Je traversais ensuite le Rio Negro avec toute ma troupe.

Durant cette traversée, une de mes valises tombe à l'eau. C'est justement celle qui contient mes papiers, mes notes et mes instruments anthropométriques. Heureusement, je la repêche, mais dans quel état !



CHAPITRE IV

ILE DE CHOEL-CHOEL. — UN DUEL AU CLAIR DE LA LUNE.

Enfin, nous sommes dans l'île de Choel-Choel. Des saules assez touffus en ombragent la rive, mais plus loin, c'est la désolation et l'abandon. De tous côtés on aperçoit des ranchos inhabités.

Des casseroles, des marmites jonchent le sol.

De l'intérieur d'une de ces habitations délaissées sort un chat noir qui miaule lugubrement. En nous apercevant, il fait le gros dos et vient en ronronnant à notre rencontre.

Cette île, en un mot, présente un aspect désolé et triste qui effraie. On dirait une région sur laquelle a passé une épidémie terrible ou le souffle meurtrier d'un ouragan.

On sent qu'un fléau a dû fondre sur ce coin perdu et forcer ceux qui l'habitaient à s'enfuir.

Dans l'espèce, le fléau, c'est le gouvernement argentin, qui a choisi cette île pour en faire un dépôt de remonte. Quelques jours auparavant, tous

ces ranchos étaient habités par des Indiens araucans qui s'étaient rassemblés là, heureux de trouver un endroit tranquille, où ils pourraient reposer leurs têtes, loin des chrétiens impitoyables.

Dans un des coins de l'île habitait même le célèbre Namuncura, le chef suprême des Araucans des Cordillères, celui dont le nom veut dire dans le langage imagé des indigènes de la Pampa « Pied de pierre ».

Namuncura a cependant obtenu l'autorisation de rester dans l'île, ainsi que deux ou trois familles, mais le reste de la population dut dans les vingt-quatre heures abandonner les lieux.

Nous installons notre campement dans un des ranchos délaissés, mais au bout de la première nuit nous sommes obligés de déguerpir, car nous sommes assaillis par des insectes affamés, dernier souvenir des Indiens. Nous allons planter notre tente dans un endroit éloigné de toute habitation et nous prenons un bain dans la rivière, après avoir lavé soigneusement tous nos effets.

Durant la nuit, nos chevaux, trouvant sans doute que l'herbe de l'île n'est pas assez tendre, traversent le Rio Negro — ils ont pris maintenant l'habitude de se mettre à l'eau — et ils se répandent dans les plaines avoisinantes. Juan les retrouve à plusieurs

lieues de l'autre côté de la rive, mais trois bêtes manquent à l'appel. Pendant que mon gaucho se livre à leur recherche, j'explore les alentours de notre campement, qui paraît avoir été, dans les temps les plus reculés, un grand centre de vie indigène.

Je marchais depuis quelques heures, quand je vis un homme venir à moi. En m'apercevant, il parut surpris, puis, le premier moment passé, il m'aborda.

« Je suis, me dit-il, capitaine dans l'armée argentine et je vis dans cette île avec une Indienne. C'est moi qui suis chargé de la surveillance de la cavalerie. »

Et il prononça ces derniers mots en se rengorgeant.

A mon tour, je déclinai mes qualités et il me tendit la main.

« Ce n'est pas gai ici, ajouta-t-il, mais enfin, on s'y amuse tout de même. On chasse, on mange et on boit. Que peut-on désirer de plus ? »

J'approuvai de la tête.

« Eh bien, cher ami, — le capitaine était devenu familier — nous allons dîner ensemble. »

J'acceptai l'invitation avec empressement.

Le chef de la remonte argentine me fit faire un

repas sardanapalesque. Il avait à mon intention dévalisé l'épicerie du petit village de Choel-Choel. La pièce de résistance fut un mouton entier cuit dans sa peau et dans lequel on avait mis des pierres chaudes pour en activer la cuisson. Ce mets éminemment national fut arrosé de vins français ou du moins réputés tels. Si le capitaine mangeait autant que moi, il buvait beaucoup plus. A la fin du repas, il avait un peu perdu les notions de l'équilibre et débitait d'une voix pâteuse un tas de phrases incohérentes qui étaient un mélange d'espagnol, d'anglais, de français et d'indien.

Comme je l'écoutais distraitement, il vint se planter devant moi et me regardant en face :

« Nous avons bien dîné, n'est-ce pas ?

— Mais oui, répondis-je.

— Eh bien, ce n'est pas suffisant. Après dîner, il faut se distraire, s'amuser. Comme ici il n'y a pas de lieux de plaisir, nous allons nous payer un petit divertissement. »

Où voulait-il en venir?

« Attendez un instant, » dit-il.

Il disparut et revint bientôt, portant deux sabres de cavalerie. Il me mit de force une arme dans les mains, prit l'autre et s'écria :

« Nous allons nous battre,

— Vous n'y pensez pas. D'ailleurs, il fait nuit. »

Il haussa les épaules et me désignant d'un geste théâtral la lune qui dorait au loin la pampa :

« On y verra bien assez. »

Je compris qu'il n'y avait rien à répondre. Cet homme avait bu; il était impossible de le raisonner.

« Allons, en garde, » dit-il !

Et au même instant, il me portait un terrible coup de banderolle que, malgré mon inexpérience de ces armes, je parvins cependant à éviter. Puis je ripostai et l'atteignis au poignet.

« Très bien, cela, » dit-il.

Et il me serra la main avec la courtoisie d'un maître d'armes après un assaut.

A partir de ce moment, le capitaine argentin ne voulut plus me quitter; il voulait, disait-il, déterrer avec moi des crânes de Tehuelches.

Durant mon séjour à Choel-Choel, je fis une chasse acharnée aux martinettes, sortes de perdrix à huppe très abondantes dans l'île. Le capitaine m'accompagnait dans toutes mes excursions et m'était un guide précieux, quand il se trouvait à jeun. Malheureusement, quand il avait bu, c'était le plus détestable compagnon que l'on puisse rêver, Ne s'avisa-t-il pas un jour que je revenais

à cheval, de me lancer ses boleadoras ! J'entendis l'arme siffler à mes oreilles.

« Tiens, me dit-il, je vous ai manqué. C'est étonnant. Excusez ma maladresse. »

Ce capitaine, on le voit, avait l'ivresse dangereuse.



CHAPITRE V

NAMUNCURA, ROI DE LA PAMPA. — LE DÉPART DE CHOEL-CHOEL. — COURSE DE CHEVAUX. — UNE FÊTE ENTRE GAUCHOS. — UN BUREAU TÉLÉGRAPHIQUE BIEN ACHALANDÉ.

Quelques jours avant mon départ, je reçus sous ma tente la visite de Namuncura, le fils de l'illustre Calvucura[1].

Il avait appris mon arrivée dans l'île et avait tenu à me voir. C'était un homme petit, trapu, dont la physionomie respirait la fierté et l'astuce. Il était vêtu d'un vieux costume de colonel argentin

Après l'avoir fait asseoir et lui avoir offert le maté, j'amenai la conversation sur la Pampa qui fut sous la domination de ce monarque déchu.

Il me raconta que, le dernier de tous les chefs indigènes, il avait opposé aux troupes argentines

1. Calvucura (Pierre bleue), chef de la célèbre dynastie des « Cura », infligea aux troupes argentines plusieurs défaites sanglantes; tacticien de premier ordre et chef de hordes bien disciplinées et courageuses, il tint en échec durant de nombreuses années les meilleurs officiers du Gouvernement de la Plata.

une résistance désespérée. Quand il se vit dépossédé et isolé de ses guerriers, il s'enfuit avec ses femmes à travers les défilés des Cordillères et sut dépister les soldats envoyés à sa recherche qui devaient toucher une prime s'ils le ramenaient mort ou vif.

Comprenant enfin qu'il n'avait plus rien à espérer et que toute insurrection était impossible, poussé par un sentiment de générosité, pensant aux débris de ses troupes traquées dans tous les coins du territoire, il vint se livrer à Buenos-Aires.

Le gouvernement argentin, obligé de reconnaître la grande figure qu'est Namuncura, donna au cacique le grade de colonel et sept lieues de terrain dans une des plus fertiles vallées des Cordillères. Le chef indien conserva les honneurs mais abandonna les terres à ses anciens compagnons d'armes.

Et maintenant celui qui fut le roi de la Pampa vit comme un pauvre. Parfois, quand assis au seuil de son rancho, il laisse errer son regard bleu sur l'immensité qui s'étend devant lui, il murmure doucement : « *La Pampa estabà mia.* » La Pampa était mienne.

Et le vieux essuie une larme. Brave cacique Namuncura !

Malgré moi, je compare cet homme, que les Argentins ont civilisé, au capitaine de remonte qui traite les Indiens de brutes.



LE CACIQUE NAMUNCURA,
ROI DE LA PAMPA.

Le 7 Juillet, nous quittons l'île de Choel-Choel pour poursuivre notre marche vers l'Ouest.

Bien que très large en cet endroit, la rivière fut aisément traversée.

Dès que la yegua madrina se fut jetée à l'eau, tous les animaux de la troupe suivirent instinctivement cet exemple. En quelques instants, toute ma cavalerie avait gagné l'autre berge. Quant à la charrette, ce fut autre chose. A l'aide de mon bateau en caoutchouc, je commençai par transporter sur l'autre rive toute la charge du véhicule; puis revenant,

j'attachai celui-ci à l'arrière du bateau, après avoir pris la précaution de lui adapter deux barriques, qui, servant de flotteurs, me permirent de le remorquer jusqu'au côté opposé — et fort joyeusement nous continuâmes notre route le long du Rio Negro.

Le soir, nous parvenions à l'estancia de San Pablo, c'est-à-dire à sept lieues de Choel-Choel, et nous y prenions quelque repos, profitant de l'hospitalité que nous donnait le colonel Bellisle, propriétaire de cet établissement d'élevage qui est, sans contredit, le plus beau des rives du fleuve.

Le lendemain, le fils du colonel, qui fêtait l'anniversaire de sa naissance, nous donnait le régal de divertissements très originaux organisés dans la pampa; il y eut, entre autres, une course de chevaux qui me fournit quelques renseignements sur les qualités de la race chevaline du pays.

Voici en quoi elle consistait :

De tous les coins du pays arrivèrent des gauchos en costume national, accompagnés de leurs femmes; devenus assez nombreux pour donner à la fête l'ampleur nécessaire, ils organisèrent les paris, devisant entre eux avec forfanterie et quelque gaîté narquoise; puis une fois tombés d'accord, les concurrents se rendirent à une piste

préparée à cet usage, toute en longueur, de 300 à 400 mètres environ. Ils se débarrassèrent de tout objet ou vêtement pesant, sautèrent sur leur monture et filèrent à toute vitesse. Ils montent sans selle, ne se servant, pour bride, que d'une ficelle qui, placée dans la bouche de l'animal, et formant nœud coulant, devient un mors d'une solidité à toute épreuve : c'est de ce mors très primitif que font usage les dompteurs de chevaux de la République Argentine.

J'ai déjà dit que, dans cette course, les animaux avaient trois cents ou quatre cents mètres à parcourir ; aussi l'intérêt résidait-il principalement dans la vitesse déployée dès le début, vitesse vertigineuse et à peu près sans pareille contre laquelle nos meilleurs purs sangs eux-mêmes ne pourraient lutter. Ce galop fantastique fouette le rêve, la vie la plus endormie, et dans l'enthousiasme unanime, je m'en émerveillais à un tel point que des gens d'expérience jugèrent urgent de modérer mon transport en m'éclairant avec bonhomie sur ce que ce train extraordinaire a un peu de spécieux.

Le cheval argentin, en effet, n'a pas de fond, en ce sens que, dans une course de longueur, il est infailliblement battu par les races de nos pays.

Très résistant, en voyage, s'accommodant d'une nourriture avec laquelle nos chevaux dépériraient rapidement, il resterait très vite en route, sur une piste de quatre mille mètres par exemple, se laissant distancer par des concurrents mieux entraînés; il est un peu comme le lapin qui, au déboulé du terrier, part étourdiment comme une flèche, et, très tôt fatigué, ne tarde pas à s'arrêter, tandis que le lièvre, plus madré, au départ plus pesant, dose savamment sa vitesse, l'accélère avec méthode, et se trouve ainsi capable de fournir des distances considérables : il manque au cheval créole, outre une taille plus haute, l'entraînement savant, raisonné, auquel sont soumis nos élèves.

Les courses terminées, les danses commencèrent. L'orchestre était sans prétention : un accordéon et une guitare. Mais cela suffisait à des hommes, aux nerfs peu cultivés, pour traduire dans la nuit la violente mélancolie de leurs âmes, en des accents assez rythmés pour bercer les mouvements des couples. Cependant, le rêve des tribus encore peu civilisées devient vite érotique, ces danses exaspèrent étrangement le désir ; bientôt elles devenaient lascives et les hommes s'inclinaient sur les femmes docilement pâmées, lasses de contorsions voluptueuses. Et ce qui ajoutait au

charme violent du spectacle, c'étaient encore des chants accompagnant la danse, mélopées larges, lentes, plaintives, étreignant le cœur et remplissant d'une poésie bizarre...

A certains intervalles, les danses s'arrêtaient, — et l'on mangeait.

Autour de rôtis pantagruéliques chacun prenait place, taillant à même dans les chairs brûlantes, arrosant ces ripailles de copieuses libations d'eau de vie de canne à sucre, puisant aussi très volontiers dans des écuelles que l'on faisait circuler et remplies de *tortas fritas*, sorte de galette de farine délayée dans un peu d'eau et cuite dans de la graisse bouillante.

Le repas était égayé par une façon de dialogue drôlatique entre gauchos s'interpellant au son des guitares : ils se contaient ainsi des histoires d'un comique entraînant qui faisaient s'esclaffer l'assistance et dans lesquelles je découvrais une note d'originalité, une saveur inédite que m'ont toujours refusées nos meilleurs cafés-concerts.

Cette fête dans la pampa, en sa sauvagerie joyeuse, son art pittoresque et, par-dessus tout, sa mélancolie savoureuse m'a laissé un souvenir inoubliable.

Le 10 Juillet, nous quittons San Pablo, conti-

nuant notre marche par la rive gauche du fleuve pour nous rendre à Général Rocca.

Pendant la nuit, un de mes chevaux favoris s'égare. Ce cheval était vieux, d'allures peu brillantes, mais je l'aimais pour sa docilité et les services qu'il me rendait ; comme il était très brave et ne s'effrayait pas des détonations des armes à feu, je l'utilisais pour la chasse des perdrix et des canards, et il me permettait d'abattre le gibier avec autant de tranquillité que si j'avais été à pied. Sa disparition me chagrine : on s'attache aux animaux comme aux hommes à peu près ; en perdant mon cheval, je perds un ami.

Je le retrouve le lendemain; grande est ma joie; aussi poussons-nous allègrement jusqu'à Chilforo — ni village, ni bourg, ni bourgade — où deux ranchos s'efforcent misérablement de signifier un peu de civilisation à l'orée d'un désert.

L'un ce ces ranchos se décore pompeusement du nom de *Casa de Negocio* (maison de commerce) ! c'est-à-dire que quatre bouteilles d'alcool s'étalent avec complaisance sur une caisse de bois supportée par des pierres, figurant un comptoir; dans un coin des gâteaux secs moisissent dans une boîte.

Maintenant n'allez pas vous imaginer qu'à Chilforo on soit dépourvu de bureau de télégraphe.

Non, car l'autre rancho centralise tous les services postaux et télégraphiques. Celui-ci, situé à un kilomètre environ du premier, est adossé à un roc, à l'entrée d'une façon de couloir, creusé par la nature dans un amoncellement de pierres granitiques.

Curieux de connaître à fond tous les rouages de l'important service télégraphique de Chilforo, je pénètre dans le rancho.

L'habitation se compose d'une seule pièce; dans un coin, sur une maigre table de bois blanc, est posé un appareil Morse; dans un autre coin, à même le sol, sur des peaux de moutons, est jeté un grabat où somnole le chef de service, qui, à mon entrée, se réveille brusquement, se lève et, obséquieux, se met à ma disposition pour l'enregistrement d'un télégramme.

Mais, hélas! pour le pauvre homme je n'ai aucune dépêche à expédier, et je me contente de l'interviewer sur l'importance de la station télégraphique qu'il dirige.

« Voici trois années que je me morfonds dans ce trou perdu, me répond le fonctionnaire famélique, et j'expédie, en moyenne, trois ou quatre dépêches par an. Je passe mon temps à écrire des suppliques pour que l'on supprime ce poste et que l'on m'en donne un autre; mais il paraît que la

chose n'irait pas sans désorganiser profondément le service télégraphique de la République Argentine. Et les jours passent, pour moi, dans un ennui mortel que je trompe par le sommeil. Quand je n'écris pas à mes chefs, je dors. Comme vous le voyez, c'est très gai.

Je sors, émerveillé de la capacité de résistance de ce fonctionnaire, et je me demande le crime qu'a bien pu commettre cet homme pour qu'on l'ait enterré seul dans cette contrée inhabitable.

Je reviens à mon campement situé au bord d'un petit ruisseau ; c'est ici la dernière eau que nous devons rencontrer sur notre route durant un trajet de quarante-cinq kilomètres, car, demain, nous entrerons dans une *traversia*, c'est-à-dire un chemin dans une contrée sèche. Cette traversia, qui est la moins longue, est aussi la plus accessible aux commerçants faisant le trafic sur les rives du Rio Negro entre Carmen de Patagones et Rocca. Et il y a ordinairement affluence de chariots aux abords de la passe de Chilforo. Hier, un convoi de vivres, à destination de Rocca, composé de dix voitures, est entré dans la traversia.



CHAPITRE VI

PASSAGE D'UNE TRAVERSIA. — LE VILLAGE DE ROCCA; SA POSITION STRATÉGIQUE. — UNE INACTION DÉSESPÉRANTE.

Le 14 Juillet, nous nous mettons en marche et pénétrons dans la zone aride. Un calme de mort règne dans le pays qui nous environne; pas un chant d'oiseau, pas le moindre petit cri d'animal ne viennent rompre la terrifiante solitude de l'endroit; il semble que la vie se soit retirée de cette contrée...

Une herbe sèche, rabougrie, pousse par places, sur un terrain fait de sable blanc, infécond. C'est l'amère monotonie du désert, et je me hâte de faire atteler à mon chariot les meilleures bêtes pour précipiter la traversée de cette terre ingrate.

Chemin faisant, nous rencontrons le convoi parti la veille. Les chars sont dételés ; les animaux s'abreuvent dans de grands tonneaux remplis d'eau dont une des voitures avait été chargée. Ça nous est un certain réconfort de rencontrer à ce mo-

ment quelques êtres dont l'activité fait diversion à la désolante platitude dont nous souffrions.

A quatre heures et demie de l'après-midi, nous sortons de la traversia par une gorge naturelle taillée dans le sable durci : nous sommes à Chichi-



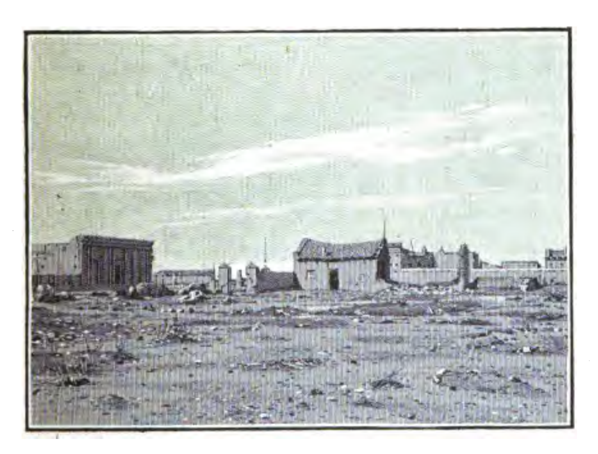
UN TATOU APPELÉ VULGAIREMENT PELUDO. D'APRÈS UN SPÉCIMEN DU MUSÉUM.

nal, et nous campons au bord du Rio Negro, que nous retrouvons à cet endroit.

Le soir venu, nous organisons une chasse au *peludo*, petit animal de la famille des tatous; il habite un trou creusé dans le sol et ne sort que la nuit ; ma chienne, Brazillera, excelle à cette chasse; elle sent de loin l'animal, le suit à la trace et l'attrape, avant qu'il ait eu le temps de rejoindre son habitation. La chair du peludo est très savoureuse; posé sur de la braise chaude, le tatou cuit lente-

ment dans son jus au milieu de sa carapace et devient un mets des plus délicats. Ce genre de chasse ne peut avoir lieu que la nuit, le peludo restant terré toute la journée.

Le lendemain nous nous remettons en marche.



VUE DE GÉNÉRAL ROCCA. — DESSIN DE BOUDIER.

J'ai la chance de m'emparer d'un grand aigle adulte, que j'ai étourdi d'un coup de fusil chargé à petits plombs ; je l'entortille dans un manteau et je le mets, sur mon chariot, dans une caisse. Le soir, l'impérial oiseau recouvre toute sa vigueur et, comme nous l'avons attaché avec une chaînette de fer au tronc d'un jeune saule, il se dresse contre l'arbre, jouant des serres et du bec contre qui-

conque ose l'approcher. Cela nous est une menue distraction qui ne nous empêche pas d'arriver, le 16 Juillet, à Rocca[1], le plus important des villages qui se trouvent sur la rive gauche du Rio Negro après Carmen de Patagones.

Au point de vue stratégique, Rocca est le grand point de concentration des forces argentines vers le Sud; situé à neuf lieues en aval du confluent du Rio Limay et du Rio Neuquen, protégé par les deux rivières, en communication avec les deux forts avancés de Kunil et de Codihué, il serait pour un corps d'armée intelligemment conduit un point de défense admirable, commandant au loin les défilés des Cordillères ouvrant sur les territoires de la Pampa centrale et de la Patagonie.

En dehors de son importance stratégique, Rocca possède également une assez grande importance commerciale; c'est par Rocca, en effet, que s'effectue tout le transit des côtes de l'Atlantique à la République Andine.

Tous les ans, des convois considérables de bestiaux, venant de tous les points de la Pampa centrale et du Rio Negro, s'arrêtent à Rocca avant de s'engouffrer dans les défilés des Cordillères.

1. Ce village est appelé indistinctement Rocca ou Général Rocca.

En raison de cette activité commerciale, des maisons de gros s'y sont installées et donnent au village un air de prospérité de bon aloi. Mais, malgré tout, Rocca est si peu gai que, à peine arrivé, j'ai hâte de partir, pour cette excellente raison surtout que j'y perds mon temps.

Cependant, la fatalité s'en mêlant, j'y demeure contre mon gré. Par crainte de rencontrer en route des obstacles à la marche d'un chariot, — précipices, absence de chemins, monts escarpés — je voudrais transporter mes collections à dos de mules. Le commandant des forces de Rocca se met à ma disposition et me propose de faire venir des appareils spéciaux pour charger mes animaux Dans ce but, il envoie des exprès aux avant-postes de Codihué, mais le temps passe sans que reviennent les estafettes et sans que nous parviennent les appareils.

Je me meurs d'ennui dans ce village.

J'y rencontre, c'est vrai, un ingénieur français au service de l'Argentine, ainsi que divers officiers qui usent avec moi d'une affabilité parfaite, m'invitent souvent à leur mess et me font les honneurs de la garnison; mais je regrette le temps précieux que je gaspille en propos oiseux dans les auberges, les estaminets du village, menant en

Patagonie l'inepte, l'inutile existence, il me semble, de l'officier de province dans une garnison de troisième ordre.

J'enrage, attendant avec fièvre des nouvelles de Codihué ; ne tenant plus en place, dans un besoin fou de mouvement, je pars avec mon nouveau gaucho Bonifacio ; il revient du Sud et je l'ai engagé pour m'accompagner. Quant à Juan, il reste à Rocca pour soigner les animaux.

Je me dirige vers le confluent du Limay et du Neuquen. J'explore les rives des deux cours d'eau ; plusieurs fois par jour, je télégraphie au commandant des troupes de Codihué pour avoir des nouvelles de mes appareils de charge ; mais, pour aggraver mon irritation, ce dernier me répond qu'à la suite de pluies abondantes, les sentiers, dans les Cordillères, sont devenus impraticables et qu'il faut attendre un peu.

C'en est trop. Nous voici déjà au 25 Juillet, et, en passe, si cela continue, de vivre une année à Rocca. Douce perspective, vraiment ! Aussi ma résolution est-elle prise : coûte que coûte, je repartirai avec mon chariot, dussions-nous, s'il le faut, aux endroits difficiles, passer toute la charge de la voiture à dos d'hommes !

Je reviens donc à Rocca. Je renvoie à Buenos-

Aires mon petit-cousin, Jacques de Cathelineau, redoutant pour lui la trop grande fatigue du voyage; car il se sentait mal à l'aise dès le commencement de l'expédition; ce n'était pourtant alors qu'un jeu! c'est maintenant seulement que nous entrons en campagne pour nous aventurer dans l'inconnu...



CHAPITRE VII

LA TRAVERSÉE D'UN FLEUVE DE MILLE MÈTRES. — JUAN TOMBE MALADE. — L'INONDATION DE NOTRE CAMPEMENT. — LA MARCHE VERS LE SUD. — UN ORAGE SUR LES HAUTS PLATEAUX. — LA GÉNÉROSITÉ D'UN PATAGON.

Enfin, je quitte Rocca (2 Septembre) ; Juan et Bonifacio m'accompagnent, Juan un peu souffrant malheureusement, mais j'espère que le grand air le remettra ; Bonifacio conduit le chariot, tandis que mon brave Juan et moi nous dirigeons la troupe de chevaux et de mules.

La veille, j'avais expédié un de mes gauchos reconnaître le point où il nous serait le plus facile de traverser le Rio Negro ; c'est là que nous camperons cette nuit et que nous organiserons tout pour la traversée du fleuve.

Le Rio Negro, à cette époque de l'année, déborde immensément ; ses eaux roulent en torrent, charriant des débris de toutes sortes, des arbres qu'il déracine dans sa course, jusqu'à des toits de ranchos, et, à l'endroit où nous parve-

nons, sa largeur mesure plus d'un kilomètre. Aussi n'est-ce pas sans appréhension que je songe à la traversée que nous devons faire demain : nous nous en remettons à la grâce de Dieu...

3 Septembre. — Nous avons complètement déchargé notre chariot. Notre bateau en caoutchouc est armé et mis à l'eau; nous l'amarrons solidement à un saule et nous commençons à empiler les caisses dans notre embarcation, en renouvelant, pour le transport du chariot, le système des deux barriques servant de flotteurs. Cela fait, nous rassemblons tous nos animaux et les poussons en masse vers la berge, la yegua madrina en tête; après quelques minutes d'hésitation, bien compréhensible devant l'étendue d'eau qu'elle a à traverser, celle-ci, aussitôt suivie de toute la troupe, entre résolument dans le fleuve, se dirigeant vers l'autre rive.

Nous suivions avec anxiété les évolutions de nos bêtes ; car le Rio Negro est agité : à sa surface courent de petites vagues traîtresses; l'eau peut pénétrer dans les oreilles de nos pauvres animaux, leur couper la respiration, les noyer, sans compter que nous sommes en hiver, que le froid peut les saisir et nous n'avons rien à notre disposition pour les soigner. Un cheval et deux mules se lais-

sent distancer par les autres; on devine que la fatigue les prend; leurs têtes s'enfoncent progressivement; à une distance de plus de huit cents mètres, nous percevons le bruit haletant de leur souffle qui nous arrive, pareil au ronflement d'un soufflet de forge. Mais la jument-guide touche terre; les autres bientôt en font autant, et les retardataires, sentant proche le rivage, rassemblent toutes leurs forces dans un effort désespéré; ils débarquent à leur tour.

Voici que c'est à nous d'imiter leur vaillance et sur un frêle esquif.

Nous mettons le chariot à l'eau et l'attachons à l'arrière du bateau; nous défaisons les amarres et Bonifacio, qui, avant d'être l'amant aventureux de la pampa, avait été batelier, se met courageusement à ramer, tandis que Juan tient le gouvernail et que, perché sur le haut des caisses dans un équilibre plutôt instable, je commande la manœuvre; le courant nous fait dévier, nous entraînant à la dérive.

Le chariot, marchant à la remorque, est pris dans un remous; il s'insurge et vient cogner l'embarcation; un bon coup de barre, appuyé d'un solide coup de rame, nous en débarrasse et nous atteignons enfin l'autre rive avec une satisfaction

que nous ne cherchons pas à déguiser. Nous déchargeons le bateau, puis nous le retirons du fleuve; mais nous devons remorquer le chariot dans l'eau, le long de la berge, jusqu'à ce que nous trouvions un endroit où nous puissions l'attirer à nous avec un cheval.

Juan, après avoir rassemblé la cavalerie, choisit un animal, le selle et pénètre dans l'eau pour fixer un lasso au chariot et le retirer ainsi de la rivière. Mais le lit du rio Negro a des surprises, des inégalités ; la bête fait un faux pas, tombe avec son cavalier, et voici mon malheureux compagnon prenant un bain forcé dans les eaux glacées du fleuve.

Nous l'en arrachons avec hâte; nous allumons un grand feu pour le réchauffer, mais en pure perte, hélas ! Une vieille pneumonie, contractée à Buenos-Aires, se réveille : Juan est secoué de violents frissons ; il éprouve au côté une atroce douleur. Toute la nuit, il souffre le martyre, râle, semble étouffer, m'emplit d'une inquiétude mortelle.

Je le badigeonne de teinture d'iode; je lui fais avaler un peu d'opium; un instant, ses douleurs s'atténuent, il réussit à prendre quelque repos, mais pour se réveiller bientôt en proie à de plus

vives souffrances. Je lui brûle littéralement la peau avec de l'iode; mais cela n'y fait rien; le lendemain, mon pauvre Juan ne va pas mieux, ni les jours qui suivent non plus... J'ai pour ce garçon une affection profonde. Ce n'est pas impunément que deux hommes, courant ensemble les mêmes dangers, vivent quelque temps côte à côte, de la même vie semée d'incidents et d'accidents; outre que Juan m'est précieux au point de vue pratique, son caractère m'émeut par sa sérénité mâtinée de tendresse et d'un certain charme exotique très singulier; loin de ma patrie, sous un ciel inconnu, dans ces solitudes quelquefois barbares de l'Argentine, mon spleen et mes rêveries crépusculaires se reposaient volontiers sur cette certitude que j'avais près de moi un ami, une âme fidèle se nourrissant d'un peu de mon idéal, et cela m'aidait dans mon aventure aux contrées étrangères...

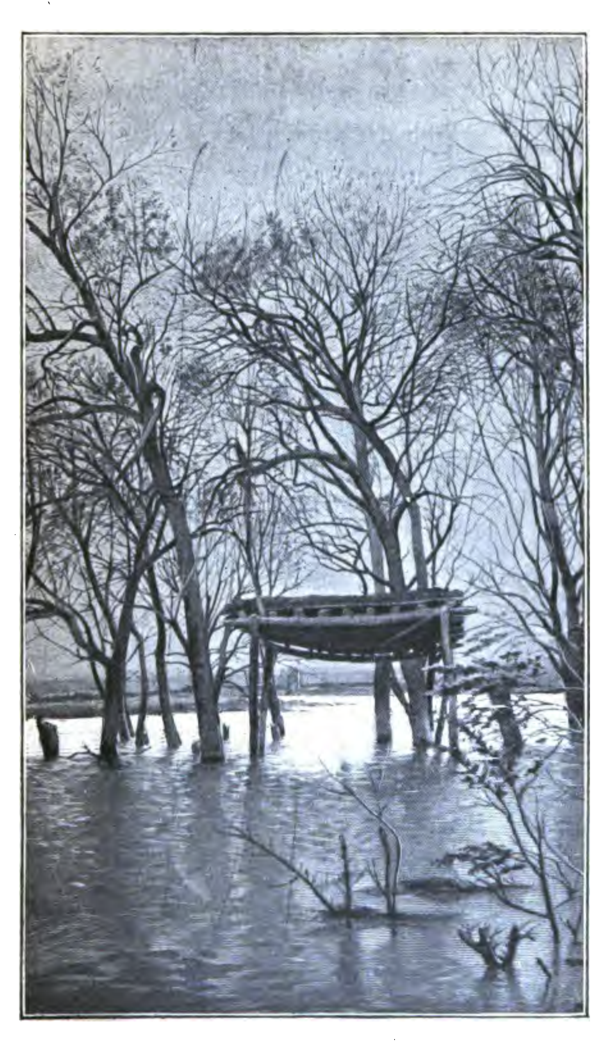
Maintenant, de le savoir là, malade atrocement, affaissé, comme un paquet de nerfs hors d'usage, je souffre cruellement et je donnerais volontiers la moitié de mon existence pour lui rendre la santé. Pauvre Juan!

Son état parfois s'améliore, mais pas pour longtemps.

Je monte ma tente près du fleuve, sur ses rives

mêmes, et je remplis l'office de garde-malade; je me fais un devoir de soigner Juan de mon mieux, avec une piété dont je sens qu'il m'est reconnaissant. J'envoie Bonifacio à Rocca chercher des médicaments chez le médecin-major; mais rien n'y fait : Juan ne se remet pas, et il lui devient impossible de continuer la route dans un pareil état de santé. Aussi me décidé-je, à regret, à le renvoyer à Rocca, où il aura, au moins, des soins plus parfaits à l'hôpital militaire. Je laisse à sa disposition quatre chevaux et une jument avec lesquels il me rejoindra dans le Sud aussitôt après sa guérison. La séparation est émouvante : j'abandonne mon brave Juan, les larmes aux yeux, en me demandant vraiment comment je pourrai le remplacer. Par bonheur, je rencontre un Chilien avec quelques chevaux, qui consent à me suivre du côté de Machinchao.

Le seul profit de ce séjour morose à Santa Maria — c'est le nom de l'endroit où nous campons — est la découverte d'un corps humain, venu échouer près de ma tente, et que, à la conformation du crâne, je reconnais pour un Indien; les eaux ont rongé les chairs; les mains et l'un des pieds manquent; c'est un squelette que j'ai devant moi; je le recueille précieusement pour le mettre dans mes



LA PAMPA INONDÉE (BORDS DU RIO NEGRO). — DESSIN DE GOTORBE.

caisses, où il enrichit mes collections anthropologiques : lugubre souvenir d'un des lieux les plus mornes que j'aie traversés.

25 Septembre. — Pendant la nuit, les eaux ont considérablement monté : elles arrivent presque à baigner les piquets de ma tente. Nous sommes réveillés par le bruit sinistre du clapotement des vagues qui s'entrechoquent, mêlé au grondement de la rafale qui s'avance du fond des Cordillères. Nous n'avons que le temps de replier bagages pour aller nous établir au loin dans la pampa. C'est agir sagement, car, l'après-midi, l'endroit où nous campions la veille n'est plus qu'un vaste lac. Une masure située à côté de notre tente vient d'être emportée ; la rivière charrie des épaves de toutes sortes et, pour comble de malheur, le linge de l'expédition que nous avions lavé la veille et qui séchait le long de la berge est enlevé dans la tourmente : nous voici sans chemises tout comme des gueux.

28 Septembre. — Je quitte, en compagnie de Bonifacio et de Carabacal, mon nouveau gaucho, ce campement maudit de Santa Maria. Me voici tout triste, néanmoins, de partir sans Juan, car je

vais pénétrer maintenant dans le vrai désert patagonique et son absence va m'être d'autant plus pénible.

Il faut pourtant que je m'y résigne.

Je ne pouvais plus longtemps demeurer dans ces parages : car j'ai une mission à accomplir.

Nous franchissons donc la vallée du Rio Negro et nous escaladons bientôt le premier grand plateau des terres australes. Jusqu'à Punta-Arenas, ce sera ainsi, en terre patagonique, une succession de hauts plateaux séparés par de fertiles vallées : celui sur lequel nous allons nous engager est l'un des plus importants de la Patagonie et l'un des plus arides aussi. Nous éprouvons de grandes difficultés pour l'escalader avec notre chariot, mais nous en atteignons pourtant le sommet et nous nous y arrêtons pour passer la nuit; mes deux gauchos dételIent, rassemblent les chevaux et entravent les jambes de la yegua madrina.

Nous nous apprêtons à prendre un repos nécessaire quand un orage épouvantable éclate sur le plateau. Cela est beau, très beau, ce grondement de la foudre, cette folie d'éclairs embrasant l'horizon ; mais une pluie de déluge inonde le campement, vraie douche sur notre admiration. Je me réfugie sous le chariot et je m'y prépare un abri

pour la nuit; mais j'ai mal calculé mon affaire: sous la voiture, le terrain déprimé forme une rigole naturelle, et si je ne reçois pas la pluie sur le nez, je ne tarde pas, en revanche, à baigner dans une mare d'eau boueuse. C'est insupportable. Mes gauchos qui s'étaient éloignés ne reviennent pas; c'est en vain que je les appelle dans la tempête. Force est de me résigner à la solitude pour la nuit qui se passe tant bien que mal.

Le lendemain, la pluie a cessé, mais je suis toujours seul à mon campement; je commence à m'inquiéter sérieusement sur le sort de mes compagnons. Ont-ils été foudroyés?... se sont-ils égarés dans la nuit? Je prends ma carabine express et je tire à intervalles réguliers; rien... Dans l'immensité de la pampa, toujours même silence. Je n'aperçois non plus aucun de mes animaux; ils ont dû fuir épouvantés devant l'orage.

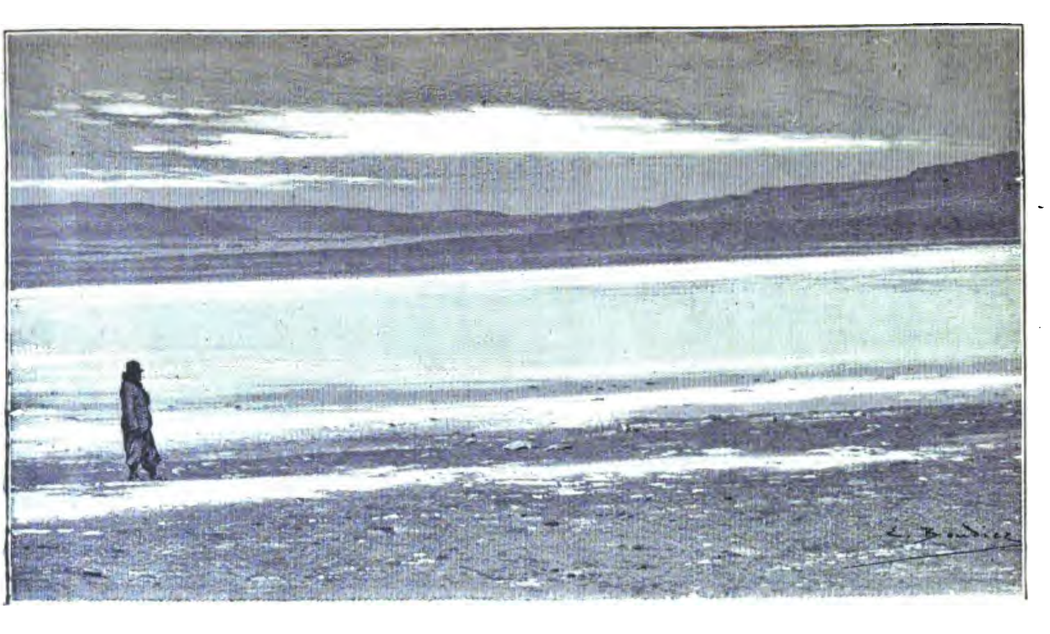
A 11 heures je vois arriver enfin Bonifacio et Carabacal derrière les chevaux et les mules; ils sont trempés, claquent des dents; ils n'ont rien mangé de la nuit, ils ont cherché à se réchauffer en se frottant l'un contre l'autre; ayant gardé avec eux un cheval bridé et sellé, ils avaient dû le maintenir tout le temps, la bride passée à leurs bras, n'ayant, dans la pampa déboisée, rien où

l'attacher. C'est au matin seulement qu'ils avaient retrouvé la tropilla en suivant les traces de mes animaux et que, guidés par les coups de carabine, ils avaient pu rejoindre le campement.

Nous nous hâtons de repartir, continuant notre expédition à travers un terrain de désolation où nous trouvons à grand'peine une herbe anémique pour nos bêtes. Nous rencontrons plusieurs sources, mais d'un débit peu abondant, coulant dans des terres salisteuses ; l'eau en est désagréable, malsaine, et nous empêchons nos chevaux de s'y désaltérer trop longtemps ; nous arrivons enfin à Kourako, sorte d'oasis dans le désert, où nous trouvons une eau saine, d'une limpidité de cristal.

Nous parvenons ensuite dans un pays qu'on nomme Coui.

Il semble que là furent anciennement des campements d'indigènes. Au haut des collines, je rencontre des tumulus de pierres, sépultures des anciens habitants de la contrée. Dans l'intérieur de l'un de ces tumulus, je trouve des ossements calcinés, restes de quelque sorcier, *Kalkou,* selon l'expression araucane. Les Indiens avaient l'habitude, aux temps reculés, de mettre à mort, puis de brûler tout individu reconnu coupable de sorcellerie ou de jeter le mauvais sort, le *Welkaufeu,* à son prochain.



SALINE ET PAYSAGE DE LA PATAGONIE SEPTENTRIONALE. — DESSIN DE BOUDIER.

En poussant vers le Sud, je traverse les Pozzos de Kurumil puis j'arrive à un endroit, nommé Peinalouf, où habite un Indien Tehuelche avec sa famille : sa maison est faite d'un cuir de vache que supportent deux bâtons et que protègent, sur les côtés, des branchages. Malgré la simplicité de l'abri, qui dénote l'état de misère de l'Indien, celui-ci est généreux comme tous les hommes de sa race ; il a tué aujourd'hui un veau ; il m'en apporte toutes les côtes à mon campement : c'est ainsi que l'on comprend l'hospitalité dans le désert.

J'ajoute que cette belle hospitalité m'est offerte dans un site d'une sauvagerie très pittoresque qui nous repose de la plate monotonie des contrées que nous venons de traverser : ce bon Tehuelche semble le gardien bienveillant de toute une gorge formée par deux déchirures naturelles, taillées à même la montagne, dans un chaos de pierres et de rocailles, façon de couloir dantesque assez grandiose.

8 Octobre. — Je quitte Peinalouf par un chemin sablonneux et abrupt.

Cette contrée est encore à peu près inexplorée... Deux ou trois chariots y sont passés avant moi,

mais depuis longtemps les traces de roues se sont effacées dans le sable mouvant. Aussi est-ce un vrai voyage à la boussole que nous allons accomplir, au milieu d'une succession d'obstacles de toute nature ; si nous n'avions que des chevaux, le voyage serait encore praticable; mais nous traînons à notre suite un chariot, et ce maudit véhicule est la cause de tous nos tourments, de toutes nos fatigues.

A mesure que nous avançons vers le Sud, le froid devient plus vif. Voici deux nuits que l'eau gèle dans les seaux de toile et nous sommes au printemps. De plus, notre provision de viande se trouve épuisée et nous trouverons difficilement des vivres dans ce désert. Combien j'ai hâte aussi de voir arriver guéri mon bon Juan ; le gaucho chilien qui le remplace est loin de le valoir !...

Nous voici à Alouf. Le chemin devient de plus en plus mauvais. A force de travail, de patience, nous réussissons à passer plusieurs collines. Mais j'en suis à me demander si nous pourrons continuer jusqu'à Machinchao. Nos bêtes sont devenues étiques, de vrais squelettes, bientôt incapables d'un effort quelconque.

Nous nous rendons bien compte, d'une façon générale, de notre direction; mais comme il

n'existe aucune route dans cette contrée déserte, et comme nous conduisons notre chariot guidés par notre seul instinct, il peut nous arriver de buter contre un obstacle naturel insurmontable.



FAMILLE ARAUCANE. — DESSIN DE BOUDIER.

Alors, que faire ?... Abandonner mes instruments, mes collections, perdre ainsi tout le fruit de ma mission, ou, essayant un travail d'Hercule, porter à bras toutes les charges, à travers les accidents de terrain et sans être sûrs du succès ?...

Je m'énerve. Mes deux gauchos, Carabacal surtout, commencent à grogner ferme.

Le mécontentement de ce dernier se comprend : il ne mange pas, peinant toute la journée et n'ayant, au tréfond de lui-même, aucun de ces sentiments qui donnent du courage à qui poursuit un but et veut l'atteindre à tout prix. Aussi, comme je crains qu'il ne me quitte, me prenant au dépourvu, usé-je de précaution. Me voici précisément à une tente d'Indiens Araucans. L'un d'eux, que j'interroge, prétend connaître le moins mauvais des chemins que pourrait prendre mon chariot pour aller jusqu'à Machinchao. Je le décide à venir avec moi, et, le traité passé, je congédie immédiatement Carabacal de peur qu'il ne jette le trouble parmi mes hommes.

Je ne le regrette pas... Mon nouveau gaucho, Indien pur sang, connaît à merveille la contrée et possède un excellent caractère, qui me fait vite oublier la mauvaise volonté de mon guide chilien.

Notre voyage trouve un instant de distraction dans la rencontre que nous faisons d'un grand nombre de *piches*, petits tatous un peu moins gros que les peludos, et qui contrairement à ces derniers, pâturent le jour : on ne les voit qu'au printemps et en été ; à l'automne, ils réintègrent leurs trous où ils demeurent tout l'hiver, comme nos

marmottes, se nourrissant de la graisse emmagasinée pendant la bonne saison.

Le piche est un mets fort délicat, qui figure avec honneur sur la table des plus fins gourmets de Buenos-Aires et que nous sommes heureux d'ajouter à notre ordinaire.

Cependant tout cela ne nourrit pas nos chevaux, et pour nous consoler, le guide nous annonce pour le surlendemain de grandes étendues de sable d'où je me demande comment nous sortirons.

Par un hasard providentiel, nous rencontrons un Indien avec quelques chevaux, qui s'engage à me les prêter pour traîner mon chariot jusqu'à Casa Piedra, point où je trouverai une route construite par les Anglais de Machinchao. Pour ce trajet de dix à onze lieues, l'Indien me demande cinquante pesos, c'est-à-dire deux cent cinquante francs de notre monnaie; je n'ai pas à marchander, car, sans son aide, la somme que je perdrais serait encore plus considérable.

14 Octobre. — Jour de repos pour tout le monde. Nous chassons. Outre quelques piches, nous rapportons dix œufs d'autruche que nous découvrons dans un nid. Ce nid nous est signalé par le mâle

qui est assis dessus et qui, à notre approche, se lève effrayé; le nid est formé de plumes garnissant une excavation creusée au pied d'un arbuste rabougri — et ces plumes, c'est le mâle qui les arracha de sa poitrine. C'est lui encore qui couve les œufs que les sept ou huit femelles qu'il a sous sa coupe viennent successivement déposer dans ce nid, et c'est lui toujours, qui, après l'éclosion, élève et protège la chère progéniture... Il peut arriver qu'on rencontre une trentaine d'œufs dans un même nid : ces œufs, provenant de femelles différentes, sont de couleurs variées, vert-jaune avec taches blanches, blanc avec des taches verdâtres, etc.

L'espèce d'autruche à laquelle appartiennent ces œufs est la *rhea darwini*, communément appelée *nandou*. Chaque œuf représente la grosseur de douze œufs de poule; il est beaucoup moins grand par conséquent que celui de l'autruche africaine. Le nandou lui-même est beaucoup plus petit d'aspect que son congénère d'Afrique; ses plumes sont blanches et noires, mais n'ont pas le velouté et l'ampleur des plumes de l'autruche du Cap.

15 Octobre. — Nous partons pour Casa Piedra. Les péripéties, les fatigues de ce trajet, je ne vous les raconterai point. Ne dûmes-nous pas, à plu-



LE NANDOU (RHEA DARWINI).
D'APRÈS UN SPÉCIMEN DU MUSÉUM.

sieurs reprises, décharger complètement la voiture, porter les caisses à dos d'hommes, et atteler jusqu'à quinze animaux à notre chariot vide? Enfin, le 18, nous touchons à Casa Piedra, ainsi appelé des ruines d'une maison de pierres, — premier établissement des Anglais dans la contrée — où nous trouvons une route allant du lac Nahuel-Huapi à Machinchao.

L'après-midi, mes gauchos quittent Casa Piedra et se dirigent par la route vers Machinchao, tandis que je pars à cheval, avec mes chiens, chasser dans la pampa. Je lève une autruche mâle, occupée à couver les œufs de ses femelles. Les chiens s'élancent à sa poursuite. Dans ma hâte, avide de vouloir m'emparer à la fois des œufs et de l'autruche, je me débarrasse de mon veston et de mon chapeau que je jette sur le nid de manière à le retrouver facilement, puis je me mets à la recherche de l'oiseau convoité.

Mais la chasse s'est éloignée; j'ai beau galoper en tous sens, je ne vois rien à l'horizon. Déçu, je veux me rabattre au moins sur les œufs, mais dans l'immensité de la pampa uniforme, je ne retrouve encore ni le nid, ni les vêtements; cela me vexe d'autant plus que j'ai laissé dans les poches de mon veston ma montre et ma boussole prismatique.

De guerre lasse, je mets pied à terre pour refaire en sens inverse tout le trajet parcouru depuis le nid, me guidant sur les traces laissées par les sabots de mon cheval. Bien m'en prend, car je retrouve rapidement mes affaires et les œufs que je mets dans un sac de toile pendu à ma selle.

Pendant ce temps, mes chiens reviennent, en sang, aboyant dans la pampa. Certes ils ont pris l'autruche. Mais où l'ont-ils laissée?

Je remonte à cheval; j'explore les environs, mais en vain. Il se fait tard, mon cheval est fatigué; puis le vent froid de ces pays, le pampero, ne tarde pas à se lever ; il me serait vraiment désagréable d'être obligé de passer la nuit, seul, sans manteau, sous cette bise glaciale.

Je reprends un peu d'aplomb en mangeant un œuf d'autruche cru, et je rejoins la route avec mon cheval qui, fourbu, ne peut prendre que le pas. C'est ce qui fait que je ne retrouve mon chariot qu'à huit heures du soir.

Là, une autre mésaventure m'attend : le gaucho dirigeant ma troupe de chevaux a traversé directement, au lieu de le contourner, un arroyo, faisant boucle en cet endroit; le gaucho conduisant le chariot n'a pu, dès lors, retenir son attelage, les mules voulant à toutes forces suivre la tropilla.

Et le tout a été s'embourber dans l'arroyo; le chariot s'y est enfoncé jusqu'à la caisse. C'est ici du travail en perspective pour demain.

19 Octobre. — Nous déchargeons à fond le chariot. Et avec six longues cordes, auxquelles nous attelons six animaux, nous parvenons à le sortir du bourbier. Nous rechargeons et de nouveau nous voici en route.

Cinq cents mètres plus loin, même embarras; nous retrouvons l'arroyo qu'il nous faut retraverser, puisque nous nous sommes enfoncés dans une boucle; le chariot de nouveau s'embourbe et nous recommençons, sans allégresse, la même opération que tantôt.

Enfin, vers le soir, nous atteignons Machinchao, vaste étendue de terrain appartenant à une compagnie anglaise.

Ici, une estancia confortable s'élève, malgré l'aridité et la solitude de la région septentrionale. Mon regard, déshabitué de contempler autre chose que de pâles étendues se déroulant sous un ciel morne, se repose avec quiétude, maintenant, sur d'énormes troupeaux de moutons évalués à plus de vingt mille têtes, qui broutent paisiblement dans la vallée qu'envahit le crépuscule. Il semble que, dans cette estancia, je prendrais volontiers contact avec

quelques êtres affables dont la souriante hospitalité détendrait mes nerfs, dégagerait mon cerveau, m'inciterait, dans une sorte de bien-être, à converser sur le caractère des gens du pays, leurs mœurs, — toute une philosophie sans prétention, mais substantielle et claire, par quoi l'on s'ingénie à planer un peu au-dessus du simple fait d'exister... Des Français rencontrés en ce moment m'eussent inondé de joie. Hélas! je me heurte à une façon d'échalas anglican, rébarbatif comme une duègne, et froid comme un puritain, gérant de la maison et qui m'en fait les honneurs de telle sorte que l'envie ne me vient pas un instant de moisir auprès de lui.

Je profite néanmoins d'une forge de l'estancia pour réparer mon chariot qu'ont fortement endommagé les secousses du voyage.

Il est souvent question, au cours de ce récit, de mon maudit chariot, mais il m'a donné tant de peine!... Et il a tant de fois entravé ma marche!...

23 Octobre. — Nous quittons Machinchao et nous nous dirigeons vers Quersqueley. Nous avançons peu, dans cette première journée, harcelés que nous sommes par le pampero qui, sans pitié, nous mord le visage; les mules se refusent à toute mar-

che; je manque moi-même d'être désarçonné par ce vent maudit qui souffle avec violence.

Le jour suivant, un de nos animaux est victime d'un accident qui nous force à nous arrêter pour la nuit dans un lieu peu agréable; l'eau y est salée, aussi notre maté a-t-il un goût détestable. Nous continuons de jouer de malheur; dans la nuit, en effet, la pluie tombe abondamment; le lendemain c'est le tour de la neige. Nous sommes littéralement trempés, notre tente n'étant pas dressée, et nous ne pouvons penser à aller par ce temps à Quersqueley.

Cependant, à quelque chose malheur étant bon, nous recueillons avec joie toute la neige qui s'est emmagasinée dans nos manteaux et nos couvertures et nous la transformons aisément en une eau suffisante pour faire cuire dans la marmite du campement un pot-au-feu savoureux, confectionné avec la viande emportée de l'estancia...



CHAPITRE VIII

LE VALLON DE QUERSQUELEY. — LES TENTES INDIGÈNES. — GENDRES ET BELLES-MÈRES. — LE CAPITENEKO KUMILAF.

Le 26 Octobre. — Nous arrivons à Quersqueley, l'un des plus jolis sites que j'aie rencontrés pendant mon voyage : c'est dans un vallon arrosé par un cours d'eau limpide sur les bords duquel s'alignent les tentes des indigènes ; l'entrée du vallon est resserrée entre deux rochers élevés.

Je vais visiter ces tentes *roukas*[1]. A mon arrivée, je suis plutôt mal reçu par les Indiens qui les habitent et qui, dans un état de demi-civilisation, sont d'autant plus méfiants vis-à-vis des blancs.

Les tentes, nombreuses cet hiver, ne sont plus qu'au nombre de trois, une grande partie des Araucans, leur chef en tête, ayant gagné la montagne pour se livrer à la chasse annuelle des guanacos.

Ces tentes, dont l'ouverture est toujours exposée

1. Tous les noms indiens que je cite sont empruntés à l'idiome araucan.

au soleil levant, sont faites en cuirs de lamas cousus ensemble. On évalue à cinquante le nombre des peaux nécessaires pour confectionner un de ces abris de dimensions moyennes. Cette immense couverture est supportée par des piquets de bois terminés en fourche sur lesquels sont passés transversalement d'autres bâtons. Le poil de la couverture est tourné au dehors, exposé aux intempéries, tandis que l'intérieur est peint en rouge au moyen d'une terre que l'Indien extrait de la montagne.

Cependant, voyant que je perds mon temps aux *toldos*[1] et que je ne réussissais pas à faire desserrer les dents à ces indigènes, je reviens à mon campement.

Le lendemain, je laisse mes animaux à la garde de Bonifacio, pour leur permettre de se refaire avec l'herbe qui pousse ici abondamment et je pars, accompagné d'un Indien rencontré à Machinchao et des quelques chevaux qui lui appartiennent, à la recherche du cacique Saïhuéqué, le grand chef de la Manzana[2], qui se dirige vers le Sud pour prendre possession des terrains que lui a octroyés le

1. Appellation espagnole et principalement argentine pour désigner une tente indienne.

2. La Manzana est une contrée des Cordillères, près le lac Nahuel-Huapi, ainsi appelée à cause de sa grande quantité de pommiers sauvages.

gouvernement argentin. Il s'est justement arrêté à seize ou dix-sept lieues de Quersqueley auprès du toldo qu'habite mon guide indigène. Mais à notre arrivée à Kakatoupoul, — ainsi s'appelle cet endroit, — nous ne trouvons plus Saïhuéqué, parti de la veille, continuant sa marche vers le Sud. Je passe donc la nuit sous la tente de mon guide.

Le jour suivant, un vent violent nous oblige à rester sous le toldo ; j'en profite pour me faire donner une foule de renseignements très curieux sur la vie indigène. J'en détache cette coutume d'où se dégage toute une philosophie qui, dans notre vieille Europe, grouperait quelques adeptes :

Durant toute la succession des jours dont se compose leur existence, un gendre et une belle-mère ne doivent jamais ni se parler ni se regarder. Aussi la tente qui m'abrite et qui abrite également mon guide, sa femme et sa belle-mère, est-elle séparée, à cet effet, en deux compartiments par une étoffe menue : dans l'un habite le jeune ménage ; dans l'autre grogne la vieille. La fille ne parle jamais à sa mère en présence de son mari et, si par hasard le regard de la belle-mère vient à croiser celui du gendre, l'un se charge de toutes les rancunes amoncelées par les siècles dans l'âme de milliers de générations de belles-mères, l'autre

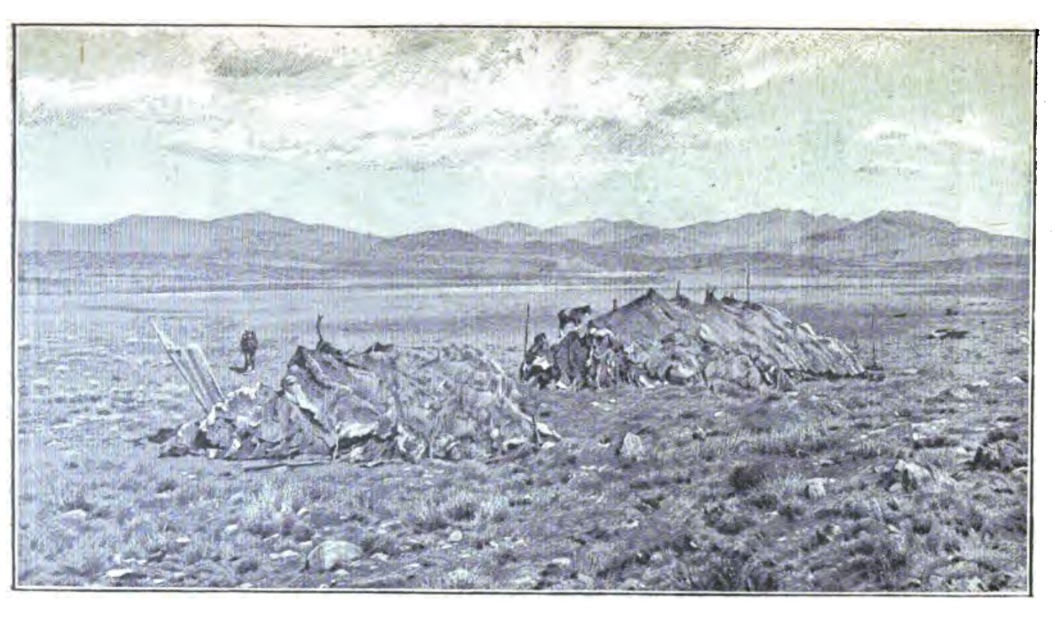
de toutes les haines amassées de toute éternité au fond du cœur des gendres ; malheur à qui se risquerait entre les deux regards!...

Cette étrange coutume, je pense, doit être un



INDIENNE ARAUCANE (LA FEMME DE MON GUIDE) TRAYANT SA VACHE. — DESSIN DE MIGNON.

souvenir de l'antique mariage par rapt. Auparavant, en effet, aussitôt les fiançailles décidées, les amis du futur époux venaient ravir, sous la tente de ses parents, la jeune fille en émoi ; il y avait simulacre de lutte, — et la belle-mère devait toute sa vie manifester, de ce chef, à son gendre le courroux de son cœur mutilé.



LES TENTES DU CAPITENEKO KUMILAF DANS LA VALLÉE DU KURUPOTORO. — DESSIN DE BOUDIER.

Pendant la journée, je peux me rendre compte également de ce que les Indiens appellent la musique des toldos : c'est un bruit étrange, produit par le vent qui souffle sur les cuirs des guanacos; musique, plutôt désagréable, qu'on peut imiter en choquant l'un contre l'autre, des cuirs de vache desséchés.

30 Octobre.— A défaut de Saïhuéqué je me rabats sur son *capiteneko*[1] Kumilaf, le chef de Quersqueley, en ce moment en déplacement de chasse dans un vallon voisin.

Accompagné de mon guide, je me rends donc chez Kumilaf qui a planté ses quatre tentes à l'en trée de la vallée de Kurupotoro (étalon de couleur sombre). Je le trouve devant son toldo, enveloppé d'un manteau fait de peaux de guanacos ; il me reçoit avec courtoisie, m'invite à descendre de cheval et à entrer dans son rouka. J'y trouve sa femme, vieille Indienne, vêtue à l'antique, les cheveux épars dans le dos, et l'une de ses filles, la figure peinte en rouge, occupée à tisser un poncho[2].

1. Chaque tribu était autrefois gouvernée par un cacique qui avait sous ses ordres plusieurs capitenekos; la tribu était ainsi administrée militairement.

2. Pièce d'étoffe rectangulaire percée d'un trou au milieu pour y passer la tête et employée comme manteau dans l'Amérique du Sud.

Après avoir fait les salutations d'usage qui consistent à demander des nouvelles de la famille entière sans oublier, sous peine d'être mal vu, le plus petit arrière-cousin, mon interprète expose ma requête qui serait l'organisation d'un *kamarouko*, la grande fête religieuse indienne. Mais le vieux chef me fait répondre que cela lui est impossible, car son fils est à Viedma et il y a, ici, trop peu de monde pour donner à cette fête tout le grandiose de son caractère. En réalité, le vieil Indien, ne me connaissant pas, se défie de moi.

Il y a près d'une heure que je parlemente quand une grande agitation se produit au milieu du campement.

Dans le lointain, à l'entrée de la vallée, on aperçoit un nuage de poussière. C'est le fils de Kumilaf qui revient. Toutes les femmes sortent des tentes et, se tournant vers le point de l'horizon où se lève le soleil, entonnent des chants pour fêter le retour de l'Indien. Kumilaf vient recevoir son fils et le conduit sous son toldo, où il lui donne la première place.

« Voyez-vous, me dit mon interprète, le fils du capiteneko a plus d'autorité au campement que son père. »

Les femmes arrivent à la file saluer le nouvel arrivant, puis s'asseoient derrière lui.

Le fils de Kumilaf parle un peu l'espagnol. Se tournant vers moi, il me dit :

« J'ai beaucoup entendu parler de toi à Viedma. Je savais que tu devais venir dans ces parages ; je n'ignore pas non plus que tu as été très mal reçu aux toldos de Quersqueley et j'en suis très affligé. Tu désires voir un kamarouko. Nous serons très heureux d'en organiser un en ton honneur et de demander au Dieu l'heureuse réussite de ton voyage dans le Sud. Mais nous sommes bien pauvres ici et tu devrais amener deux ou trois juments pour le festin et puis aussi tu pourrais apporter un peu de *caña* [1]. »

Je remercie l'Indien de ses aimables paroles, mais, ayant appris par mon interprète que je trouverais sûrement Saïhuéqué en continuant vers le Sud, je décline l'offre du fils de Kumilaf en prenant une attitude très humble.

« Je n'ai aucune jument à moi dans la contrée et pas même une goutte de caña. »

Ces paroles produisent sur les Indiens l'effet d'une douche. Je me lève alors et prends congé de mes hôtes, mais comme je ne veux pas laisser derrière moi une mauvaise réputation, je distribue

1. Eau-de-vie de canne à sucre, dont la consommation est très grande dans toute l'étendue de la République Argentine.

deci delà quelques pipes de bois, du tabac, des foulards et des flacons d'odeur que les Indiennes se répandent immédiatement sur le corps, et elles en ont besoin !

Cependant le vieux Kumilaf regarde avec convoitise mon chapeau tout déformé. Je le lui offre et il m'embrasse aussitôt pour me remercier; puis, détachant de sa ceinture une cordelette de laine tissée par ses femmes, il me la donne. Le fils, qui ne veut pas rester en arrière, m'offre sa pipe de pierre.

Je monte à cheval et m'éloigne aux cris cent fois répétés de: « *Amut chi maï pegny, amut chi maï faïtoum* » (adieu frère, adieu fils). Le lendemain j'étais de retour à Quersqueley où je trouvais le fils du cacique Saïhuéqué que ce dernier avait envoyé à ma rencontre.

8 Novembre. — Juan n'est pas encore de retour! Je suis dans l'angoisse. Qu'est-il devenu? où est-il?

Bonifacio me fait remarquer que nous sommes très loin de Rocca et que Juan a dû probablement retourner à Carmen de Patagones. Je ne puis croire à la désertion de mon fidèle gaucho! Comment, lui si dévoué, si courageux, si sincère, il

m'aurait abandonné! Cela est impossible. Juan est de ces hommes qui n'ont qu'une parole; il est de ces preux du désert qui, lorsqu'ils ont juré fidélité, se feraient hacher en morceaux plutôt que de manquer au serment qu'ils ont prêté. J'attends donc et j'espère. Mais une difficulté se présente. Je ne puis continuer ma route avec Bonifacio seul. Je suis donc obligé de prendre à mon service un autre gaucho de passage dans la contrée et qui prétend connaître la région jusqu'au Rio Senguer. Il s'appelle Garcia. Il est petit, noir et vigoureux; ses yeux brillent comme des tisons, ses gestes sont saccadés, nerveux. Il ne vaudra certes pas mon Juan, mais complétera avantageusement Bonifacio, qui est loin d'être le guide rêvé.

Mes chevaux sont maintenant en état; ils peuvent continuer la route.

Je quitte donc le vallon de Quersqueley, accompagné de Bonifacio, de Garcia et de Tacoman, l'émissaire du cacique Saïhuéqué.

Mais les éléments semblent s'être donné le mot pour nous créer des difficultés!

A peine sommes-nous en route que nous voilà assaillis par la pluie et la grêle. Nous avançons péniblement. Les chevaux sont effrayés et nous avons toutes les peines du monde à les faire mar-

cher. Nous passons la nuit auprès de la lagune d'Yépetrem et nous ne dormons que d'un œil, car, à chaque instant, nous entendons, à travers la plaine, un galop effréné. C'est une jument qui a peur et après avoir rompu ses entraves se sauve, suivie par quelques-uns de ses compagnons.

Je m'étais endormi la tête appuyée sur ma selle, quand soudain je fus réveillé en sursaut. Mon oreiller était violemment tiré en arrière, sans que je puisse savoir d'où provenaient les secousses. Mes chiens aboyaient furieusement et s'élançaient par dessus ma tête.

Je me précipitai sur mon revolver, croyant à une attaque d'Indiens et je me tins prêt à toute éventualité. Mais bientôt je n'entendis plus rien. Cette fausse alerte était due à la présence d'un renard affamé qui s'était approché sournoisement de mon campement et, ne trouvant rien à manger, s'était rabattu sur les courroies de mon équipement, qu'il rongeait avec gloutonnerie. Poursuivi par un chien, l'indiscret visiteur réussit à s'échapper et tout autour de moi redevint calme.

Enfin, quand le soleil paraît, le ciel s'éclaircit; nous avons une lueur d'espoir. Mais, au moment où nous nous remettons en route, la grêle et la pluie recommencent à tomber. Bonifacio voudrait

bien rester à l'abri, mais je lui fais comprendre que je n'ai pas le temps de m'arrêter. D'ailleurs, l'on peut marcher difficilement, c'est vrai, mais enfin l'on peut avancer.

Garcia est de mon avis. Il prend la tête de la colonne et nous voilà partis ; la pluie nous a bientôt trempés. L'eau ruisselle le long de nos montures ; la grêle s'aplatit avec un bruit sec sur le dos de nos bêtes, qui se cabrent en hennissant.

Vers le milieu du jour, une éclaircie se produit : j'en profite pour courir une autruche, aidé de mon bon chien Lindo. Cette autruche, que je parviens à tuer, constitue notre repas du soir.

Lindo et Brazilera en ont leur part naturellement et ils s'endorment, rassasiés, pendant que nous cherchons un coin abrité pour nous reposer un peu.

Mais le bruit de mon arrivée s'est répandu parmi les Indiens.

Bientôt, à travers la plaine, ce sont des groupes d'hommes et de femmes qui se dirigent vers mon campement ; ils arrivent de la montagne et viennent me demander des remèdes. . . . . . .



CHAPITRE IX

MA RÉCEPTION CHEZ LE CACIQUE SAIHUÉQUÉ. — UN NINIAN-DOUMOUN. CE QUE L'ON APPELLE CAROUTIAR. — MA VIE AU CAMPEMENT INDIGÈNE.

GARCIA et Bonifacio se dirigent (10 Novembre) sur l'Aguada del Guanaco [1] avec le chariot et la plus grande partie de la caravane. Je les accompagne pendant un certain temps, puis, sous la direction de Tacoman, je coupe à travers la sierra poussant devant moi des mules et des chevaux chargés de présents pour le cacique Saïhuéqué.

Dans le lointain, à notre droite, se profile la ligne blanchâtre des Andes neigeuses; des oiseaux passent devant nous en rasant le sol, des guanacos se sauvent effarés à notre approche et, après quelques gambades, s'arrêtent et nous fixent de loin d'un œil étonné. Çà et là, un léger nuage de poussière s'élève derrière des autruches qui

1. Nom d'un parage dont la traduction est « la source du guanaco ».

fuient, la tête penchée en avant, comme des cyclistes qui cherchent à battre un record.

Nous pénétrons au milieu d'un dédale de rochers; la contrée paraît avoir été bouleversée par de terribles éruptions volcaniques.

Des colonnes de fumée qui s'élèvent à l'horizon nous indiquent l'emplacement du campement de Saïhuéqué. Depuis hier déjà, nous apercevons ces signaux que le cacique nous fait pour diriger nos pas dans la montagne ; nous lui répondons de la même manière. Des feux apparaissent alors distinctement, jetant une teinte pourpre sur le fond du paysage qui s'offre à nous.

Les coteaux environnants s'embrasent; le spectacle devient féerique.

On voit que Saïhuéqué a tenu à me bien recevoir et a préparé en mon honneur un feu d'artifice grandiose. Mais là ne s'arrête pas le cérémonial réglé par le cacique lui-même, pour ma réception aux tentes. La fête indigène ne serait pas complète sans une brillante fantasia. Aussi, de tous côtés, de la plaine, des collines, des monts, se précipite une véritable avalanche de cavaliers qui fondent sur nous à bride abattue. Au moment où ils vont nous atteindre, ils décrivent un demi-cercle et se dirigent au galop sur le camp en poussant des cris de



LA FANTASIA INDIGÈNE À MON ARRIVÉE AUX TENTES. — DESSIN D'A. PARIS.



SAÏHUÉQUÉ, LE ROI DE LA MANZANA, EN COSTUME EUROPÉEN. — DESSIN DE MIGNON.

triomphe auxquels répondent des voix aiguës, des voix de femmes et d'enfants.

Quelques minutes après, nous arrivons à l'entrée du vallon où Saïhuéqué a installé ses pénates.

Six toldos, rangés sur une seule ligne, l'entrée faisant face au soleil levant suivant la coutume indienne, barrent la plaine, semblables à de gigantesques tortues majestueuses et terrifiantes.

Je m'avance seul vers ces tentes.

Saïhuéqué, vêtu d'un *chiripan*[1] et la tête couverte d'une sorte de *sombrero*[2], vient à ma rencontre.

« Tu es le bienvenu parmi nous, me dit-il, et nous te remercions d'avoir consenti à nous rendre visite. Nous sommes heureux de te recevoir sous ces humbles toldos, où tu trouveras la plus franche hospitalité. »

Pendant que parle le chef, toutes les femmes de la tribu, jeunes et vieilles, drapées dans leurs manteaux des grands jours, la poitrine ornée de larges plaques d'argent assez semblables à d'énormes sequins se tournent vers le levant et entonnent un chant monotone qui est, paraît-il, chez les Indiens, un cantique d'allégresse.

« Ces chants, m'explique Saïhuéqué, par lesquels on célèbre ton arrivée, sont ceux que nous avons coutume de faire entendre quand un frère vient de l'autre côté de la grande eau saluer ses frères araucans; nos femmes se réjouissent de ta venue.

Le cacique m'invite alors à descendre de cheval

1. Pièce d'étoffe qu'emploient les gauchos argentins et les Indiens en guise de pantalon.

2. Chapeau mou à larges bords.



LES TROIS FILLES DE SAÏHUÉQUÉ. — DESSIN DE MIGNON.

et je pénètre avec lui sous un des toldos, le plus élégant — quand je dis élégant, c'est une façon de parler — le moins sale serait le terme exact.

C'est sous cette tente que j'habiterai durant mon séjour au campement.

« Assieds-toi, me dit Saïhuéqué d'une voix qu'il s'efforce de rendre aimable. »

Un siège plus élevé, une sorte de trône minuscule, a été dressé à mon intention; j'y prends place et jette un regard curieux autour de moi.

La tente sous laquelle je suis n'est pas, à ce que

j'apprends, la demeure du cacique; c'est celle d'une de ses femmes.

Car Saïhuéqué possède quatre épouses et chacune a sa tente séparée. Je suis en ce moment sous le toldo de la plus vieille épouse de Saïhuéqué.

Soudain, de l'ombre sortent plusieurs faces grimaçantes, et je me trouve en présence de la femme du chef et de ses trois filles.

Ces êtres étranges habitent le fond de l'abri qui a été divisé en trois compartiments. Dans le premier se trouve la mère avec sa plus jeune fille, puis, dans le deuxième et le troisième, les deux autres filles, ainsi que Tacoman, le fils de mon hôte, qui me sert d'interprète.

La cloison qui sépare ces sortes de cases est des plus simples : un lambeau d'étoffe mince comme une feuille de papier de soie. Et c'est là, sur des monceaux de peaux, que vivent, pêle-mêle, dans une promiscuité écœurante des hommes jeunes, des femmes robustes et des enfants. La tente n'est jamais balayée, cela va sans dire, et encore moins souvent lavée; aussi, quand on pénètre dans un toldo, une odeur âcre vous saisit à la gorge.

La saleté est la note dominante d'un abri indien. D'ailleurs comment pourrait-il en être autre-

ment ? Dans cet espace restreint — trois mètres de large sur quatre mètres de profondeur — habitent souvent huit Indiens et autant de chiens.

Par déférence pour moi, Saïhuéqué, qui me comble de soins, m'a réservé tout le devant du toldo. Une peau de mouton est étendue dans un coin ; ce sera mon lit. En attendant, c'est un chien qui l'occupe.

Saïhuéqué, qui voit que je reste muet, engage la conversation sur un ton enjoué.

« Je suis heureux de te voir ici, me dit-il. »

Je pense à part moi que j'aimerais autant être ailleurs, mais, comme mon hôte attend une réponse, je balbutie :

« Cacique Saïhuéqué, je suis heureux de te connaître enfin. »

Ces paroles lui font plaisir. Il me prend les mains, me caresse le visage et rit aux éclats. Je ris aussi et bientôt nous faisons à nous deux un tel vacarme que le chien se réveille et aboie furieusement.

Nous échangeons encore quelques paroles sans importance, puis le cacique sort à reculons.

Je m'apprête à le suivre, mais il me fait signe de rester assis.

J'obéis.

Alors apparaît Tacoman, qui vient de la part de son père m'avertir que ce dernier aura à me parler le lendemain et les jours suivants.

Je demeure interloqué et me demande pourquoi Saïhuéqué attend ainsi vingt-quatre heures pour me raconter ce qu'il a à me dire.

Mais j'apprends que c'est la coutume araucane.

Saïhuéqué, par l'intermédiaire d'un interprète, me convie à un grand palabre, le *Ninian-Doumoun*. Il me racontera les exploits de ses ancêtres, et aussi ses expéditions aventureuses à travers la Patagonie; il me décrira les splendeurs de la Manzana, du lac Nahuel-Huapi et des Cordillères où il règnait autrefois sur plus de deux cents tentes. En me rappelant sa gloire passée, le pauvre cacique me dira la tristesse qu'il ressent d'être dépouillé de son territoire, le gouvernement de la Manzana. Il me vantera aussi les qualités de sa tribu.

« Je ne suis pas, me dira-t-il, comme ces Araucans du Nord qui ont quatre cœurs. Je n'ai qu'un cœur et il est à toi. »

Et pour clore ces longs discours qui, chaque jour, dureront plus d'une heure, Saïhuéqué me suppliera d'intercéder auprès du gouvernement argentin pour lui faire obtenir des terrains fertiles...

Le cacique m'avisa aussi de son intention de célébrer en mon honneur un kamarouko afin d'appeler les grâces de la Divinité sur l'heureuse issue de ma mission.

On le voit, Saïhuéqué était pour moi plein de prévenances. Je n'en fus pas autrement étonné. En Europe je me serais méfié d'un homme qui m'aurait témoigné tant d'intérêt, mais en Patagonie, pays primitif, pouvait-il me venir à l'idée qu'un cacique avait un mobile quelconque à m'écraser sous ses protestations d'amitié?

Saïhuéqué m'était devenu sympathique.

Dès que je le revis, je lui offris de la yerba, du sucre, du tabac. Puis je fis aux femmes une ample distribution de foulards aux couleurs voyantes, de parfums, de bijoux. Ces présents m'attirèrent — dois-je le dire — l'amitié des Indiennes. Plusieurs vinrent m'embrasser. C'était vraiment touchant. Je ne pouvais me dispenser en une circonstance aussi solennelle d'y aller de mon petit speech.

Je me tournai vers Saïhuéqué :

« Brave cacique, je te remercie de la généreuse intention que tu as eue de célébrer en mon honneur un kamarouko. Aucune surprise ne pouvait m'être plus agréable. Cependant comme je veux que la fête qui se prépare soit complète, j'ai

apporté des « dames-jeannes » d'excellentes eau-de-vie de canne à sucre. De plus j'ai amené des juments que nous sacrifierons le jour de la cérémonie. »

Aux mots « d'excellente eau-de-vie » la figure de Saïhuéqué s'était illuminée; sa langue sortit de sa bouche et décrivit autour de ses lèvres un petit mouvement significatif.

« Frère, me dit-il, tu es bon et généreux. Notre reconnaissance t'est acquise et nos vœux de bonheur te suivront partout. »

Je remerciai d'une inclinaison de tête et la yerba maté[1] se mit à circuler.

Losha, l'une des filles du cacique prépare la yerba. C'est une belle créature que Losha; elle a les lèvres un peu épaisses, mais ses yeux sont si doux, si langoureux. Et puis elle a des gestes si aisés, si souples. Un charme se dégage de sa personne, on sent que c'est une femme, une vraie et qu'elle use de tous les artifices de séduction dont peut être capable une Indienne.

Elle fait chauffer de l'eau sur un feu allumé au

1. Le « maté » est une courge dans laquelle l'on sert en Argentine le thé du Paraguay ; par derogation, l'on en est venu à appeler « maté » le thé lui-même. — La traduction littérale de yerba est herbe, mais en Argentine on nomme communément ainsi le thé même du Paraguay.

milieu du cercle que nous formons, puis, avec une grâce exquise, elle nous présente dans une courge le thé brûlant que nous aspirons avec un chalumeau d'argent. A tour de rôle, chacun vient mettre ses lèvres à ce chalumeau. C'est de cette façon que se scelle avec les Indiens un pacte d'amitié et même d'intimité.

Cela se passe en famille, comme l'on voit.

A Buenos-Aires la même coutume existe encore, mais les convives sont plus civilisés, plus propres, les femmes aussi plus attrayantes. Quand une de ces créoles, jolies comme elles savent l'être, vous présente le chalumeau auquel elle vient de poser ses lèvres, on éprouve malgré soi un petit frisson de plaisir.

Mais chez Saïhuéqué le chalumeau est plutôt malpropre et quand on l'a introduit dans sa bouche il vous y laisse un goût fade... Enfin! Saïhuéqué fut mon hôte, ses filles se montrèrent aimables !

La yerba maté absorbée, Saïhuéqué s'approche de moi. Il m'annonce avec joie que le kamarouko commencera le surlendemain et durera trois jours. Trois jours, grands dieux ! un seul m'eût suffi. Puis le cacique me prenant le bras me dit familièrement :

« Et puis, tu sais, on a tué un mouton ! »

C'est le suprême honneur que le cacique puisse rendre à un étranger, car les moutons sont très rares au campement.

Pendant que nous conversons, on nous apporte, dans une écuelle de bois graisseuse, les intérieurs crus et encore tout fumants du mouton nageant dans un sang noirâtre.

Pouah !

Losha jette du sel dans l'écuelle, triture le tout avec ses mains et pose cette bouillie répugnante au milieu de nous. C'est pour la manger, à ce qu'il paraît, car Saïhuéqué d'un geste aimable m'invite à prendre ma part du festin, et lui-même, plongeant ses grandes mains dans l'écuelle, en retire un morceau sanguinolent qu'il porte à sa bouche avec une avidité de fauve.

Force m'est de l'imiter.

Je retrousse mes manches et saisis une pâtée molle et gélatineuse; cela doit être rudement bon, car à peine suis-je servi que les Indiens s'emparent de tout ce qui reste et, instantanément l'écuelle est nettoyée.

Je lève les yeux sur mon entourage et j'éprouve, je dois l'avouer, un mélange de surprise et d'horreur en regardant les Indiens le visage barbouillé de sang, les mains rouges, avaler avec voracité

ces entrailles encore palpitantes d'une bête qui vient à peine d'expirer. C'est là que je vois dans toute sa hideur la sauvagerie de ces tribus primitives. J'ai un instant de dégoût et de désillusion en pensant que c'est au milieu de barbares que je



LES FEMMES INDIGÈNES PRÉPARANT LES INTÉRIEURS D'UN MOUTON POUR « CAROUTIAR ». — DESSIN DE J. LAVÉE.

vais vivre de longs mois. Mais je reprends empire sur moi-même et, voulant gagner les bonnes grâces du cacique qui m'observe, j'avale sans sourciller le morceau que je tiens à la main.

Toutes ces faces grimaçantes me regardent alors avec sympathie; les femmes me font de petits yeux en coulisse et les hommes ouvrent pour sourire des

bouches énormes dans lesquelles une langue rouge tourne et retourne de la viande mâchée; je viens de sortir vainqueur de l'épreuve. Saïhuéqué se lève alors et, sans prendre la peine de s'essuyer les lèvres, m'embrasse sur les deux joues.

« Tu es, dit-il, le premier Européen qui ne m'ait pas refusé de *caroutiar*. Tu es digne désormais de vivre avec nous au milieu de la sierra et de partager nos plaisirs et nos fatigues. »

Les fatigues, passe encore, mais les plaisirs ! ah ! non ! J'en ai assez. L'écuelle est enlevée et remplacée par une énorme broche qui supporte un mouton rôti.

Je me rattrape un peu sur ce second plat. Puis, le maté recommence à circuler pendant que les hommes de la tribu tirent de leurs pipes de pierre de larges bouffées. C'est moi qui ai, comme de juste, fourni le tabac, mais comme les Indiens le trouvent trop fort, ils le mélangent avec de la sciure de bois. Ce résidu exhale une odeur insupportable. Mais ce n'est pas tout. Quand un Indien a assez fumé, il passe sa pipe à un autre. Le calumet fait ainsi le tour de la réunion et je vois avec terreur approcher le moment où il va falloir m'exécuter.

J'allume alors une cigarette, moi qui ne fume

jamais. J'échappe ainsi au supplice de la pipe en commun.

Comme dans toute société qui se respecte, les conversations vont leur train. Les hommes, vautrés dans leurs peaux de bêtes, racontent des histoires. Ils parlent chiens, chevaux, guanacos. De temps à autre un rire s'élève, large, sonore. C'est le récit de quelque chasse dans laquelle un Araucan maladroit a été bafoué par ses compagnons. Parfois les voix s'abaissent et prennent un ton de confidence; les yeux semblent élargis par la crainte. On parle de sorciers !

Mais il se fait tard. La lune qui sert de chronomètre aux Indiens est déjà haute dans le firmament. Saïhuéqué se lève avec peine.

« Je rentre sous ma tente, me dit-il, d'une voix pâteuse. Dors bien, frère. »

Et il me laisse aux bons soins de sa femme et de ses filles.

Celles-ci préparent sur le devant du toldo un lit de peaux de bêtes et de couvertures, et avec des gestes engageants, m'invitent à m'allonger sur cette couche primitive.

Je ne me fais pas prier.

Je m'étends à terre, c'est le mot, car mon lit est bien bas, et j'attends le sommeil.

Peu à peu, les feux du campement s'éteignent; un profond silence a succédé aux bruyantes clameurs d'il y a un instant...

Je perçois de temps en temps dans le lointain le glapissement d'un renard ou le rugissement d'un puma poursuivant sa proie sur les plateaux d'alentour.

11 Novembre. — Je fais la grasse matinée; aussi quand je me hasarde à mettre la tête hors de mon toldo, la plus grande activité règne-t-elle depuis longtemps dans la tribu. C'est jour de chasse. La viande commence à manquer et il faut aller aux provisions.

Les hommes prennent le maté en silence pour ne pas troubler mon sommeil.

Dès qu'il m'aperçoit, Saïhuéqué se précipite; il me prend par le bras et m'emmène vers une tente où les femmes m'ont préparé une sorte de lit romain sur lequel je dois m'étendre pour déjeuner. On me sert un œuf d'autruche rôti. L'œuf est dans un état de fécondation très avancé. Je vois d'ici mes aimables lectrices esquisser un geste de dégoût. Eh bien, au risque de les scandaliser, je dois avouer que l'œuf d'autruche portant déjà progéniture est excellent. J'avais d'ailleurs déjà fait

cette remarque en Extrême Orient, où les œufs de poule fécondés sont servis sur les tables princières.

Saïhuéqué, qui est pour moi un père, veut à toute force m'emmener à la chasse, mais je lui fais comprendre que je suis très fatigué et que je voudrais me reposer encore.

C'est une feinte : je veux laisser partir le cacique et ses hommes afin de pouvoir, pendant son absence, prendre quelques notes et me documenter un peu.

J'espère, en restant seul avec les femmes, qui sont bavardes — en Patagonie ! — recueillir d'intéressants détails sur la vie indigène.

Dès que les cavaliers sont partis, je commence mon exploration. Je remarque d'abord aux environs du campement un rocher sur lequel se détachent des signes rouges et blancs, sortes d'hiéroglyphes des générations disparues. J'interroge quelques Indiennes. Personne ne peut me dire ce que signifient ces inscriptions. Je les examine de plus près. Déjà dans les paraderos du Rio Negro, j'ai rencontré des signes semblables.

Je me contente de photographier ce rocher et son épigraphe.

Je passe ensuite ma journée à faire des échanges avec les femmes de la tribu de Saïhuéqué. Je recueille ainsi des bijoux d'argent de forme bizarre. Les uns ressemblent à des couvercles de casseroles. Ce sont des broches. Les Indiennes s'en servent pour retenir sur leurs poitrines leurs *cappams*[1] bariolés des jours de fêtes. A ces broches sont assujetties une infinité de breloques parfaitement ouvragées et dont certaines ne dépareraient pas le musée de Cluny. D'autres bijoux ressemblent à des étriers. Ce sont des boucles d'oreilles. Elles ont dix à quinze centimètres de long. Je plains les pauvres femmes que leur mode assujettit à porter de semblables objets de torture.

Les bagues sont aussi très en honneur dans les tribus patagones ; et dans les temps reculés, les femmes et les jeunes filles portaient des anneaux non seulement aux mains et aux bras, mais encore aux jambes et aux pieds. Une Patagone qui se respecte doit avoir au moins sur elle dix kilos de ferraille.

Outre les bijoux, je me procure divers ustensiles dont se servent habituellement les ménagères indiennes : des râcloirs de pierre pour préparer les peaux, des métiers à tisser, des mortiers,

1. Pièce d'étoffe rectangulaire en calicot.

des plats de bois, des cuillers en corne, etc.

A cinq heures de l'après-midi, au moment où je disposais dans mes caisses les objets que j'avais récoltés, un bruit sourd, pareil à celui d'un éboulement lointain, parvint à mes oreilles. Je sortis de mon toldo et j'explorai l'horizon. Ce sont les chasseurs qui reviennent. A plusieurs centaines de mètres devant moi une troupe de chiens arrive en gambadant dans la poussière ; derrière, des cavaliers de belle allure galopent en rangs serrés. Bientôt la troupe est au campement. Des cris de triomphe, des vivats enthousiastes partent de tous côtés ! La journée a été bonne : au tableau, il y a sept guanacos et trois autruches, dont un mâle.

Saïhuéqué est le roi de la chasse. A lui seul, il a pris deux autruches et deux guanacos, qu'il a attachés à sa selle. Il paraît très fier et c'est en se rengorgeant qu'il fait son entrée parmi les siens Je crois qu'il va prendre quelque repos. Ah bien oui ! Cet homme est infatigable. Il fait aussitôt appeler Tacoman et lui ordonne de m'avertir que le palabre aura lieu au coucher du soleil. Maudit palabre ! je m'en souviendrai ! Comme j'ai encore trois quarts d'heure de bon, j'en profite pour mensurer M[lles] Saïhuéqué. En Europe cela pourrait paraître inconvenant, mais en Patagonie on n'y

prête aucune attention. Très bien constituées les jeunes Patagones. Elles ont des bras et des jambes d'athlètes et des poitrines menaçantes. Leur tête est un peu petite, il est vrai, mais le bas des reins est extrêmement développé. C'est une compensation. J'allais continuer mes recherches anthropométriques quand on vint me dire que Saïhuéqué m'attendait.

Le palabre fini, Saïhuéqué m'invita à aller me reposer. « Dors bien, me dit-il, car demain on se lève de bonne heure. Nous allons au lever du jour commencer à fêter le kamarouko. » Le kamarouko, je crois l'avoir déjà dit, est la grande fête religieuse des Indiens. On le célèbre ordinairement pour demander une grâce à Dieu ou pour le remercier de l'heureuse issue d'une entreprise. Il y a certaines époques de l'année où le kamarouko a lieu : avant les grandes chasses aux guanacos, et au retour de ces chasses; on le célèbre aussi quand un membre de la tribu part accomplir un voyage ou une mission.



CHAPITRE X

LA CÉLÉBRATION DU KAMAROUKO. — LES CHEVAUX PEINTS. — LA POURSUITE DU MAUVAIS SORT. — LES DANSES.

Le 12 Novembre. — Avant le lever du jour toute la tribu est déjà sur pied. A la lueur de grands feux, les femmes revêtent leurs plus beaux costumes et se peignent la figure en rouge. Certaines rehaussent cet ornement de points blancs et bleus au-dessous des yeux.

Comme je m'enquérais du besoin qui poussait ainsi ces femmes à s'enduire de peinture, une d'elles me répondit :

« C'est pour préserver la peau du visage de l'âpreté du vent. »

Cette explication me stupéfia. Où la coquetterie va-t-elle se nicher?

Dès que paraît le soleil, toutes les Indiennes, se tournant vers l'astre naissant, entonnent une sorte de mélopée qui a quelque chose de lugubre au milieu de ce désert.

Par moments, une seule voix s'élève, dominant les autres, aiguë, criarde, puis le chœur reprend de plus belle.

Dans ces chants, les Indiennes demandent au Dieu qui, pour elles, je pense, est incarné dans le soleil (bien qu'elles aient deux mots pour désigner et Dieu et le soleil) de seconder leurs vœux.

Les hommes, pendant que le concert des femmes continue, sont allés chercher deux chevaux, l'un blanc et l'autre bai.

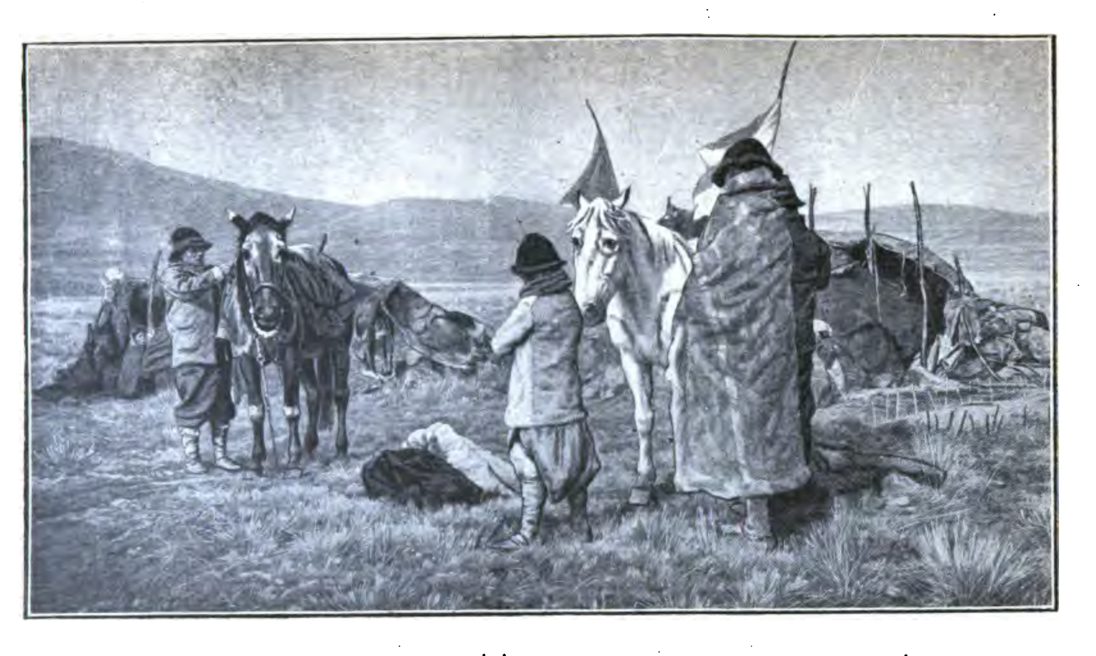
Le cheval blanc a les yeux entourés de cercles rouges et le corps couvert de rayures de même couleur.

Le cheval bai, lui, est peint en blanc. Les queues de ces deux animaux sont artistement tressées et ornées de grelots. Un riche harnachement leur recouvre le dos.

Tacoman et un autre fils du cacique enfourchent les deux bêtes.

Ce sont ces deux jeunes indigènes de marque qui conduiront la fête.

D'après le rite indien, les conducteurs doivent être vierges; c'est une condition essentielle. Ordinairement le kamarouko est conduit par autant de femmes que d'hommes, c'est-à-dire par un Indien et une Indienne, ou deux Indiens et deux Indiennes.



LA TOILETTE DES CHEVAUX POUR LA CÉLÉBRATION DU KAMAROUKO. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le rite de la cérémonie n'est donc pas observé aujourd'hui, puisque ce sont deux hommes qui dirigent. On murmure — mais il y a de si méchantes langues chez les Araucans — que les filles du cacique ne remplissent pas les conditions de virginité prescrites pour être les reines de la cérémonie.

Les préparatifs terminés, tous les hommes de la tribu harnachent leurs chevaux et sautent en selle. A leur tête marche le cacique dans son costume d'apparat.

Le kamarouko va commencer par la poursuite du mauvais sort, du Welkaufeu ; les conducteurs partent au galop, brandissant de longues tiges de lances ornées de pavillons ; toute la tribu à cheval les suit ; ils tournent en cercle devant les tentes, s'arrêtant en face du soleil levant, criant, gesticulant et tendant la main vers l'astre ; puis ils plantent leurs pavillons en ligne droite au milieu du cercle qu'ils décrivaient.

C'est en ce point que s'organisent les danses. Les femmes apportent aux hommes du lait ou de l'alcool et ceux-ci, du haut de leurs montures, la main élevée, renversent peu à peu le liquide, l'offrant au dieu et balbutiant des invocations. Quand les hommes ont terminé cette cérémonie,

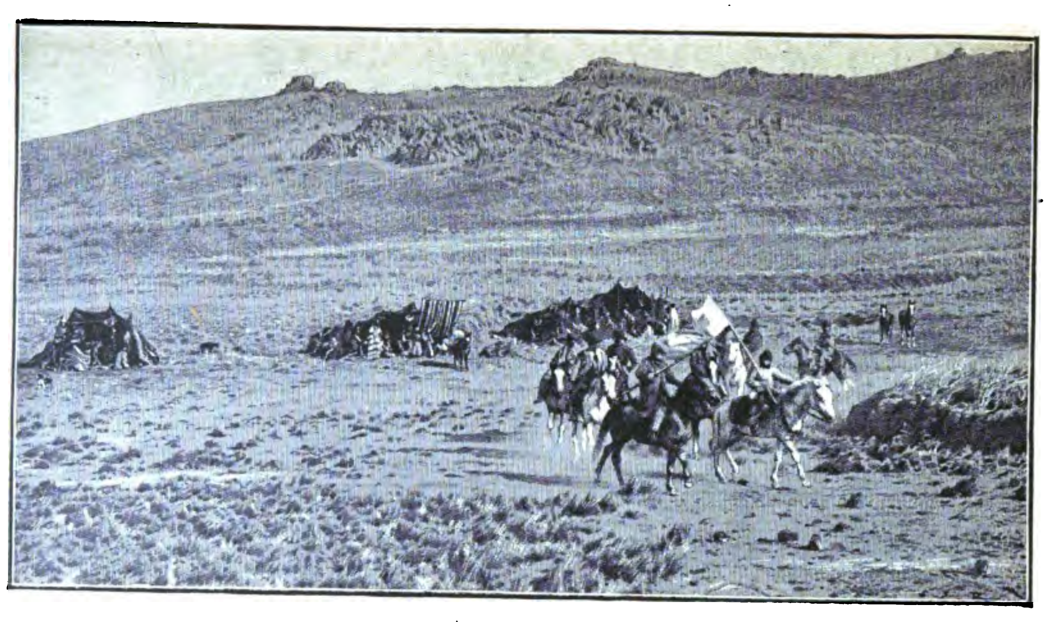
les femmes la recommencent. Les cavaliers descendent de leurs montures. Les conducteurs de la fête, placés à quelques mètres en avant de la ligne des pavillons, toujours face au soleil levant, s'asseoient à terre. Ils ne bougeront plus de l'endroit où ils sont maintenant. C'est alors que l'on tue les animaux qui doivent figurer au festin. J'ai fait venir deux juments que j'offre à Saïhuéqué en signe de reconnaissance. Des vaches ont été amenées de la montagne. Avec les juments elles vont servir de nourriture au campement pendant les trois jours que durera la fête.

Les animaux qui sont désignés pour être mis à mort aujourd'hui — une jument et une vache — sont immédiatement lassés[1], égorgés et dépecés. Le dépeçage de la jument se pratique d'une façon spéciale.

On coupe la peau des jambes de devant à la hauteur des genoux, puis on la rabat sur le sabot de l'animal. On l'enlève ensuite avec précaution et on obtient ainsi une sorte de botte souple, sans couture, dont se chaussent la plupart des Indiens de la contrée. Cette chaussure, singulièrement forte, prend en espagnol le nom de *botas de potros*[2].

1. Prises avec le lasso.

2. Bottes de poulain.



LES INDIENS PARTENT À LA POURSUITE DU MAUVAIS SORT. — DESSIN DE BOUDIER.

Il y a quelques années, les gauchos argentins eux-mêmes ne portaient que cette chaussure, qui faisait le désespoir des cordonniers de Buenos-Aires.

La fête continue, — on appelle cela une fête! — n'est-ce pas plutôt une boucherie?

Dès que les animaux sont dépecés, on les coupe par quartiers. Des broches peu compliquées sont plantées en terre et bientôt c'est dans la pampa une immense rôtisserie.

Saïhuéqué, que je n'ai pas vu depuis quelques instants, vient me rejoindre. Ce diable d'homme adore ma société. C'est flatteur, mais c'est aussi quelquefois très ennuyeux.

Il me prend par le bras et me raconte des histoires ridicules. Je l'observe bien pour voir s'il ne se moque pas de moi, mais il est très sérieux.

— Dans certains kamaroukos, me dit-il, d'un air grave, un taureau sauvage est lassé par les jambes de devant, et par celles de derrière. Le corps de l'animal est alors maintenu par huit hommes à cheval. Au moment des offrandes, on arrose la bête de lait, d'alcool; on la saupoudre de yerba et de farine. Le taureau doit alors demander lui-même à *Geunetchen*[1] de lui faire la grâce de ne jamais

1. Dieu ou la Divinité.

blesser personne les jours où il sera en furie.

Saïhuéqué parle avec conviction.

Il semble pénétré de respect et de croyance pour cette légende enfantine.

Il me raconte aussi qu'il existait autrefois dans la pampa une coutume que le gouvernement argentin a supprimée et qui consistait à sortir le cœur encore palpitant de la poitrine d'une jument, à lancer par trois fois du sang vers le Dieu, à remettre le cœur à sa place et à jeter ensuite l'animal tout entier dans l'eau ou dans le feu.

« Pourquoi le gouvernement argentin, articule Saïhuéqué en hochant la tête, a-t-il détruit par ses rigueurs une des plus belles phases de la cérémonie du kamarouko. »

Et le vieux sauvage se répand en imprécations contre les vainqueurs qui ont voulu atteindre, même dans leurs croyances, ceux qu'ils ont réduits par la force. Pour lui faire plaisir, je donne tort au gouvernement argentin.

Mais revenons à la fête qui va commencer à battre son plein.

Assis derrière la ligne des pavillons, nous attendons qu'on nous apporte une de ces grandes broches de fer qui supportent les viandes du festin.

Enfin, la table est servie.

Le sable de la pampa sert de nappe; les couverts sont avantageusement remplacés par les mains.

Chacun s'installe autour du morceau fumant que l'on vient d'apporter et bientôt on n'entend plus qu'un effroyable bruit de mâchoires. On se croirait dans une immense ménagerie à l'heure du repas des lions.

Mais en Patagonie, comme en Europe, on ne mange pas sans boire.

Là, pas de pale ale, de gin ou de stout, pas de vin ou de cidre.

De la caña, toujours de la caña. Et ce que les Araucans en boivent !

Inutile de dire qu'à la fin du gala, hommes et femmes sont dans un état voisin de l'ébriété.

Des cris, des hurlements emplissent l'air... Puis, tout à coup, sur un signal, on perçoit un son monotone et sourd qui ressemble assez au bruit de la pluie tombant sur un toit de zinc.

C'est le *râli* qui résonne, le râli, l'instrument national des Araucans. Il se compose d'un simple plat en bois ou en étain sur lequel est tendue une peau de guanaco tannée et enjolivée de dessins polychromes.

Quelquefois le râli prend le nom de *koultroun*. C'est lorsqu'on en joue avec un seul bâtonnet. Si

on en joue avec deux bâtonnets, il s'appelle *wasa*.

D'une façon comme de l'autre, il n'est pas plus agréable à l'oreille.

Les Indiens possèdent aussi un autre instrument dont ils sont très fiers et qui, sous le rapport de l'harmonie, n'a rien à envier au râli.

C'est la *pifilka*. Il est fait d'une plume de condor bouchée à une de ses extrémités et dans laquelle on siffle comme dans une clef.

Enfin, il y a encore la *troutouka* ou grande flûte. C'est un énorme bambou de trois à quatre mètres de long.

Un Indien porte la troutouka sur son épaule, tandis qu'un autre, appliquant ses lèvres à une embouchure taillée en biseau, tire de cette clarinette monstre des sons horribles et discordants à côté desquels le bruit énervant de la sirène est presque harmonieux. Mais les Araucans ne sont pas des mélomanes, et pourvu qu'ils fassent du bruit, ils sont contents.

Le râli continue de ronronner. Le bal va s'ouvrir.

Hommes et femmes tournent d'abord autour de la ligne des pavillons; ils marchent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. C'est bientôt une sorte de chevauchée folle.

Tant que durent ces danses, les conversations qui s'échangent entre les assistants sont plutôt légères. Le libertinage s'y donne libre cours. Saïhuéqué lui-même me tient des propos grivois et se livre sur la vertu problématique de ses filles à



LES DANSES À PIED AU SON DU RÂLI, DANS LE KAMAROUKO. — DESSIN DE LAVÉE.

des plaisanteries de mauvais goût. D'ailleurs, à ce moment, l'alcool a déjà produit son effet et plus la fête s'avancera, plus ce sera répugnant. Une sorte d'hystérie s'empare de ces gens abrutis par la boisson.

Les couples s'enlacent; des jeunes filles, brutalement saisies, poussent des cris de bête.

Cela rappelle un peu les fêtes de la décadence

romaine dans lesquelles les appétits bestiaux d'une foule en délire se donnaient libre cours sous l'œil éteint de l'empereur.

Je ne me sens pas tranquille et j'éprouve un certain soulagement quand je vois les Indiens rassasiés et presque morts ronfler sur l'herbe de la pampa à la lueur des feux qui mettent sur ces corps sombres de grandes taches de sang.

Je regagne le toldo où j'habite et, me jetant sur ma couche, je tâche de dormir. De temps à autre un soupir, des cris parviennent à mon oreille. C'est quelque Indien que torture l'alcool ou les plaintes d'une Indienne qui se débat.



CHAPITRE XI

REPAS INDIGÈNE. — JE QUITTE LE CAMPEMENT DE SAIHUÉQUÉ. — UNE JOURNÉE PÉNIBLE. — LE RETOUR DE MON BRAVE JUAN. — J'ORGANISE UN BANQUET.

Le 13 Novembre. — La première journée du kamarouko m'a fatigué. J'ai très mal dormi et j'éprouve à mon réveil une surprise désagréable, car je me rappelle que la fête n'est pas terminée.

Cependant l'entrain est passé. Les Araucans, mal remis de leur nuit d'orgie, sont tristes et silencieux.

Nous nous mettons à table ! La veille j'ai encore fait bonne contenance, mais aujourd'hui je sens mon cœur défaillir. Il faut dire aussi que j'ai assisté aux préparatifs du repas

Dans une *tchaia*, sorte de grande marmite en fer, une Indienne a jeté des morceaux de viande qui ont été coupés sur le sol, là même où quelques instants auparavant se vautrait un enfant nu, tout barbouillé de crasse. La femme a les mains

tellement sales et noires qu'on ne peut plus distinguer la couleur cuivrée de sa peau. Comme le récipient est trop étroit pour contenir toute la viande, elle retire certains morceaux qui lui paraissent assez cuits, les pose à terre et les remplace par d'autres.

Quand le dîner est prêt, on nous donne à chacun une écuelle de bois encore pleine de graisse que les chiens léchaient, il y a quelques minutes, et les Indiens dégustent avec appétit cette nourriture, peut-être substantielle, mais à coup sûr très malpropre.

A un moment, je jette hors du toldo un os auquel adhèrent encore quelques lambeaux de viande. Les chiens qui m'observent du coin de l'œil, se précipitent sur cette proie. Mais une Indienne a vu mon mouvement. Rapide, elle se met à la poursuite des bêtes et leur dispute l'os avec un acharnement de hyène. Elle a enfin raison des chiens. Revenant alors vers nous, elle remet le débris dans la marmite d'où un homme le retire pour le porter gloutonnement à sa bouche.

Je suis écœuré, mes traits se contractent de dégoût, et quand même je souris aimablement en regardant mes hôtes.

Le jour suivant la fête continue mais elle est

bien morne, car la plupart des Indiens ne sont pas en état d'y figurer. Saïhuéqué lui-même paraît avachi. Je le vois qui somnole sur le seuil de sa tente; sa tête se balance, va de droite et de gauche pour retomber ensuite.

Je ne veux pas le réveiller. Cependant, comme son sommeil se prolonge, je lui fais dire par mon interprète ordinaire Tacoman que j'ai l'intention de le quitter le lendemain.

Le cacique me fait répondre qu'il regrette de ne pouvoir me parler aujourd'hui, qu'il est trop malade.

« Demain, ajoute l'interprète, Saïhuéqué sera guéri et vous accompagnera jusqu'à votre campement. »

14 Novembre. — Je suis réveillé par des cris bizarres. Ce sont des femmes qui chantent. Que se passe-t-il donc?

J'interroge et j'apprends que c'est le fils aîné de Saïhuéqué qui arrive de Viedma porteur d'une lettre dans laquelle le gouvernement argentin concède douze lieues de terrain au cacique et à sa tribu du côté du rio Teca.

Cependant le fils du cacique a de la méfiance. Il a en main un écrit, il est vrai, mais, comme il ne sait pas lire ce qu'il contient, il est rempli de crainte.

S'avançant vers moi, il me prie de lui traduire exactement le contenu du parchemin. Lorsque je l'ai assuré que le gouvernement argentin accorde bien à son père douze lieues de territoire, il me dit :

« Je suis heureux, frère, de constater que ce papier exprime la promesse exacte del señor Gobernio[1].

— Cependant, fais-je remarquer, il vous avait donné sa parole.

— Oui, me répond l'Indien en souriant, mais il aurait pu ne pas la tenir. »

On voit combien les araucans se méfient des gens civilisés. Après tout, ils ont peut-être leurs raisons pour se montrer si soupçonneux.

A neuf heures du matin, je quitte le campement de Saïhuéqué. Au moment où je vais prendre congé de mes hôtes, le cacique me prie de lui écrire une lettre dans laquelle je m'engage solennellement à être son ami pour la vie.

Je fais cette lettre et ce que j'écris est sincère. Cet homme m'a témoigné de l'amitié ; je lui en garde au fond du cœur une reconnaissance vraie.

Les adieux sont touchants. Il me semble que je quitte une famille avec laquelle j'ai vécu plusieurs années. Saïhuéqué pleure et ses filles aussi.

1. Monsieur le Gouvernement.

Le cacique a voulu m'accompagner jusqu'à mon campement. J'accepte son offre. Encore un dernier adieu dans le lointain et nous disparaissons, Saï huéqué et moi, au détour d'une sierra.

Fort heureusement, j'ai eu soin de prendre à mon arrivée des points de repère, ce qui me permet de retrouver mon chemin.

Le cacique ne connaît pas la contrée. Nous galopons une bonne partie du jour à travers des bandes de petits rats appelés *Tucu-Tucu* qui minent le terrain comme le feraient des taupes dans nos pays.

Enfin, à la nuit tombante, nous arrivons à l'Aguada del Guanaco où j'ai dit à mes gauchos de m'attendre. Mes hommes ne sont plus là. Force nous est de continuer notre route, exténués, rompus, fourbus, comme les troupiers de Kam-Hill à la recherche de Saint-Nazaire.

Il fait nuit, une nuit noire. De temps à autre l'un de nous descend de cheval, frotte une allumette et cherche, sur le sol, des traces de pas.

Nous sommes dans la bonne direction ; nous retrouvons les empreintes des sabots des mules ; mais jusqu'où est allée l'expédition ?

A onze heures du soir, nos chevaux, qui n'en peuvent plus, refusent d'avancer. Nous mettons

pied à terre et après avoir dessellé nos montures et les avoir entravées pour qu'elles ne puissent s'écarter, nous nous étendons sur le sol sans avoir même la force de manger.

15 Novembre. — Au matin, nous nous remettons en marche, le cœur triste, pleins d'inquiétude. Je commence à trouver l'existence d'explorateur peu folâtre et je regrette un peu mon toldo de Paris. Pour comble de malheur, le pampero souffle avec violence.

Nous luttons contre le vent comme nous pouvons et nous arrivons enfin dans la vallée du Rio Chico.

Là, une surprise m'attend. Je retrouve mon chariot et mes hommes. Ils ont dû avancer jusqu'à ce point, trouvant sur leur parcours toutes les sources taries; les malheureux ont eu, pendant deux jours, à souffrir de la soif.

Saïhuéqué s'en retourne chez lui les poches bourrées de cadeaux. Il savait bien, le vieux madré, qu'il ne viendrait pas en vain jusqu'à mon campement.

Le 16 Novembre, nous touchons à Fofocahual[1], grande et fertile vallée arrosée par le rio Chubut, fleuve qui prend sa source près de là dans les Cordillères.

1. Cheval fou.

Cette vallée dépend de l'établissement anglais de Machinchao. Fort heureusement le gérant n'est pas anglais. C'est un brave Danois qui, tout heureux de recevoir des visiteurs, est avec nous d'une amabilité touchante.

Je passe trois jours à Fofocahual, le temps de permettre à mon gaucho Garcia de combiner un attelage à cinq mules, car il va y avoir du tirage. Nous arrivons en effet dans les Cordillères et les routes y sont parfois d'un accès difficile.

J'explore un peu la vallée.

Quels sites ravissants! Quelle végétation! Fofocahual est une véritable oasis au milieu de la solitude environnante. On y rencontre une multitude d'oiseaux aux plumages variés et des plantes odoriférantes. Je crois rêver.

Le 20 Novembre, je quitte, à regret, Fofocahual pour me diriger vers l'Ouest et je parviens le lendemain à l'arroyo Lélègue qui roule ses flots paisibles au pied de la première chaîne des Andes. Plus nous avançons et plus la campagne devient fertile. Cette région a un aspect de richesse et de gaîté qui nous repose un peu des hauts plateaux sablonneux que nous venons de parcourir.

22 Novembre. — Nous quittons Lélègue et poursuivons notre marche vers le Sud.

Nos chiens se battent avec un sorino qu'ils étranglent, mais les pauvres bêtes affolées vont se jeter dans un cours d'eau voisin pour se débarrasser de l'odeur insupportable dont elles sont imprégnées. Si le sorino n'est pas un gros animal, il est cependant d'un réel courage et il a en outre à sa disposition un moyen de défense terrible. Comme les skonx, il possède dans la partie postérieure de son corps une poche remplie d'un liquide abondant qu'il lance sur ses adversaires. Cette secrétion exhale une odeur tellement infecte qu'elle vous prend au nez à plusieurs centaines de mètres de distance.

Nous allons camper auprès de l'arroyo Marioca ; le lendemain matin, après plusieurs heures de marche à travers un terrain rocailleux, après avoir franchi cinq fois l'arroyo Marioca et deux fois l'arroyo Lepa, nous escaladons avec notre chariot des collines élevées pour redescendre, de l'autre côté, dans une grande vallée appelée par les Indiens « Gualkaïna ». Cette vallée arrosée par la rivière Ţeca est toute verdoyante; mais on n'y voit pas un arbre ni un arbuste : c'est la prairie à perte de vue. La vallée de Gualkaïna est peuplée d'une infinité de lamas et d'autruches qui se sauvent à notre approche; nous apercevons aussi une

grande quantité de *maras*, le lièvre de Patagonie. Ces animaux ont une façon bizarre de courir.

Leurs pattes de devant sont courtes et ils avancent en sautant comme le kangourou.

Je reste une couple de jours dans cette vallée. Je vais avec Garcia fouiller un *tchenque*[1] situé de l'autre côté du rio Teca. Tout en marchant, je songe à mon pauvre Juan Gonzalès. Bonifacio a prétendu qu'il ne reviendrait pas. Je ne sais pourquoi j'ai le pressentiment du contraire.

Après avoir fouillé le tombeau indien, je reviens avec Garcia à mon campement, quand, de loin j'aperçois un homme qui, précédé de quelques chevaux, se dirige vers nous.

C'est Gonzalès, mon guide fidèle; je le reconnais à sa silhouette; j'accélère le pas de ma monture pour lui donner une bonne poignée de main, puis je l'emmène sous ma tente. Juan est maintenant guéri et semble tout heureux de pouvoir continuer l'expédition avec moi. Il vient de franchir seul, avec une rare énergie, une distance de mille kilomètres dans une contrée en partie aride et sans route. Il n'avait même pas de boussole et il a dû, pour se diriger, suivre mes traces de campement en campement.

1. Sépulture indigène.

Aussi, pour fêter son retour, nous organisons un banquet.

Et quel banquet, grands dieux ! Il se compose tout simplement de farine cuite sous la cendre, de deux boîtes de sardines et d'un peu de chocolat.

Mais comme je le mange avec plaisir! Je me sens tout ragaillardi par la présence de mon bon Juan. Le tour de force qu'il vient d'accomplir est une preuve de l'amitié qu'il me porte et, dans ces pays lointains, plus que partout ailleurs, on sent toute l'importance et toute la douceur d'une affection pareille. Jamais, dans la vie, je n'avais eu un accès de joie et de bonheur aussi complet que celui que me fait éprouver le retour de Gonzalès. J'oublie, en ce moment, toutes les privations, toutes les difficultés endurées jusqu'ici ; la journée a été bonne et réconfortante pour moi, et, le soir, après la veillée, je m'endors vraiment heureux.



CHAPITRE XII

NOUS CONTINUONS LA MARCHE VERS LE SUD. — LA VALLÉE DU TECA. — UN PANORAMA GRANDIOSE. — LE CAMPEMENT DE SAKAMATA. — LE WOUELLEYAI.

Le 26 Novembre. — Nous repartons en suivant la vallée du Gualkaïna. Cela va bien pour commencer. J'aperçois un renard, je le tire et le tue. Quelques minutes après, mon chariot verse. Je vois un second renard, je le tue également. Mon chariot verse encore, et Garcia est projeté violemment à terre et blessé à la jambe. Je finis par croire que tuer un renard porte la guigne, — on devient superstitieux chez les Peaux-Rouges. — Aussi, je remets mon fusil en bandoulière et continue ma route sans tirer un coup de feu.

Nous arrivons enfin à un endroit appelé Teca.

Là, dans un espace de quelques centaines de mètres, deux commerçants sont installés vis-à-vis l'un de l'autre et se disputent la clientèle des Indiens de la contrée. Ces industriels se regardent

en chiens de faïence et je ne serais pas étonné qu'un jour ou l'autre l'un des deux disparût mystérieusement.

C'est terrible, la concurrence... surtout dans le désert !

Nous sommes obligés de nous arrêter quelques jours en cet endroit pour réparer notre chariot et pour soigner Garcia qui dans l'accident a eu la jambe luxée. Nous montons notre tente entre les deux maisons de commerce dont je viens de parler.

La vallée du Teca offre un coup d'œil admirable. Située au pied des premiers contreforts des Cordillères, elle est entourée de hautes sierras où des bandes innombrables de guanacos ont élu domicile. Du haut d'un plateau sur lequel m'a poussé le hasard de la promenade, je découvre un panorama merveilleux et peut-être unique au monde. Dans le lointain se dessinent les pics altiers des Andes dont les crêtes blanches marquent d'une ligne tortueuse l'horizon d'un bleu pâle. A mes pieds, des lamas bondissent en hennissant et se jettent effarés dans un courant torrentueux plein de rocailles et d'écueils.

Sur les versants des montagnes croissent des arbres splendides dont les teintes crues se déta-

chent nettement sur des glaciers de cristal aux tons changeants. Ce rempart des Cordillères qui met une muraille gigantesque entre le Chili et l'Argentine a quelque chose d'impressionnant. Je reste des heures à contempler ce paysage grandiose qui m'hypnotise. La nature apparaît là dans toute sa puissance et sa majesté.

Je suis revenu souvent au même endroit et chaque fois j'ai fait une découverte nouvelle. Jamais les Andes ne sont de la même couleur. Tantôt elles reflètent le vert de la pampa qui s'étend à leurs pieds, tantôt c'est le ciel qui se mire dans leur glaciers. Parfois aussi une teinte vague, indécise, faite de violet et de rose, flotte sur leurs contours escarpés.

Quel malheur que je ne sois pas peintre! J'aurais pu reproduire ce merveilleux tableau. On m'aurait peut-être traité d'impressionniste et cependant j'aurais, avec mon pinceau, fidèlement rendu les tons que je voyais.

Quand je n'observais pas les Cordillères, je passais mon temps dans l'un ou l'autre des deux *boliches* (maisons de commerce) à converser avec les quelques Indiens de la montagne qui étaient descendus pour faire leurs achats.

Pendant mon séjour dans cette contrée un évè-

nement surgit. Un troisième commerçant que les Indiens surnommèrent immédiatement « quatre yeux » parcequ'il portait des lunettes, vint s'établir dans un rancho à environ cinq cents mètres des deux premiers boliches. Cette invasion de commerçants dans une contrée aussi déserte ne manqua pas de me surprendre. Je revins un peu de mon étonnement en apprenant que le Teca est sur le chemin de la colonie du Chubut à la colonie andine *Diez y seis de otubre*. De nombreux convois de chariots sillonnent cette route apportant de la colonie-mère une foule d'objets de première nécessité. On avouera cependant que, lorsqu'on vient de traverser les déserts patagoniques et qu'on trouve tout à coup dans un pays où il n'y a pas trente habitants trois maisons de commerce, on a lieu d'être légèrement étonné.

Enfin, le 2 Décembre, je quitte Teca. Après avoir souhaité aux *pulperos* (commerçants) bonne chance et réussite, je me dirige vers la vallée de Putrechoïque (panse d'autruche.) Mais notre voyage ne s'opère pas sans difficultés. Mon chariot se renverse encore dans un petit cours d'eau et cependant je n'avais tiré aucun renard. Toutes mes collections sont bouleversées. J'ai toutes les peines du monde à les rassembler.

Fort heureusement il n'y a aucun dégât. C'est à croire qu'il y a une Providence pour les explorateurs.

Le 4 Décembre, j'arrive à Genua, immense plaine fertile qui s'étend du Nord-Ouest au Sud-Est. Là encore se trouve un boliche. Il est tenu par un Italien. Cette région comprise entre le rio Teca et le rio Senguer est la plus habitée de la Patagonie Argentine. C'est d'ailleurs la contrée la plus riche. Les plaines sont vertes et grasses comme des plaines normandes et, n'étaient les autruches que l'on voit passer dans le



UN INDIEN TEHUELCHE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

lointain, on se croirait aux environs de Bayeux ou d'Avranches.

A mon arrivée à Genua, je trouve un Indien Patagon qui vient de la tribu de Sakamata. Il a les épaules recouvertes d'un manteau peint, fait de peaux de guanaco cousues. Ses cheveux longs et graisseux retombent droits sur la nuque. Il porte un chiripan et est chaussé de ces fameuses bottes de poulain dont j'ai parlé plus haut. Monté sur un joli cheval bai, cet Indien a fort belle allure. Il diffère sensiblement des indigènes que j'ai vus jusqu'à maintenant. Sa figure est fine et aristocratique, ses yeux intelligents. D'une taille assez élevée, il est souple et élégant dans ses mouvements. L'Indien araucan, au contraire, est généralement petit et trapu. Il a l'air gauche; sa tête est énorme, large et les traits semblent découpés à coups de hache.

L'Araucan est laid. Le Tehuelche ou Patagon est vraiment beau, lui, de cette beauté mâle qui charme et inspire le respect. Peut-être n'a-t-il point la finesse d'esprit et surtout la roublardise de l'Araucan, mais il a conservé la franchise des races primitives. Il est simple comme un homme de l'âge d'or et parle selon son cœur. Malheureusement, il ne paraît pas accessible au progrès.

C'est un sauvage, un vrai, chez lequel l'instinct seul domine.

Les Patagons n'ont produit aucun héros. Les Araucans, au contraire, ont eu leurs grands hommes, guerriers indomptables que la ruse de la civilisation a seule pu réduire. Calvucura et toute sa descendance, en particulier Namuncura le roi de la Pampa, le cacique Katriel et tant d'autres que j'oublie, furent des soldats habiles sinon des tacticiens consommés.

D'ailleurs, leurs hordes armées seulement de lances et de boleadoras ont pu, durant de longues années, tenir en échec des troupes civilisées, bien disciplinées et commandées par des généraux de premier ordre tels que le général Julio Roca.

Mais je reviens à mon Patagon de Genua. Il doit repartir le soir même pour rentrer au campement de Sakamata.

Je profite de cette occasion pour lui remettre une lettre que je le prie de faire parvenir à son chef.

Dans cette missive, écrite en espagnol, j'avertis le cacique Sakamata, célèbre dans toute la République par ses hauts faits, que j'ai l'intention d'aller lui rendre visite. J'ajoute — il faut être diplomate, surtout avec les sauvages — qu'envoyé par

le gouvernement français, c'est-à-dire par le gouvernement qui tient ses assises de l'autre côté des mers, j'apporte au chef renommé de la Pampa les salutations et les souhaits du chef de mon pays.

6 Septembre. — Je me mets en marche à travers la sierra et je me dirige, guidé par un indigène, vers le campement de Sakamata.

J'emmène avec moi une mule chargée de présents, car l'expérience m'a appris qu'il ne faut jamais arriver chez les caciques les mains vides.

Après avoir franchi une suite de collines assez élevées, nous débouchons dans un vallon verdoyant que traverse un cours d'eau limpide ombragé par une double rangée de *Chakais* [1].

C'est sur le bord de ce cours d'eau que sont installées les tentes de la tribu de Sakamata.

Les femmes, à notre approche, s'inclinent avec respect et entonnent des chants d'allégresse lorsque nous défilons devant le front des roukas.

Le toldo du cacique est à l'extrémité du camp : il commande l'entrée du vallon du côté des Cordillères.

1. Arbuste très commun en Patagonie.

Sur le seuil de la tente du maître, une femme imposante et gracieuse tout à la fois, se tient debout. Elle m'invite à descendre de cheval.

« Je suis, me dit-elle, la femme du Grand Chef.



LA TENTE DU CACIQUE SAKAMATA À TOMENWAOU.
DESSIN DE SLOM.

Voici déjà longtemps qu'il espère ta venue et il croyait ne jamais te voir. Il pensait que tu avais déjà oublié ta promesse ou que, semblable aux Araucans, tu écrivais des choses que tu ne pensais pas. Mais je vois avec bonheur que le Chef s'est trompé et il s'en réjouira. Ne comptant plus sur toi, il est parti dans la montagne avec tous les

hommes de la tribu. Car c'est en ce moment la saison des grandes chasses du *wouelleyaï*. Cependant, il a laissé au campement un de ses fils pour l'avertir aussitôt dans le cas où tu viendrais. Nyanquetru partira ce soir même. Il aura rejoint le chef dans la nuit et demain Sakamata sera ici pour te recevoir. »

Cela dit, l'Indienne me fait entrer sous sa tente où, avec une bonne grâce parfaite, elle m'offre un charqué de guanaco trempé dans de la graisse d'autruche.

Une couche de peaux est jetée dans un coin du toldo ; je m'y étends et nous passons la soirée autour du feu en prenant du maté.

Pendant que la femme de Sakamata me fixe de ses grands yeux noirs qui brillent comme deux escarboucles, mon guide d'une voix un peu pâteuse m'explique ce qu'est le wouelleyaï.

« On appelle ainsi, me dit-il, les grandes chasses aux guanacos. Ces chasses sont ordinairement précédées de Kamaroukos destinés à appeler sur leur heureuse issue la bénédiction de la divinité toute-puissante. »

C'est l'époque la plus fructueuse de l'année pour l'Indien. Pendant les quelques semaines que durent ces chasses, on tue des quantités innom-

brables de guanacos dont les peaux serviront à fabriquer le manteau indigène que l'on appelle *wuaralka*. Ce manteau est formé de treize peaux cousues ensemble et peintes à l'envers du poil. Ces peaux doivent provenir d'animaux nouveau-nés ou — ce qui est la suprême élégance — pris dans le ventre de la mère. Celles que les Indiens ne veulent pas conserver sont échangées à la côte ou avec quelques « pulperos » ambulants contre des vêtements européens, de la yerba, du tabac et surtout de l'alcool.

A l'époque des chasses, les vallées ressemblent à d'immenses charniers. Car le Peau-Rouge tue sans relâche. Ce ne sont partout que bêtes éventrées desquelles se repaissent les Indiens et leurs chiens. Ce qui reste est laissé aux condors qui font bombance.

Le gouvernement argentin a bien essayé de mettre un frein à cette furie de destruction, mais jusqu'à présent les lois qu'il a édictées n'ont pas encore été mises en vigueur.

D'ailleurs l'Indien ne respecterait pas les lois. Quand il chasse, il est atteint d'une sorte de folie, la folie du sang. Il faut qu'il massacre, qu'il plonge ses mains dans les flancs encore chauds de ses victimes, qu'il taille, coupe et dépèce.

Pendant le wouelleyaï, les Indiens ne sont plus des hommes, ce sont des tigres qui tuent pour le plaisir de tuer.



CHAPITRE XIII

LE RETOUR DU CACIQUE. — SAKAMATA S'INTÉRESSE A LA FRANCE. — UN GRAND PALABRE. — JEUX ET PLAISANTERIES INDIGÈNES. — UN FEU D'ARTIFICE EN PATAGONIE. — LA NEIGE. — J'INSTALLE MON QUARTIER GÉNÉRAL DANS LA VALLÉE DE CHOIQUENILAHUÉ.

Le 7 Décembre. — Dès que j'ouvre les yeux, je vois penchée sur ma couche la femme de Sakamata qui me raconte sans doute des choses fort intéressantes auxquelles, en l'absence de mon interprète, je ne comprends pas un mot. Je crois deviner qu'elle me demande si j'ai bien dormi, si je n'ai pas fait de vilains rêves. Je lui réponds par gestes.

Elle disparaît quelques instants, puis revient bientôt m'apporter un maté. C'était la première fois que je prenais un maté dans mon lit. Pendant que je me lève, elle me fait cuire un rôti de guanaco. Cette femme tient décidément à bien me soigner. Aussi pour ne pas être en reste d'amabilité, je lui offre un sac de sucre. Il faut croire que le présent lui fait grand plaisir car elle se

précipite sur moi et m'embrasse avec effusion en murmurant des paroles inintelligibles.

Je lui serre chaleureusement les mains, mais elle paraît très étonnée que je ne l'embrasse pas. Diable! cela pourrait être dangereux. Si Sakamata arrivait à ce moment, que penserait-il ? Il me prendrait pour quelque larron d'honneur poursuivant de ses assiduités les femmes de la Pampa. J'aurais beau lui expliquer que mes intentions sont pures, peut-être ne me croirait-il pas. Au risque de froisser un peu Mme Sakamata je préfère ne pas me brouiller avec son mari.

. . . .

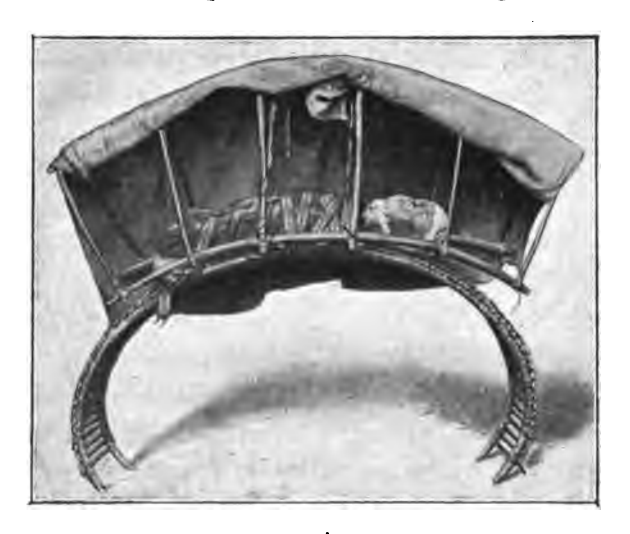
Après avoir pris quelque nourriture, je me mets en attendant le retour du cacique à visiter la *tolderia*[1]. Tout le monde est sur pied dans le campement et déjà le vallon de Tomenwaou présente une animation extraordinaire. J'échange avec les indigènes quelques-unes de mes marchandises contre des pipes de pierre, des boleadoras, des manteaux, etc...

L'article qui semble le plus charmer mes nouveaux amis est la *trompa*, petite musique argentine tout à fait primitive qui rend des sons aigus et cristallins. J'en ai apporté une assez grande

1. Groupe de toldos.

quantité et bientôt il ne m'en reste plus une seule.

J'éprouve cependant de grandes difficultés à me procurer un *kupuloué*, sorte de berceau que, dans



LE BERCEAU DES INDIGÈNES EN PATAGONIE.
(MUSÉE DU TROCADÉRO)

ses déplacements, l'Indienne porte attaché derrière sa monture.

Ce kupuloué, très curieux au point de vue ethno graphique, mérite une petite description.

Il est fait de bambous des Cordillères ployés en demi-cercle. Le bébé indigène est ligoté sur cette espèce de carcan et reste souvent pendant des

mois attaché à ce berceau de supplice, les pieds plus hauts que la tête et celle-ci reposant sur le bois dur qui la déforme et l'aplatit par derrière.

Cependant, malgré cette enfance un peu tourmentée, les Indiens n'en sont pas moins de forts et solides gaillards. C'est égal, je vois mal nos poupons parisiens, si dorlotés, si choyés, soumis au dur régime pampéen.

. . . .

Pendant que je continue mes échanges devant les toldos, une grande clameur s'élève. On signale l'arrivée d'un étranger, d'un blanc.

Quel est cet homme ? Est-ce un explorateur qui a eu la même idée que moi et qui veut visiter la Pampa ?

Non. Ce blanc est tout simplement un commissaire du gouvernement argentin qui vient pour enrôler dans la garde nationale les indigènes de la contrée. Et, malgré moi, je ne puis m'empêcher de sourire en me figurant ces braves Patagons revêtus d'un uniforme et manœuvrant sous les ordres d'un caporal ou d'un sergent. Je devine leurs mines effarées, leurs mouvements gauches et trop brusques. Fort heureusement le commissaire du gouvernement a eu la bonne idée d'apporter un mouton. Cela va nous changer un peu de la viande de guanaco.

Le recruteur est plutôt reçu froidement, mais il n'a pas l'air de s'en apercevoir et il se promène dans le campement en attendant le retour des chasseurs.

Soudain, je distingue à ma droite un nuage de poussière et je perçois le galop des chevaux.

C'est Sakamata qui arrive, accompagné d'une vingtaine de cavaliers et d'une troupe de chiens. Le cacique, à la tête de son escorte, semble un vainqueur antique précédant les chars de triomphe.

A ma vue il accélère son allure et bientôt il met pied à terre devant moi.

« Je me suis hâté pour accourir te saluer, frère, me dit-il. Je suis bien heureux de te voir, toi qui viens de si loin et je te remercie de l'honneur que tu me fais. »

Je réponds par quelques paroles qui ne sont pas moins aimables que celles du cacique, puis j'offre à Sakamata les cadeaux que j'ai apportés à son intention. Ils se composent de yerba, d'un vêtement complet à la mode européenne, de tabac, de pipes, de couteaux.

Le cacique examine chaque chose attentivement. Le costume paraît surtout le charmer. Il le tourne et le retourne en tous sens, palpe l'étoffe comme un connaisseur et inspecte minutieusement les poches.

Il croit peut-être que par une délicate attention je les ai bourrées d'objets précieux.

Puis, il me serre bien vite les mains, me remercie et va saluer le commissaire argentin, dont la présence ne semble pas le réjouir outre mesure. Le délégué du gouvernement explique le but de sa visite. Sakamata a un geste de dépit mais il est obligé de s'incliner. Je profite de l'enrôlement des indigènes pour en mensurer quelques-uns.

Pendant que je me livre à ce travail un vieillard à cheveux blancs m'observe curieusement. Cet homme doit être très vieux, car il est cassé et ridé comme une vieille pomme.

« Quel âge a ce vieillard? demandé-je à une Indienne. Il a au moins cent ans. »

« Qui sait, répond la femme. Il a peut-être bien deux cents ans. »

Pour l'indigène en effet le temps n'existe pas. Ils ont toujours vu cet homme et il leur paraît remonter à l'éternité. C'est le père de Sakamata. Il peut avoir de cent dix à cent quinze ans. Et, bien qu'impotent, il paraît devoir vivre plusieurs années encore.

L'indigène est en effet remarquablement constitué. Il est rare qu'une maladie l'abatte. Aucune

épidémie n'a jusqu'à présent sévi dans ce pays privilégié, et si l'Indien succombe dans la force de l'âge, c'est généralement d'accident. Dans une course échevelée à travers le désert, il tombe de cheval, se brise un membre et reste à terre jusqu'à ce qu'il ait rendu l'âme. Plusieurs mois après, on retrouve ses ossements qui blanchissent au soleil. Quelquefois aussi l'alcool fait son œuvre. Après de copieuses libations, des duels s'engagent dans la nuit. Un des combattants frappé par les boleadoras ou, — progrès de la civilisation, — percé d'un coup de couteau, s'abat sur le sol pour toujours.

Je demande à Sakamata l'autorisation de photographier ses sujets.

« Je m'efforcerai, me dit-il, de satisfaire à tes désirs, mais il faut pour cela que j'en réfère aux anciens de la tribu. Nous tiendrons alors un grand palabre. »

Ah ! ces caciques, je les reconnais tous là. Pour un rien, ils mettent en avant le grand palabre. C'est une façon polie de dire à l'étranger qui vient leur rendre visite : « Payez-vous une tournée ? »

Heureusement, j'ai emporté avec moi quelques bouteilles d'eau-de-vie de canne à sucre.

Le cacique, voyant que je ne suis pas un ennemi

du grand palabre, daigne alors s'intéresser beaucoup à moi. Il veut absolument savoir dans quelle direction se trouve mon pays, et si les femmes qui l'habitent sont jolies et caressantes. Puis il me pose d'autres questions.

« Combien de temps as-tu mis pour venir ici ?

— Une année.

— As-tu souffert de ton voyage?

— Non.

— Dans ton pays, est-ce qu'on parle de nous?

— Très peu ; cependant on vous connaît.

— On connaît mon nom ?

— Pas le tien, mais celui des régions que tu habites.

— Et on ne connaît pas non plus Calvucura ?

— Pas du tout. »

Cette réponse le rend rêveur.

« Sait-on, interroge-t-il de nouveau, ce que c'est que la chasse aux guanacos ?

— Non.

— Tu le leur apprendras?

— Je te le promets.

— Tu leur diras que nous sommes fiers, courageux et bons ?

— Oui.

— Tu leur diras aussi que Sakamata t'a traité en ami ?

— Je te le promets.

— Comment s'appelle le chef de ton pays ?

— Félix Faure.

— C'est un grand homme ?

— Et un homme grand.

— Tu lui diras que je l'aime bien et que s'il daigne venir ici, il sera reçu aussi bien que toi ?

— Je le lui dirai.

— Penses-tu qu'il vienne bientôt ?

— Je n'en sais rien.

— Si je lui écrivais une lettre dans laquelle je lui dirais combien nous serions heureux de le voir?

— Il est si occupé ! Tous les quinze jours il est obligé de faire un voyage dans les différentes régions de la France.

— C'est bien vaste, la France ?

— Oui.

— Tu l'as donc parcourue en entier, toi, puisque n'ayant plus rien à y voir tu es venu chez nous ? »

La réponse était assez embarrassante. Je l'esquivai comme je pus. Je questionnai le chef sur les subtilités de la langue araucane et je m'efforçai de composer un vocabulaire. Je fus surtout frappé du mode d'énumération des Indiens. Grâce à un système qui ressemble beaucoup à notre système

décimal, ils comptent jusqu'à dix mille avec une facilité surprenante.

8 Décembre. — Dès le matin tous les hommes de la tribu arrivent à cheval devant le toldo du cacique. Un cercle se forme et Sakamata informe ses sujets que je suis venu dans la région pour les visiter et leur transmettre les souhaits de leurs frères blancs.

J'exprime alors le désir de prendre quelques photographies afin de pouvoir les rapporter dans mon pays et montrer à mes « *paysanos* » (compatriotes) les traits de mes nouveaux amis des terres du Sud. Les Pampas et les Araucans ne demandent pas mieux, mais un vieux Tehuelche, père de quatre grands garçons, se montre rebelle.

« A quoi bon, dit-il, livrer nos figures à ce jeune homme qui est peut-être un sorcier et qui pourra par la suite nous jeter un sort ? Nous ne pouvons exister en deux endroits à la fois, et si notre image se trouve représentée sur un papier, c'est notre mort certaine.»

J'ai beau raisonner le vieux Tehuelche, il se montre intraitable ; de plus, il est soutenu par ses quatre grands fils. L'un d'eux a déjà déroulé de sa ceinture ses boleadoras et me regarde d'un air menaçant.

J'appelle la caña (eau-de-vie) à mon secours et bientôt, sous l'influence de l'alcool, les Tehuelches deviennent plus doux. Je leur verse plusieurs



GROUPE D'INDIENS PATAGONS À TOMENWAOU.
DESSIN DE RONJAT.

rasades et ils sont tout à fait soumis. Je m'apprête alors à les photographier.

« Attention, ne bougeons plus.»

Mon interprète leur traduit la phrase.

Aussitôt ils se mettent tous à danser et s'élancent sur moi. L'un d'eux pose sa main sur mon objectif.

« Ils prennent cela pour un canon de fusil, me

dit l'interprète, et ils croient que vous allez les tuer. »

A tour de rôle je fais défiler les Indiens devant mon appareil, que j'ai démonté pour bien leur prouver qu'il ne contient ni poudre ni balles.

Enfin, tout le monde est rassuré. Je dispose mes groupes. Un à un, je place mes personnages qui, véritables mannequins, restent maintenant dans la position que je leur fais prendre. Le vieux père de Sakamata veut absolument figurer au milieu de ses frères.

Il m'inspire vraiment de la pitié, ce pauvre vieux qui a commandé à des milliers de lances et qui maintenant est là devant moi comme un homme de cire du musée Grévin. Je prends dix vues de mes Indiens.

L'opération finie, Sakamata offre à son père une coupe pleine de caña. Le vieillard, suivant les rites anciens de la religion pampa, trempe par quatre fois ses doigts dans l'alcool et les agite du côté du soleil levant en prononçant les paroles suivantes : « *Geunetchen, wuitrampramnean comée freenean* » (Dieu, faites que toujours je sois debout et que toujours je sois heureux !). Ces paroles prononcées au milieu du plus profond silence, le vieillard adresse une prière à son Dieu *Geunet*

chen dont la demeure est au *Ouenou* (ciel). Tous l'écoutent avec respect. Les jeunes gens qui riaient tout à l'heure se sont tus. S'ils ne s'adonnent pas aux pratiques religieuses, ils ont le respect de la vieillesse. On se croirait ici dans l'antique Lacédémone. Toute parole d'un ancien est sacrée.

Sa prière finie, le père de Sakamata boit un peu de caña, puis se tournant vers la tribu, il dit :

« Il faut faire honneur au blanc ; il faut qu'il voie empreinte sur votre visage la joie que vous cause son arrivée. »

Puis, très pratique, le vieillard ajoute :

« D'ailleurs, vous auriez bien tort de ne pas profiter des cadeaux de l'étranger. Buvez tant que vous pourrez aujourd'hui, c'est un jour de fête et la caña ne vous coûte rien. »

Je crois qu'il n'était pas nécessaire que le vieux invitât la tribu à s'enivrer.

Cependant les Indiens ont l'air inquiet, ils n'osent pas donner libre cours à leurs passions alcooliques.

Celui qui les gêne, c'est le commissaire du gouvernement argentin.

Mais dès qu'il est parti, un grand cri s'élève :

« Que la fête commence ! »

Dès lors, aucune retenue n'est observée ; la

« saoulerie » va bientôt battre son plein. On entend des bruits de lèvres et des glous-glous. Les femmes chantent, les hommes les embrassent. Les vieux et les vieilles se roulent sur le sol, semblables à des possédés. Un grand Indien, complètement ivre, monté sur un superbe cheval fait le pitre devant les toldos. Sa monture se cabre, rue, fait des tête-à-queue. De jeunes indigènes jettent des lassos au cheval. Il s'abat, entraînant dans sa chute le cavalier qui se brise l'épaule. Des rires éclatent de toutes parts dans l'assistance.

Ah! comme on s'amuse dans la Pampa!

Un peu plus loin, deux Tehuelches jouent au *Loncotoum,* jeu singulier qui n'est malheureusement pas à la portée de ceux qu'a atteint la fâcheuse calvitie. Il consiste en ceci : deux Indiens se prennent les cheveux et tirent de toutes leurs forces. Celui qui le premier lâche prise, vaincu par la douleur, est considéré comme battu. Il n'est pas rare que le vainqueur arrache les cheveux de son adversaire. Dans ce cas, le vaincu a droit à quelque considération, car il a lutté jusqu'au bout.

Je recommande ce jeu innocent aux familles qui s'ennuient, le soir, après dîner.

C'est maintenant à mon tour. Comme je ne veux pas jouer au crépage de cheveux, ni faire de la haute école sur une jument fougueuse, j'imagine autre chose. Je monte sur un monticule voisin et là, en face des toldos, je tire un feu d'artifice.

A chaque fusée, à chaque chandelle romaine, ce sont des exclamations.

Les Indiens sont ravis.

Mais une fusée que le vent a chassée horizontalement pénètre dans un toldo ou elle sème l'effroi. Une autre se met à exécuter une farandole autour de Sakamata, qui se voit avec terreur entouré d'un cercle de feu.

Quand je reviens au campement la femme du cacique me dit en mauvais espagnol :

« *Muy picaros*, *muy diablos tus couetos* (très diables, tes pétards). » Et elle rit à gorge déployée.

Puis, se penchant vers moi, elle appuie sa tête sur mon épaule et me murmure à l'oreille :

« Je me souviendrai toujours de toi. »

Était-ce un aveu ? Je l'interroge et elle me dit :

« Oui, je me souviendrai toujours de toi, parce que tu m'as donné du sucre pour prendre le maté. »

Combien de femmes ont la reconnaissance du sucre... même en Europe !

Mais la fête est finie. Les feux s'éteignent...

L'heure du repos est arrivée.

Beaucoup d'Indiens ce soir-là ne regagnèrent pas leur tente, et pour cause. Ils préférèrent passer la nuit dehors à cuver leur alcool.

Le lendemain 9 décembre, je quitte le vallon de Tomenwaou escorté de Sakamata et de ses hommes.

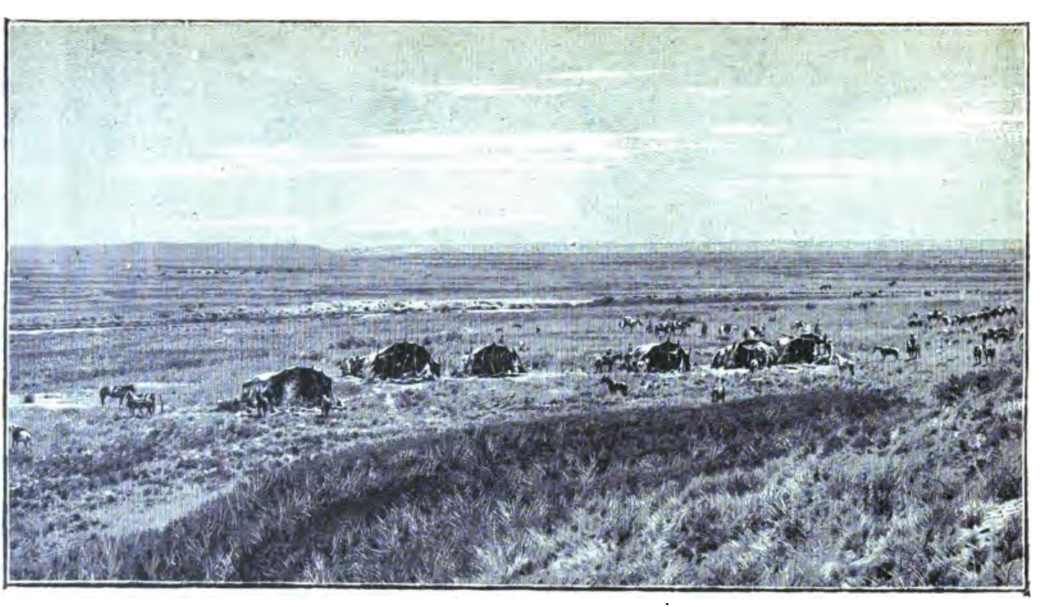
Ils vont reprendre la chasse du wouellayaï, que ma visite a interrompue.

Après m'avoir embrassé les mains en signe d'amitié, le cacique me dit :

« Je souhaite que la Divinité favorise ton voyage. »

Je forme à mon tour des souhaits qui semblent réjouir mon hôte et nous nous séparons. Je reprends le chemin déjà parcouru et me dirige vers la vallée de Genua où je m'arrête pour repartir le lendemain vers le rio Senguer.

Le 11 Décembre, nous débouchons dans une plaine immense qu'arrose le rio Genua. Durant la nuit, une tourmente de neige s'abat sur la contrée et couvre d'un blanc linceul toutes les collines environnantes. Je peste déjà contre le fâcheux contre-temps, mais je suis étonné à mon réveil de trouver la campagne aussi verte que les jours



LA VALLÉE DE CHOIQUENILAHUÉ ET LES TENTES TEHUELCHES. — DESSIN DE BOUDIER.

précédents. Le soleil a bu la neige avec autant de rapidité que les Indiens ingurgitent la caña.

Cependant nous ne sommes pas au bout de nos peines. Voici maintenant que souffle le pampero. Nous continuons malgré tout notre marche en avant et à six heures nous arrivons au confluent du rio Senguer et de l'arroyo Apulé.

Un misérable rancho est établi sur les rives de l'arroyo. Il est habité par un Italien du nom d'Eduardo Botello, dont le métier consiste à faire des échanges avec les indigènes.

Avant de se fixer sur les bords de l'Apulé, Eduardo Botello voyageait pour le compte du Muséum de la Plata. C'est un homme avisé, assez instruit et connaissant admirablement la région. Il peut m'être très utile. Un de mes amis m'a donné une lettre pour lui. Je décide donc d'installer mon quartier général à proximité de son rancho.

La vallée où il habite s'appelle Choiquenilahué (passage de l'autruche). C'est le lieu de résidence favorite des Indiens. C'est là que les caciques Quanquel et Sapa passent une grande partie de l'année.

En ce moment la vallée est déserte, car les indigènes parcourent la montagne à la recherche des guanacos. Ils reviendront à la pampa dans une quinzaine de jours seulement.

Une seule tente s'élève en face du rancho.

Une vieille Tehuelche du nom de Thomassin l'occupe avec une de ses nièces, Maria, une jolie créature au visage doux et sympathique.

Je m'installe à quelques pas de Don Eduardo qui me traite en ami et avec qui je suis heureux de pouvoir enfin causer.

Botello me renseigne sur les recherches auxquelles je puis me livrer dans la contrée et, comme je lui dis que mes fouilles ont spécialement un but anthropologique, il me confie qu'il y a deux mois à peine, il a vu enterrer un Tehuelche que les indigènes considéraient comme un géant. Il me promet de m'indiquer le lendemain le lieu exact de la sépulture. Don Secundo Acosta, un Argentin qui est de passage dans la contrée, promet de nous accompagner.



CHAPITRE XIV

CUISINE MACABRE. — MON PROJET DE MARIAGE. — UNE EXCURSION AUX LACS COLHUÉ ET MUNSTERS. — UN PARADERO INDIGÈNE.

Le 13 Décembre, à la tombée de la nuit, suivi de Don Eduardo, de Don Secundo et de mon fidèle Juan, je me mets à la recherche de la sépulture du géant.

Cette sépulture se trouve au pied d'une colline pas très loin du Senguer.

Nous marchons à travers la Pampa comme de vrais Peaux-Rouges, nous dissimulant de notre mieux, car si les Indiens se doutaient du but de notre excursion, notre compte serait vite réglé.

Arrivés à quelques centaines de mètres des tentes, nous nous consultons.

« Ce doit être là-bas, à droite, » me dit Don Eduardo.

Nous obliquons vers un monticule derrière lequel nous apercevons un grand carré de terre totalement dépourvu d'herbe.

« Ce ne peut être ici, fais-je remarquer à Don Eduardo, car les Indiens ont pour coutume de toujours recouvrir de cailloux et de rocs les sépultures de leurs morts.

— C'est vrai, répond mon guide, excepté quand ces sépultures sont situées près du rancho d'un blanc. Les Indiens s'efforcent toujours, en pareil cas, de rendre la tombe de leur mort invisible, car ils craignent qu'un sorcier chrétien ne jette un sort à leur frère dans sa dernière demeure. »

Les Indiens sont aussi naïfs que les autruches.

Nous commençons les fouilles. La lune qui s'est levée nous éclaire. C'est lugubre et Don Eduardo qui est aussi superstitieux qu'un Araucan ne semble pas très rassuré. Il jette de temps en temps un regard inquiet sur la plaine et du revers de sa manche, il essuie la sueur qui ruisselle sur son visage.

« Drôle de travail, » murmure-t-il.

Je fais semblant de ne pas remarquer son trouble et aidé de mes gauchos je creuse avec ardeur. La terre est dure à remuer car elle a été piétinée et on a jeté dans la tombe des cailloux et des lattes de bois.

Enfin, après une demi-heure d'efforts, nous découvrons une grande peau de cheval décorée de façon bizarre.

C'est le linceul du géant.

Nous tirons cette peau avec précautions. Elle s'entr'ouvre et nous apercevons alors une figure hideusement boursouflée. Le cadavre de l'Indien est enveloppé dans un *quillango*[1] et un manteau de femme. Il est légèrement couché sur le côté, les jambes repliées sur le ventre, la tête tournée du côté de l'aurore. Une odeur insupportable se répand dans l'air.

J'allais demander à Don Eduardo de m'aider à retirer le cadavre de son tombeau quand j'aperçois mon guide qui s'en va à travers la prairie en se tenant la tête à deux mains. Pourvu que mes autres gauchos ne m'abandonnent pas eux aussi! J'empoigne le mort par un pied et j'essaye de le tirer à moi.

Impossible!

Don Secundo veut bien m'aider, ainsi que Juan, et à nous trois nous parvenons à soulever le corps de l'Indien que nous étendons sur l'herbe.

J'examine le cadavre. Je le mesure, il a un mètre quatre-vingt-dix-huit.

Mais que vais-je faire de ce débris humain?

Je ne puis l'emporter sous ma tente, les Indiens

1. Lè *quillango* est un manteau composé de 13 peaux de guanacos ; c'est le « wuaralka ».

m'écharperaient. Je prends alors un parti héroïque, et, tirant mon couteau, je me mets à disséquer le géant.

Je suis très inexpérimenté en anatomie ; aussi je passe un temps infini à ce travail de dépeçage ; avec des difficultés inouïes je sectionne tous les membres ; je désarticule les côtes et les vertèbres et j'enlève les parties les plus charnues... Un moment je me fais horreur.

J'ai lu dans le temps l'histoire du sergent Bertrand, le déterreur de cadavres, et il me semble que je suis en ce moment le Bertrand de la Pampa. Mais ce sont là des folies ; j'ai pour moi une excuse, que diable ! car je rapporterai en France un beau spécimen de la race Indienne. Qu'importe après tout que ce Tehuelche dorme en Patagonie dans un trou ou au Muséum sous une vitrine.

Je rassemble les ossements et avec l'aide de Don Secundo je les rapporte à ma tente après avoir chargé mon fidèle Juan de rejeter les chairs dans la tombe.

Pauvre Juan, je l'ai soumis parfois à de bien rudes épreuves, mais j'avoue que celle-là est par trop forte et il lui faut tout l'attachement qu'il m'a voué pour continuer jusqu'au bout cette répugnante besogne.

J'ai fini pour aujourd'hui. Je change d'habits et me débarbouille à grande eau, mais j'ai beau me laver les mains, je ne peux me débarrasser de l'odeur infecte qu'elles exhalent.

Le soir, il m'est impossible de prendre aucun aliment et mes gauchos eux-mêmes, malgré leur appétit féroce, ne mangent que du bout des dents. Ils ont l'air accablé et se regardent sournoisement entre eux comme des malfaiteurs qui se reprocheraient un mauvais coup.

Don Secundo est plus gai. Il avoue cependant que s'il fallait recommencer une exhumation de ce genre, il aimerait mieux affronter le supplice du « garrot ».

14 Décembre. — Dans une grande marmite de campement pleine d'eau bouillante qui me rappelle la marmite de Clamart, je mets les membres du géant auxquels adhèrent encore des chairs en putréfaction. Comme la marmite est très petite, je ne puis faire cuire qu'un morceau à la fois.

Quand un os est complètement nettoyé, je le remplace par un autre et ainsi de suite.

La nuit est déjà venue et mon squelette n'est pas encore complet. Il reste la tête.

Ah ! je ne conseille pas à messieurs les assassins de faire bouillir une tête dans une marmite pour

anéantir la trace de leur crime. Ils seraient infailliblement trahis par l'odeur de ce macabre pot-au-feu et la police les aurait découverts avant qu'ils aient achevé leur travail.

Enfin la tête est débarrassée de ses chairs.

Je jette l'eau qui a servi à la cuisson, une eau grasse et puante dans laquelle nagent des détritus humains et après avoir essuyé les ossements un à un, je me jette sur mon lit harassé, moulu et je m'assoupis, avec, quand même, un remords au fond de l'âme.

On ne dépèce pas un homme sans éprouver quelque émotion !

15 Décembre. — Je vais profiter de l'absence des indigènes pour aller visiter les lacs Colhué-Huapi et Munsters situés à vingt-cinq lieues de Choiquenilahué. La Pampa située entre ces deux lacs a été dans les temps reculés un Paradero (campement) très important des anciens Tehuelches. Aucun naturaliste, à l'exception de l'Anglais Munsters, n'a encore pénétré dans cette région défendue par de hauts plateaux.

Pour se rendre aux lacs il est impossible, à moins de faire un détour immense, d'employer une charrette. J'utiliserai donc mes mules comme animaux de charge.

Don Eduardo doit me prêter des harnachements auxquels je pourrai assujettir des caisses de bois que j'espère remplir d'intéressantes collections.

Cependant, il me faut attendre quelques jours avant de me mettre en route, car l'un des gauchos de Don Eduardo a emporté tous les harnachements.

J'occupe mes loisirs à chasser et à préparer pour le Muséum les peaux de mes victimes.

Le gibier est assez varié dans la contrée. Outre les grands animaux, guanacos, autruches, huemules (grands cerfs), renards et pumas, je découvre du gibier de toutes sortes. Je fais de véritables hécatombes de canards aux plumages multicolores, d'outardes, de perdrix et de tinamous. Dans de grands marais formés par le Genua et l'Apulé, je tue des flamants et des cigognes. Dans l'arroyo Apulé abondent les loutres et je parviens à m'en procurer une collection. J'ai aussi la chance d'abattre quelques hurons dont l'un d'une espèce rare vient heureusement compléter les collections du Muséum.

Un jour, je vais rendre visite à la vieille Thomassin qui me regarde d'un œil courroucé depuis que j'ai soumis son *paysano* à la cuisine macabre que l'on sait. Tout d'abord on me reçoit très froidement, mais la caña a vite fait fondre le gla-

cier qui s'élève entre la vieille Indienne et moi. — Quelle heureuse invention que l'alcool pour un explorateur ! — Quand elle a bien bu, elle me prend les mains et me dit :

« Je ne t'en veux plus, tu es bon.

— Vraiment ?

— Oui, très bon et tu me plais. »

Allons, tout va bien. Je demande alors à la vieille si elle veut me donner sa nièce Maria pour femme. Et j'ajoute :

« Je te donnerai en échange deux juments. »

Mais l'Indienne fait signe que non.

« Je te donnerai trois juments.

— Non, répond la vieille.

— Je t'en donnerai quatre. »

Alors elle réfléchit. Dans ses yeux passe un éclair de convoitise, puis tout à coup elle me prend le bras.

« Quatre juments, dis-tu, c'est cher, très cher. Pourquoi ne m'épouserais-tu pas? Je coûte moins cher que Maria et je suis encore *machacha* (fille jeune et ardente, veut-elle exprimer en mauvais espagnol). »

Je me mets à rire aux éclats pendant que Juan, prenant au sérieux les paroles de l'Indienne, l'apostrophe en ces termes :

« Tu n'es pas honteuse, à ton âge, *viega asquerosa y piojosa* (vieille femme repoussante et pouilleuse), de faire de semblables propositions à un jeune homme ! »

Sur ces mots nous quittons la tente, au grand désappointement de l'Indienne, qui croit qu'elle vient par ses propositions bizarres de manquer une bonne affaire.

Le 19 Décembre, je quitte Choiquenilahué accompagné de mes deux gauchos Juan et Garcia et j'emmène avec moi six mules chargées de caisses. Don Eduardo nous indique la route que nous devons suivre pour nous rendre aux grands lacs. Nous nous dirigeons vers le Sud-Est et le soir nous campons auprès d'une lagune située à huit lieues de Choiquenilahué.

Botello nous a donné de la viande pour trois ou quatre jours; quelques tatous dont nous nous emparons dans l'après-midi viennent corser notre repas.

20 Décembre. — Nous nous remettons en route au milieu de sierras abruptes; les Indiens eux-mêmes évitent de s'aventurer dans cette partie de la montagne où leurs chevaux s'estropieraient. Fort heureusement, nous n'avons avec nous que des mules. La corne de leurs pieds est très dure

et la pierre volcanique sur laquelle nous marchons leur entame à peine les sabots.

Au tournant d'une montagne de basalte, une



UNE SÉPULTURE INDIGÈNE À COLHUÉ-HUAPI.
AU PREMIER PLAN, JUAN, MON GAUCHO DE CONFIANCE. —
DESSIN DE BOUDIER.

troupe de chevaux se sauve devant nous ; ils grimpent les pentes les plus raides et leurs sabots, mordant sur la pierre, provoquent des étincelles. Ce sont des chevaux sauvages nés et élevés dans la sierra. Ces animaux, qui depuis des années se pro-

créent en liberté, sont absolument imprenables; leur présence dans la contrée remonte à la première



LE LAC MUNSTERS : VUE PRISE DES HAUTEURS DOMINANT LE LAC. — DESSIN DE BOUDIER.

occupation des Espagnols ; échappés du campement des conquérants, ils se sont multipliés à l'état libre et se sont constitué au milieu de ce rempart de montagnes un asile inviolable.

La journée avance et nous avons beau inspec-

ter l'horizon, nous ne voyons dans le lointain se dessiner le profil d'aucun lac; je consulte ma boussole : sans nous en apercevoir, nous nous sommes éloignés de notre direction primitive; nous marchons beaucoup trop au Nord; je rectifie la direction et au bout d'une heure nous découvrons au loin la première pointe du lac Munsters; nous établissons notre campement nocturne sur le versant d'une colline surplombant le lac. A côté de nous une source alimente un ruisseau qui descend en cascade dans la vallée.

21 Décembre. — Nous avons franchi la première pointe du lac Munsters, et nous entrons dans un vallon boisé. Une chaîne de collines nous cache le lac Colhué-Huapi. Heureusement un défilé s'offre à nous. Nous nous y engageons et bientôt à nos pieds s'étend une immense nappe d'eau entourée de roseaux : c'est le lac lui-même.

Des bandes de maras se sauvent à notre approche et sur le sommet des montagnes les guanacos nous regardent curieusement. Nous sommes peut-être les premiers êtres humains qu'ils voient.

Une série de monticules descendent des sommets et viennent mourir au fond du vallon. On retrouve là d'anciens vestiges d'habitation. A nos pieds, des fragments d'obsidiane travaillés, des

pointes de flèches, des couteaux de silex jonchent le sol. Nous sommes dans un des campements de prédilection des Indiens du premier âge. Partout des sépultures que l'on reconnaît à de grandes accumulations de pierres. Plus la famille de l'Indien mort était nombreuse, plus grand était le nombre des cailloux sous lesquels reposait la dépouille funèbre. Chaque indigène, en effet, était tenu d'apporter sa pierre sur la sépulture pour honorer la mémoire du défunt. Chaque tombe fait face au soleil levant; elle a vue aussi sur l'eau.

Comme je demandais un jour à un Indien la raison de cette coutume, il me répondit :

« Nous ne voulons pas que nos morts aient à souffrir de cette privation si terrible qui nous torture dans nos courses à travers le désert : le manque d'eau. C'est pourquoi nous les enterrons toujours à proximité d'une source, d'une rivière ou d'une lagune. »

Dans la plupart des sépultures de Colhué, je rencontre des ossements de maras brisés intentionnellement. Ces débris étaient jetés dans la tombe où ils devaient servir de nourriture au mort.

J'aurai d'ailleurs l'occasion de revenir sur la croyance des Indiens en une vie future et matérielle.

24 Décembre. — Après une nuit terrible coupée

de grêle et d'averses, nous nous rendons au Sud-Ouest du lac Colhué, non sans avoir eu soin d'enterrer les collections recueillies pour les reprendre à notre retour.

Nous allons camper dans une verdoyante pampa, immense boucle formée par le Colhué, le Munsters et le rio Senguer. Je continue mes fouilles dans les collines environnantes, mais le pampero souffle avec une telle violence que je suis obligé d'interrompre mes recherches. Il m'est impossible de me tenir debout. Je dois marcher en rampant. Au loin, je vois une bande d'autruches qui se débattent en vain contre ce vent furieux qui les saisit, les enlève de terre et les fait tournoyer comme des feuilles mortes. La tempête gronde sur le lac Munsters ; on dirait une mer en courroux. Le lac Colhué, au contraire, est très calme. C'est d'ailleurs une immense lagune qui se dessèche de jour en jour. Les Indiens croient qu'il existe dans le fond de ce lac un esprit qui absorbe journellement l'eau qui vient s'y jeter.



CHAPITRE XV

EN MARCHE POUR LA COLONIE DU CHUBUT. — LA CONSTRUCTION D'UNE ROUTE EN PATAGONIE. — EL VALLE DE LOS MARTIROS. — UNE COLONIE PROSPÈRE. — RETOUR A CHOIQUENILAHUÉ. — UN RECORD DE VITESSE.

Le 2 Janvier. — Nous sommes de retour à Choiquenilahué. Mes collections ont augmenté considérablement. Aussi je me décide à accompagner don Eduardo Botello à la colonie du Chubut pour y laisser toutes mes caisses. Botello doit partir dans trois jours pour renouveler ses provisions, qui commencent à faire défaut.

5 Janvier. — Il fait une chaleur étouffante, une chaleur lourde qui anéantit, qui tue, et pour comble de malheur une nuée de moustiques s'est abattue dans la pampa. Des tourbillons d'insectes voltigent devant les toldos.

Vers six heures du soir, quand le soleil est devenu moins vif, je me mets en marche avec don

Eduardo Botello et mon gaucho Garcia. Nous emmenons avec nous deux véhicules : une charrette et une sorte de large wagon. Cette dernière voiture a la forme d'une roulotte très basse, sans toiture, montée sur quatre roues, deux petites à l'avant et deux grandes à l'arrière. C'est le seul attelage vraiment pratique dans ces déserts où les chemins n'existent qu'à l'état rudimentaire.

La façon dont on construit une route en Patagonie est assez curieuse. Je fus, je me souviens, très étonné quand de simples gauchos ayant pour toute fortune une carriole et quelques chevaux me dirent qu'ils venaient de faire une route de cinq cents kilomètres. Je me renseignai sur le prix que ce travail gigantesque avait pu coûter au gouvernement, et grande fut ma stupéfaction quand les gauchos me répondirent que c'étaient eux qui sans la moindre subvention avait accompli ce dur labeur.

« Vous ne savez donc pas, me dirent-ils, comment on fait une route ?

— Chez moi, leur répondis-je, c'est très compliqué. On dresse des plans, on consulte des ingénieurs qui font des devis, des tracés, etc. On jalonne, on nivelle, on empierre, on terrasse, on tasse. De plus, on adoucit les pentes et on a le soin d'observer une certaine courbe qui permet

aux eaux de se répandre de côté et d'autre. Cela demande beaucoup de temps, de travail et surtout d'argent. »

Mes gauchos éclatèrent de rire.

« Chez nous, me dirent-ils, voilà comment on construit une route: On attelle une charrette et on s'en va droit devant soi à travers des terrains encore vierges. La trace que laissent les roues indique le chemin. Si l'itinéraire est reconnu pratique, c'est-à-dire pas trop accidenté, si l'on y rencontre à des distances raisonnables de l'eau et du foin pour les animaux, d'autres personnes le suivent. Toutes les caravanes passent par ce chemin et l'on obtient bien vite une route aussi belle que celles que vous avez vues aux environs de Buenos-Ayres. »

Moi aussi, j'avais construit des routes en Patagonie et je ne m'en doutais pas !

Nous voilà donc partis, Botello, Garcia et moi, pour la colonie de Chubut. Garcia conduit la charrette, Botello et moi suivons. Nous aurons quinze jours de marche avant d'arriver à la mer.

6 Janvier. — Nous nous réveillons harassés, moulus et nous avons une longue étape à accom plir. Nous avons campé sur les bords du Rio

Genua et toute la nuit j'ai été tourmenté par les moustiques patagons. Terribles et impitoyables, ces moustiques ! Ils s'abattent sur vous par centaines et vous font endurer un supplice terrible auprès duquel celui que vous infligent les punaises pourrait presque passer pour une récréation.

8 Janvier. — Nous poursuivons notre marche vers le Nord-Est, par des chemins abrupts et rocailleux. Il nous faut à chaque instant pousser nos chariots, que nos mules tirent à plein collier. C'est ainsi que nous allons voyager pendant près de six cents kilomètres. Nous attendions des mules et des chevaux de renfort qui devaient nous arriver de Choiquenilahué, mais on nous a sans doute oubliés. Nous serons obligés d'accomplir tout le trajet avec les mêmes animaux ; il nous faut donc les ménager. Nous suivons, pour nous rendre à la colonie, une route nouvellement faite à la manière de celles dont j'ai parlé plus haut. Elle n'est pas encore très aplanie. A certains points, elle est très dangereuse, car d'énormes rochers avancent au-dessus de nos têtes leurs cimes menaçantes ! Par d'autres routes, les étapes sont plus longues, car il faut contourner les montagnes, l'eau est rare, mais on n'a pas à craindre les éboulements de rocs. Enfin !

14 Janvier. — Nous remontons au Nord pour rencontrer le Rio Chubut; cette dernière partie de la route a quelque chose de terrible et d'impressionnant : partout des rochers, des fossés, des pentes tellement rapides qu'on éprouve en les descendant une sorte de vertige. Le chariot est cahoté de droite et de gauche; parfois il descend avec une rapidité désordonnée; fort heureusement des rocs amoncelés sur le sol servent de frein et arrêtent l'énorme voiture dans sa course folle.

C'est, on le voit, un voyage peu agréable et je ne conseillerais pas à nos « chauffeurs » parisiens de se servir des freins patagons. Enfin, à un tournant, nous rencontrons la reposante verdure que nous avions déjà admirée dans le Nord, du côté de Fofocahual. Des saules d'un vert tendre ombragent les rives du Rio Chubut et je me réjouis comme un enfant à l'idée d'aller faire une sieste bien gagnée sous ce feuillage tentateur.

Le point où nous venons d'aboutir s'appelle *el Valle de los Martiros* (Vallée des Martyrs).

Cette contrée a été, il y a une quinzaine d'années, le théâtre d'un drame horrible que les habitants de la Patagonie ne se rappellent jamais sans un frisson d'épouvante.

Quatre Gallois de la colonie du Chubut s'étaient

rendus aux Cordillères dans le but d'y rechercher des terrains propres à l'installation d'un établissement agricole.

Un cacique indien, dont malheureusement on ne put jamais savoir le nom, mais qu'on soupçonne fort être Saïhuéqué le bon Indien pacifique, fit demander aux voyageurs de se rendre à son campement. Pris de peur, les Gallois, au lieu d'accéder à l'invitation du Peau-Rouge, reprirent rapidement le chemin de la colonie. Ils venaient d'arriver dans la vallée à laquelle ils devaient, les malheureux, donner leur nom et ils se croyaient à l'abri de toutes poursuites. Ils marchaient allégrement, ayant déposé sur les mules leurs armes désormais inutiles quand tout à coup, au détour d'une sierra, une bande de vingt Indiens se présenta devant eux et les captura. Un seul des Gallois parvint à s'enfuir, grâce à la vigueur et à la rapidité de sa monture. Il apporta, après deux jours d'une course effrénée, la fatale nouvelle à ses amis.

Aussitôt le commissaire du gouvernement partit pour la vallée escorté de troupes de la police. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où le guet-apens s'était produit, un horrible spectacle s'offrit à ses yeux. Les trois blancs gisaient inanimés; leurs membres épars jonchaient le sol. Ils avaient été

martyrisés avec un raffinement de sauvagerie incroyable. On leur avait coupé le nez et les oreilles, arraché les yeux. Les bras, les jambes, les pieds, les mains avaient été sectionnés.

Le commissaire du gouvernement rendit les derniers devoirs à ces humbles colons et les fit ensevelir dans ce coin encore rouge de leur sang. Une modeste croix de bois grossièrement fabriquée indique seule au voyageur que là s'est déroulé un drame. Une croix dans le désert a quelque chose de lugubre, car elle rappelle ordinairement un épouvantable malheur.

Le commissaire du gouvernement se mit à la poursuite des criminels ; il les suivit à la trace jusqu'aux Cordillères de la Manzana, où s'élevaient les toldos de Saïhuéqué. Une enquête fut ouverte; des perquisitions eurent lieu qui ne donnèrent aucun résultat. Les soupçons permirent un moment de croire que l'on était sur la trace des coupables, mais le chef araucan — si c'était lui l'instigateur de cet assassinat — avait pris ses précautions. On ne trouva aucune preuve et l'abominable forfait resta impuni.

16 Janvier. — Après nous être reposés sur les bords du fleuve, nous nous mettons en marche au

coucher du soleil et nous nous enfonçons dans les rochers. Pendant les deux premières lieues, nous voyageons dans un vallon des plus accidentés où nous manquons cent fois de nous rompre le cou. Vers minuit nous faisons une halte et sur un petit monticule nous soupons de quelques gâteaux de farine trempés dans du thé. Puis nous continuons notre route. Le lendemain, quand nous arrivons sur les rives du Chubut, nos chevaux sont boiteux et la corne de leurs sabots est littéralement usée.

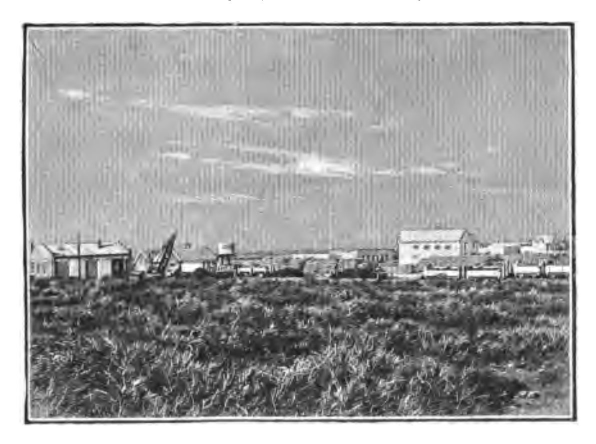
17 Janvier. — Nous sommes maintenant en pleine canicule australe. On étouffe. Les rochers sont chauds comme des fours.

18 Janvier. — Nous arrivons enfin à l'entrée du territoire concédé par la République Argentine à la colonie galloise. En ce point appelé Boca de la Sanga commence un immense canal qui s'amorce dans le Rio Chubut et qui sur une longueur de onze kilomètres irrigue de l'Ouest à l'Est la colonie tout entière. A mesure que nous avançons, mon étonnement augmente.

C'est l'époque de la moisson : des champs de blé s'étendent à perte de vue sur les deux rives du fleuve et forment un constraste frappant avec

les solitudes que je quitte. Sur les hauts plateaux je n'avais rencontré que quelques arbustes rabougris et quelques autruches.

Ici, au contraire, tout respire la vie et la richesse. Partout j'aperçois des habitations cou-



PANORAMA DU VILLAGE DE TRELEW. — DESSIN DE BOUDIER.

vertes de tuiles, entourées d'un verger et d'arbres verdoyants. On se croirait en Touraine. J'apprends que ces coquettes maisons sont des fermes. J'en visite une au hasard et je suis tout étonné de la trouver si propre. Dès mon arrivée, une brave femme m'indique un siège et ensuite m'apporte une grosse miche de pain bis, du beurre et du thé aromatisé. Je me jette sur ce frugal repas

avec avidité. Brave femme dont j'ignore le nom et que je ne reverrai probablement plus, je n'oublierai jamais votre pain bis et votre thé !

. . . .

Quelques jours après nous traversons le premier village construit dans la colonie. On l'appelle Gaïman. C'est une sorte de bourg pittoresquement adossé au flanc de la colline, à deux pas du fleuve. Il n'y a qu'une seule rue dans Gaïman, rue assez large sur les côtés de laquelle s'alignent des magasins. Cent vingt habitants environ peuplent ce coin civilisé. Un peu plus loin des toits d'ardoises pointent à l'horizon. C'est le village de Trelew. Là est le centre de toute l'activité de la colonie. On y voit un chemin de fer à voie étroite qui relie le Chubut à l'Atlantique. On y trouve aussi un télégraphe et... même un téléphone. Puis voici Rawson, autre village de trois cent soixante-dix habitants, bâti sur les deux rives du fleuve.

Ces trois petites villes sont dotées de quelques monuments : églises, écoles, hôtels, bazars, etc... Des routes carrossables les relient entre elles. Quand on songe aux difficultés qu'ont dû surmonter les courageux colons qui ont édifié ces bourgs, on reste stupéfait. Tout est dû au labeur, à la persévérance. Par surcroît de malheur le

gouvernement argentin se trouvait au moment où fut fondée cette colonie en guerre avec le Paraguay. Mais bientôt le commerce devint florissant; les nouveaux habitants de ces terres inconnues avaient triomphé. Ils étaient maîtres du sol.

26 Janvier. — Don Eduardo a terminé ses achats. Je laisse à la gare de Trelew toutes mes collections et nous repartons pour Choiquenilahué. Nos véhicules sont bourrés de marchandises et je me fais une petite place au milieu des sacs de biscuit.

La veille au soir est partie pour la même direction une mission envoyée par le musée de La Plata ; je la retrouverai sans doute au rio Senguer. Nous nous décidons à revenir, cette fois-ci, par l'ancienne route et nous brûlons les étapes, Don Eduardo désireux d'écouler sa pacotille auprès des indigènes et moi d'étudier d'un peu près les Indiens Tehuelches qui maintenant doivent avoir repris leurs campements dans la vallée du Senguer. Nous apprenons en route que la mission argentine qui nous précédait à eu à ses chariots de graves accidents qui retardent sa marche et qu'elle est campée sur les bords du fleuve. La chaleur est toujours étouffante et nous avons hâte de quitter

les rives du Rio Chubut pour être un peu débarrassé des insectes.

2 Février. — Nous sommes arrivés à Paso de los Indios ; un Italien y habite seul ; son plus proche voisin est à deux cent trente kilomètres ; heureusement son rancho est construit au bord du chemin par où passent les convois de chars qui se rendent au Teca et à la colonie Diez y seis de Octubre. Depuis trois jours nous n'avons à manger que du charqué ; c'est en vain que nous voulons nous réapprovisionner : l'Italien n'a pas le moindre morceau de viande ; demain il ira tuer une vache mais demain nous serons loin. Nous achetons un gros fromage qui pèse bien trois ou quatre kilogrammes. C'est toujours cela. Dans le désert on se contente de peu.

5 Février. — La pluie tombe à torrents ; nous n'en continuons pas moins notre marche et durant tout le jour nous avalons des kilomètres, ne nous reposant que juste le temps nécessaire pour laisser souffler nos bêtes. Nous ne sommes plus qu'à une journée de route de Choiquenilahué. Nous décidons de laisser manger les animaux péndant une couple d'heures et nous repartons,

voyageant toute la nuit sous une pluie battante. Quelques kilomètres encore et j'aurai rejoint mon quartier général.

Au lever du soleil, nous débouchons dans la vallée du Senguer. Un grand nombre de tentes indigènes par groupes de trois ou quatre s'offrent à nos yeux; la femme de Don Eduardo, une indigène échangée à sa famille contre quelques vaches, paraît étonnée de nous voir déjà de retour, et de tous les toldos sortent des Indiens à l'air ahuri; on ne nous attendait que quelques jours plus tard et notre présence matinale révolutionne les hôtes de la vallée. Nous avons marché avec une rapidité prodigieuse, puisque nous avons parcouru, en vingt-quatre heures, une distance de cent-vingt kilomètres, et avons accompli le parcours total de la colonie à Choiquenilahué, soit six cents kilomètres, en dix jours, traînant derrière nous deux voitures chargées. C'est un véritable record.



CHAPITRE XVI

LA SÉPULTURE D'UN FILS DE CACIQUE. — CROYANCE DES INDIGÈNES A UNE VIE FUTURE. — CÉLÉBRATION DU HUECOUN-ROUKA. — COMMENT JE FUS ATTAQUÉ PAR UN INDIEN. — SPADASSIN TEHUELCHE.

Le 6 Février.— Le gaucho de Botello est occupé à confectionner des appareils pour nos mules, mais ils ne seront prêts, paraît-il, que dans trois semaines. Fort heureusement, les occupations ne me manquent pas. J'étudie les Indiens et je me livre à des fouilles dans les environs.

7 Février. — Un Chilien m'aborde au matin et me dit :

« Je connais dans la vallée une sépulture curieuse, c'est celle du fils du cacique Lipitchoum.

— Peux-tu m'y conduire ?

— Cela dépend. Oui, si vous y mettez le prix. »

Je lui offre une somme qu'il accepte.

« Eh bien, me dit-il, je vais vous y mener, mais auparavant il faut que vous me promettiez de garder le secret.

— Certainement.

— Oh ! mais il faut être plus affirmatif. Pensez donc, si on savait que je vous ai conduit vers cette tombe, je serais en butte aux représailles des Indiens.

— Je te donne ma parole d'honneur que je ne dirai à personne le nom de celui qui m'a révélé cette sépulture.

— C'est bien, alors. »

Nous partons, Juan et moi d'un côté, mon guide d'un autre, et nous nous rejoignons quand nous ne sommes plus en vue des tentes.

Nous pénétrons dans un vallon aride au fond duquel nous apercevons des ossements qui blanchissent au soleil.

Je m'approche curieux, mais ce ne sont que les restes de quatre chevaux tués sur le sépulcre du fils du cacique.

Nous commençons les fouilles. A environ un mètre de profondeur, nous trouvons des morceaux de bambou à demi pourris. En creusant encore nous découvrons un corps cousu dans un cuir de cheval peint et enveloppé d'étoffes bariolées. Nous ouvrons ce linceul étrange. Une odeur infecte nous prend à la gorge.

A la tête du cadavre nous trouvons un seau oxydé qui a dû contenir des aliments et le squelette

d'un chien. Une bouteille d'eau de floride, un flacon d'huile parfumée se cassent sous nos pioches.

Le fils de Lipitchoum a été enterré avec une pipe de bois à ses côtés, une boîte d'allumettes et même du tabac en tablettes. A son cou est attaché un collier fait de perles de verre et d'argent. Sa taille est serrée dans un ceinturon de même métal et sur l'une de ses cuisses brillent des boucles d'oreille, présent de quelque parente éplorée. Aux pieds, nous découvrons une bride et des étriers en argent massif ; le mort tient dans la main droite ses boleadoras; il a été enseveli complètement vêtu et son corps est recouvert d'une couche serrée de godets sphériques en argent et en cuivre.

Je recueille à la hâte tous ces objets et, à la nuit tombante, je reprends avec Juan le chemin de mon campement.

Le Chilien a déjà fui.

Je suis content car j'ai pu recueillir quelques documents qui fixent de façon irréfutable les croyances des Indiens à une vie future matérielle. Les chevaux que j'ai trouvés égorgés sur la tombe m'intriguaient ; depuis j'ai su pourquoi les Patagons immolent des bêtes sur les sépultures de leurs parents. C'est afin que le mort, lorsqu'il ressuscitera, puisse s'élancer rapidement dans les pro-

fondeurs des Cordillères, le Paradis présumé des Indiens.

9 Février. — C'est fête aujourd'hui au campement de Choiquenilahué. On y célèbre le *Huecoun-Rouka,* la grande réjouissance profane des indigènes de la Patagonie.

La fille de l'Indien Mangekéké a atteint l'âge de puberté et c'est l'habitude de célébrer joyeusement les premières manifestations de la nubilité chez la femme. Dès que le soleil paraît, les Indiennes revêtent leurs plus beaux *cappams*[1], se parent de tous leurs bijoux et se mettent à chanter la figure tournée vers l'aurore.

Oh ! ces chants bizarres ! combien ils sont impressionnants malgré leur incohérence et leur naïveté. Parfois les voix s'élèvent et ce sont alors des accents étranges, saccadés que domine une note aiguë, toujours la même, monotone et triste comme le coassement du crapaud. Tantôt elles vont s'éteignant en des murmures qui ressemblent à la plainte du vent dans les roseaux. Puis les chants terminés, on commence à monter la tente de gala, le « rouka », devant laquelle se réuniront vers midi les invités de Mangekéké.

1. Vêtement indigène des femmes.

L'Indien qui offre la fête possède trois tentes; c'est dans l'espace compris entre deux de ces tentes que s'élève le rouka. Et ce n'est pas, croyez-le, une petite affaire que de l'installer. Aussi, il faut voir avec quel soin, quelle adresse



LA TENTE DES INVITÉS. — DESSIN DE GOTORBE.

les Indiens procèdent. Ils dressent d'abord une immense carcasse de bois faite de traverses solidement ajustées à l'aide de cordelettes et de bandes de cuir, puis ils déploient une énorme pièce de tissu bariolé qu'ils fixent aux montants. Le morceau d'étoffe forme toit et retombe sur les côtés.

Les femmes s'ingénient alors à draper les plis de ce vélum. Par ci, par là, elles piquent un morceau de tartan nuancé ; avec des torsades et des tresses elles relèvent les pans du rouka et ornent l'entrée de fleurs que les enfants sont allés cueillir dans la pampa. Elles placent ensuite sur les côtés de la tente des ornements de métal et des grelots de cuivre que la brise agite et fait tinter doucement. On dirait un bruit lointain de cloches.

La tente préparée, hommes, femmes et enfants en font le tour en chantant afin d'écarter le mauvais sort de la nouvelle demeure et aussi pour appeler les faveurs de la Divinité sur la jeune vierge en l'honneur de laquelle on va célébrer le Huecoun-Rouka.

Puis on revient à la tente dans un coin de laquelle on installe une sorte de petit autel hermétiquement clos. C'est là que, durant trois jours, va être enfermée mademoiselle Mangekéké. Pendant que les Indiens mangeront et danseront, la jeune fille sera gardée à vue dans le rouka, par quatre vieilles femmes.

Enfin, tous les préparatifs achevés, les hommes sautent à cheval et se lancent dans la Pampa.

Ils vont chercher le déjeuner qui se composera de juments et de vaches prises au lasso.

A peine capturées les malheureuses bêtes sont égorgées avec des couteaux, dépécées et débitées en morceaux.

Bientôt, dans la plaine, il traîne partout de la



L'ARRIVÉE DES INVITÉS A LA FÊTE DU « HUECOUN-ROUKA ». — DESSIN D'A. PARIS.

viande, des viscères et des membres, des têtes encore frémissantes aux yeux entr'ouverts.

C'est là un spectacle écœurant, mais ce qui est plus écœurant encore, c'est de voir les Indiens se jeter sur ces morceaux pantelants qu'ils mangent sur place.

Puis peu à peu à travers la Pampa c'est une longue théorie d'indiens à cheval que suivent des femmes, des enfants.

Tout ce monde a endossé ses habits de fête.

Ce sont les invités de Mangekéké qui arrivent.

Les hommes portent des manteaux aux couleurs éclatantes ; les femmes ont la tête serrée dans des foulards de soie sous lesquels leurs cheveux flottent épars, pleins de clairs reflets ; leurs jupes voletantes aux tons changeants scintillent au soleil. Quant aux enfants, ils sont à demi nus. Assis au seuil de ma tente, j'observe curieusement ce défilé lorsque je vois apparaître le vieux Mangekéké.

Arrivé à dix pas de moi il s'arrête et me dit :

« Nous célébrons aujourd'hui le Huecoun-Rouka ; veux-tu être des nôtres ? »

Je devine pourquoi Mangekéké m'invite. Il sait que j'ai sous ma tente une réserve d'alcool et il compte sur moi pour griser ses invités.

Je le soupçonne même d'avoir, le vieux malin, avancé de quelques jours, ou peut-être même de quelques mois la date de puberté de sa fille pour profiter de mes liqueurs.

Mais je ne me fais pas prier ; d'ailleurs je suis curieux de voir de près la fête qui se prépare.

Un quart d'heure après j'arrive aux toldos précédé d'une « dame-jeanne » d'alcool que portent mes gauchos. Inutile de dire que je suis accueilli avec des transports de joie.

Les Indiens m'embrassent les mains, les genoux, les pieds.

Mangekéké lui-même me saute au cou et me serre à m'étouffer.

L'effervescence calmée, nous nous mettons à



FEMMES INDIGÈNES MANGEANT DES CÔTELETTES DE JUMENT.
DESSIN DE J. LAVÉE.

table. Quand je dis à table, c'est une façon de parler : les Indiens s'étendent à terre, penchés sur le côté et à un signal donné plongent tous ensemble leurs mains sales dans une marmite fumante où nagent des morceaux de viande de jument. Quant à moi, je suis assis sur une espèce de sofa

à côté de Mangekéké dont la tenue est des plus incorrectes. Il a le ventre à l'air et les pieds à la hauteur de ma figure. Il mange comme un enfant mal élevé et se barbouille de graisse, à tel point que je crois un moment qu'il s'est frotté le visage avec de la vaseline.

Ah! il faut avoir le cœur solide pour assister à un festin indigène. Et le déjeuner se prolonge! Depuis deux heures les Indiens mangent sans s'arrêter.

Les morceaux de vache et de jument disparaissent en un clin d'œil dans les estomacs. Mangekéké qui m'avait laissé tranquille un moment tient à toute force à me faire une politesse. Il veut que je goûte à une côtelette dans laquelle il a déjà mordu. Je résiste avec énergie et lui fais comprendre que je n'ai plus faim.

Cela paraît le surprendre.

« Les visages blancs, me dit-il, ne vivent jamais vieux, parce qu'ils ne mangent pas assez. »

Je ne veux pas le contrarier et j'approuve docilement ses remarques sur les causes de la longévité.

Mais ce festin ne va donc pas finir?

Ah! je vois quelques Indiens qui se lèvent. Mangekéké lui-même se dresse péniblement sur



LES DANSES INDIGÈNES DURANT LA FÊTE DU « HUECOUN-ROUKA ». — DESSIN D'A. PARIS.

ses grosses jambes et me prend le bras pour passer au salon... c'est-à-dire à la pampa.

Devant la tente, des feux sont allumés à côté de ma « dame-jeanne » que l'on a posée sur un lit de fleurs.

Le rali commence à résonner.

Le bal s'ouvre.

Les hommes par groupes de quatre tournent autour des flammes faisant des contorsions bizarres ; ils ont pour tout costume un caleçon qu'ils relèvent jusqu'aux hanches ; leur torse nu est peint en blanc ainsi que leurs jambes. Sur leur tête s'agite une sorte de casque fait de plumes d'autruche. Cette coiffure indigène est attachée derrière la tête à l'aide de foulards rouges et jaunes qui, passant sur le front et au-dessous du nez, forment un masque étrange.

Ceux qui ne dansent pas sont étendus sur le sol, les deux mains soutenant la tête, l'œil fixe et hagard, abrutis par l'alcool qu'ils ont déjà bu. Un Indien fait un cavalier seul. Il saute, lève les jambes, agite les bras, s'accroupit, puis se redresse et retombe dans le feu qu'il piétine. Le rali accélère son agaçant ron-ron.

Quatre nouveaux danseurs s'avancent en hurlant comme des chiens ; ils tournent jusqu'à ce

qu'ils tombent étourdis sur le sol. Pour les ranimer on leur verse de la caña dans la bouche, ce qui achève de les étourdir.

Des clameurs s'élèvent de toutes parts. De cette foule ivre qui exhale une odeur âcre sortent d'étranges gémissements dans une langue mystérieuse, chacun psalmodiant d'une voix pâteuse ou rythmant des litanies obscènes.

Puis les cris se font entendre, plus violents, plus aigus ; des convulsions secouent les membres ; les faces sont défigurées par d'extatiques rictus. C'est ce que nous appelons le galop final. Bientôt tout ce monde roule à terre en râlant.

Les vieilles Indiennes elles-mêmes, excitées par les libations, remplacent les danseurs assoupis et sautent dans le feu comme des sorcières.

Tout en observant ce hideux spectacle et en suivant de l'œil les feux rouges que projettent les brasiers sur la pampa, je plains ces malheureux que la civilisation a dotés de l'alcool. Cependant je m'aperçois que quelques Indiens rôdent autour de moi d'une façon inquiétante.

Un de mes gauchos s'approche et me dit tout bas :

« Tenez-vous sur vos gardes. Ces gens-là sont ivres et par conséquent capables de tout. »

Le conseil est bon, car un Indien ruisselant de sueur s'approche de moi, menaçant.

« Sais-tu, profère-t-il entre deux hoquets, que les Indiens n'aiment pas voir les blancs fouler le sol de leurs ancêtres ? »

Je ne réponds pas. L'Indien reprend en faisant une atroce grimace :

« Les blancs sont tous nos ennemis. »

Je parviens avec beaucoup de peine à calmer cet ivrogne. Il vient alors s'asseoir à côté de moi et veut m'embrasser ; mais ses caresses sont fausses ; tout en me cajolant il cherche son couteau pour me frapper.

Fort heureusement deux femmes ont vu le geste et me préviennent. Je me lève et tends à l'Indien une gourde d'alcool. Il la vide d'un trait et tombe comme une masse.

Je juge qu'il est prudent de me retirer. Je fais un signe à mes gauchos et me dirige vers mon campement.

Chemin faisant, je croise un autre Peau-Rouge qui, plus civilisé, celui-là, me provoque en duel ;

« Tu as des carabines sous ta tente, me dit-il, va en chercher deux. Nous nous mettrons à vingt pas et celui qui tuera l'autre le fera cuire. » (Il avait eu connaissance sans doute de ma cuisine macabre.)

Je trouve les conditions trop dures et je fais des excuses à ce spadassin patagon en lui offrant un gobelet de caña.

Cette nuit-là je ne dormis que d'un œil. Je me tenais prêt en cas d'alerte à user de mes armes.

Les Indiens qui avaient résisté à l'alcool continuèrent à boire et à chanter jusqu'au jour.

Le lendemain quand je soulève les rideaux de ma tente, la Pampa m'apparaît comme un vaste champ de bataille.

Partout des corps nus, cuivrés, reluisent au soleil : hommes, femmes, enfants sont étendus sur l'herbe, affreux et rigides comme des cadavres.

Peu à peu toutes ces masses inertes s'animent et la fête recommence plus ignoble et plus sauvage encore.

Il en est de même le jour suivant et au soir les chanteuses s'en retournent à cheval vers leurs tentes respectives, emportant sur leurs selles des quartiers entiers de juments et de vaches. C'est ainsi que Mangekéké paye les femelles peaux-rouges qui ont prêté le concours de leur gosier à la fête du Huecoun-Rouka.

14 Février. — Sous la conduite d'un Indien pampa, je vais visiter un cimetière situé à envi-

ron huit lieues de Choiquenilahué. Mais mon guide a des scrupules. Il faut que je lui fasse bien comprendre que les cimetières où il me conduit



SÉPULTURE INDIGÈNE AUX ENVIRONS DE CHOIQUENILAHUÉ. — DESSIN DE MASSIAS.

abritent les restes d'une race très ancienne et absolument différente de la sienne.

L'homme cependant n'est pas rassuré et, n'était l'appât de la récompense promise, je crois qu'il me brûlerait la politesse. Il me désigne du doigt les

sépultures en détournant la tête et, prenant aussitôt son élan, il disparaît dans une anfractuosité de rocher.

Il a sans doute la peur des sorciers qui, suivant une légende araucane, viennent la nuit tirer par les pieds ceux qui ont aidé à commettre un sacrilège.

Moi qui n'en suis plus à un sacrilège près, je m'aventure au milieu des ossements et des pierres tombales. Quand je dis pierres tombales, j'entends désigner les cailloux qui recouvrent les nécropoles patagones. Je découvre bientôt une sépulture assez intéressante qui est surmontée d'une sorte de rancho construit de branchages entrelacés. A l'entrée de cette tente mortuaire se dresse une gaule à laquelle on avait dû attacher anciennement un emblème ou un pavillon.

Si curieuses que fussent mes fouilles elles ne l'étaient certes pas autant que la figure de l'Indien qui de loin me regardait profaner ces lieux sacrés. Un renard suivait aussi avec attention mes recherches; posté à dix mètres de moi, le pauvre animal, d'une maigreur apocalyptique, me regardait creuser: de temps à autre, je déchargeais sur lui une balle de mon revolver; mais cela ne l'inquiétait guère; il examinait au contraire avec intérêt

l'endroit où la balle avait frappé et se rapprochait un peu plus. Cela prouve deux choses, mon insigne maladresse ce jour-là, et la nature vraiment confiante des renards en Patagonie.



CHAPITRE XVII

GARCIA ME QUITTE. — UNE NOUVELLE PREUVE DU DÉVOUEMENT DE JUAN. — GRANDE CHASSE INDIGÈNE. — UNE RÉCONCILIATION.

Le 15 Février. — Je reviens à Choiquenilahué. Je fais mes préparatifs et nous nous mettons en route. Mais à peine avons-nous franchi le campement que nos mules effrayées disparaissent dans un galop furieux. Et elles portent les collections, les appareils photographiques. J'appréhende un désastre. Fort heureusement nous parvenons à arrêter les bêtes. Rien n'est endommagé. Je respire. Après plusieurs heures de marche nous arrivons au plateau qui borde la vallée de Senguer quand j'aperçois six grandes tentes blanches qui s'élèvent dans la pampa. C'est un campement d'ingénieurs chargés de délimiter les bornes chilo-argentines. Nous faisons vite connaissance. Il y a parmi eux un Français, M. Moreteau. Il me montre quelques nouveautés littéraires de Paris. Cela me change un peu des palabres des caciques. Depuis

plus d'un an, je n'avais lu un livre français. Quel n'est point mon étonnement de trouver au milieu de ces romans divers le livre d'un jeune, d'un de mes amis, Francis de Croisset, que j'avais quitté viveur à Paris et que je retrouve poète, mais non moins viveur si j'en juge d'après son œuvre.

Ces sont les « *Nuits de quinze ans* », nuits d'autant plus perverses que la vie d'ici est plus brutale et plus saine..... et jusqu'à une heure avancée de la nuit, nous conversons, Moreteau et moi.

C'est si bon de retrouver un compatriote... à mille lieues de France !

Au réveil, mon gaucho Garcia vient me trouver.

« Patron, me dit-il, je ne pourrai continuer le voyage avec vous.

— La raison ?

— Je tiens à ma peau et j'ai appris qu'un groupe de vingt-quatre indigènes a décidé de vous attendre sur les bords du rio Claro (rivière Claire) et de vous tuer avec votre escorte.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— Absolument sûr.

— C'est bien. »

Je lui règle son compte et m'en vais trouver Juan que je mets au courant de la situation. Juan réfléchit et hoche la tête d'un air inquiet.

« Vous aussi, vous voulez me quitter, lui dis-je; c'est bien : je partirai seul.

— Vous m'avez mal jugé, me répondit-il ; comment pouvez-vous croire que je songe à vous abandonner au moment où vous courez peut-être un danger? Je vous suivrai partout et si vous devez être tué, je le serai avant vous. »



GARCIA ET RIO, MES GAUCHOS. — DESSIN DE MIGNON.

Cette preuve de dévouement m'émeut jusqu'aux larmes.

Je prends les mains du brave garçon et le remercie sincèrement. Mais lui, sans paraître remarquer mon trouble, continue :

« D'ailleurs qui vous dit que l'on en veut réellement à votre vie? Tout cela n'est-il pas une

invention de Garcia ? Cet homme est très craintif et de plus il a une peur horrible des privations. Il aura inventé cette histoire pour nous quitter. Qu'il s'en aille, ce chien; moi je reste, et si nous sommes attaqués, que diable, nous nous défendrons. Nous sommes des hommes, pas vrai ? »

Et en disant cela, il jouait nonchalamment avec son couteau.

« Merci, Juan. »

Et je me dirige vers ma tente, heureux et fier de cette nouvelle marque d'affection que mon fidèle gaucho me donne encore.

Je commence à sommeiller quand un grand gaillard pénètre dans mon réduit.

« J'ai appris, me dit-il, que votre guide Garcia vous a quitté. Voulez-vous m'engager? Je désire connaître le Sud. Je suis brave et ne crains pas la fatigue. »

Je l'examine. Il semble solide comme un roc et ses yeux ont les éclairs de l'acier.

« Savez-vous, lui dis-je, qu'il n'est guère prudent de me suivre ? Les Indiens veulent m'assassiner.

— Vous assassiner ? Mais nous vous défendrons! »

Et il éleva en l'air un poing formidable autour

duquel étaient enroulées des boleadoras, armes terribles dans les mains de ce colosse.

« C'est bien, dis-je, je vous emmènerai. Nous partirons au commencement de mars. Venez me retrouver à ce moment. »

19 Février. — Au matin, accompagné de mon brave Juan, je me mets en route pour la vallée de l'arroyo Apulé, que j'ai l'intention d'explorer jusqu'aux rochers de Sauten.

La première nuit nous couchons sous la tente d'un vieux métis d'Indien et de blanc appelé Paolo Calchalpera, auquel j'ai eu l'occasion de donner, lors des dernières fêtes du Huecoun-Rouka, des médicaments qui, paraît-il, lui ont fait grand bien : il m'en est reconnaissant et me comble de prévenances.

« Tu vas rester longtemps avec nous, me dit-il de cette voix caressante des Indiens auxquels on a su plaire.

— Impossible en ce moment, mais dans quatre jours je reviendrai ici.

— Bien sûr ?

— Je te le promets.

— C'est entendu alors. Surtout ne manque pas de revenir. J'organise bientôt un *Trapumaï* [1].

1. Le *Trapumaï* est une grande chasse indienne.

— Je serai des vôtres.

— Je t'attendrai donc pour commencer la chasse. »

20 Février. — Je quitte la tente de Paolo escorté d'un de ses cousins, un Patagon immense qui m'indique le chemin des rochers de Sauten. Là, je suis à mon affaire. Je suis au milieu de sépultures indigènes ; il y en a de tous côtés, à droite, à gauche, devant moi. Dans une des fouilles, je découvre un objet qui attire spécialement mon attention : c'est un berceau indien en bois de bambou orné de dessins. Au lieu d'être cintré comme le berceau actuel des Peaux-Rouges et de pouvoir se charger sur le dos d'un cheval, celui-ci est droit et très léger. Il a été fait sans doute pour être porté sur l'épaule.

Au-dessus du berceau, je trouve les débris du squelette d'un enfant. Cette pièce, selon moi, doit remonter à l'époque où les Indiens, ignorant encore l'usage du cheval, cheminaient à pied de longs jours à travers la Pampa. Et je compare cette sépulture aux tombes rencontrées à Choiquenilahué.

Ici un enfant est enterré avec son berceau ; là-bas, je trouvai avec la sépulture d'un homme,

des armes, des couteaux, du tabac et même les restes de ses chevaux favoris. Non seulement ce document nouveau confirme mon opinion dans la croyance des indigènes à une autre vie matérielle,



TROIS TEHUELCHES FILS DU CACIQUE SAPA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

mais aussi il me permet d'ajouter que, d'après la religion indienne, la nouvelle vie recommence à l'âge où s'est interrompue l'ancienne. C'est pourquoi l'enfant en bas âge sera enseveli avec son berceau, l'homme avec ses chevaux et ses boleadoras.

24 Février. — C'est demain que doit avoir lieu le

trapumaï organisé par Calchalpera; je reprends donc le chemin de son campement pendant que Juan rentre à Choiquenilahué par une autre route; je marche déjà depuis plusieurs heures tout en rêvassant quand je débouche dans un grand vallon qui ressemble beaucoup à celui d'Apulé. J'inspecte au loin l'horizon et je n'aperçois aucune *tolderia*[1]. Je crois un moment m'être avancé trop loin et je reviens en arrière. Mais un étonnement mêlé d'inquiétude m'envahit soudain. Une pampa immense s'ouvre devant moi, bordée d'un côté par des chaînes de montagnes et de l'autre par les pics neigeux des Cordillères.

Où suis-je? Il m'est impossible de m'orienter dans cette pampa uniforme où je n'ai aucun point de repère. Je marche durant toute la journée, à la grâce de Dieu. Quelquefois je crois avoir retrouvé mon chemin, mais bientôt je m'aperçois que je m'enfonce dans des régions inconnues. La situation devient grave. Je n'ai même pas une allumette pour faire des signaux. Harassé, moulu, je m'assieds sur un roc et je regarde devant moi, détaillant chaque aspérité de terrain, chaque mamelon, jusqu'au moindre monticule. Soudain, je pousse un cri de joie. Je viens de reconnaître au loin deux

1. Groupe de toldos.

collines que Calchalpera m'a indiquées l'autre jour. Me voilà sauvé ! Je me lève et, sautant sur mon cheval, je le pousse au galop vers ce point. Je suis enfin dans ma route. Quelques heures après, j'arrive chez le vieux métis. Mon cheval est fourbu et j'ai une faim de loup. Cette petite aventure me rendra à l'avenir plus prudent.

25 Février. — Calchalpera a tenu sa promesse et organisé la grande chasse dont il m'avait parlé. Je retrouve là mon vieil ami Mangekéké et les indigènes de Choiquenilahué. De tous côtés on ne voit que des chiens blancs, noirs et roux.

Calchalpera me prête un cheval — car le mien est hors de service — et, escorté de mes deux fidèles lévriers Lindo et Brasilera, je prends la tête du détachement. Je me figure être un Peau-Rouge et, les boleadoras en mains, je dois en avoir l'aspect avec mes cheveux longs, mon foulard noué autour de la tête et mon chiripan. La troupe est nombreuse; nous sommes environ une quarantaine. Nous partons chacun dans une direction différente et au bout de plusieurs kilomètres, nous convergeons tous vers un point central, poussant devant nous des bandes de lamas et d'autruches. Peu à peu, le cercle se rétrécit

et le gibier se trouve ainsi retenu prisonnier.

Plus de cent autruches et autant de lamas se débattent dans un espace d'environ trois cents mètres. A un signal donné par Calchalpera, les Indiens, excitant les chiens de la voix, se lancent sur leur proie. Les malheureuses autruches, dans leur émoi, se jettent sur les lamas qui les culbutent. C'est une vraie cohue de gibier, au milieu de laquelle il n'y a qu'à frapper. Les boleadoras sifflent et s'abattent avec un bruit mat sur les têtes, les flancs ou les croupes des bêtes. Les chiens rivalisent avec leurs maîtres de férocité et de sauvagerie terrible, et bientôt c'est une hécatombe. Le sol est rouge de sang.

Quand le massacre est terminé, les Indiens mettent pied à terre et dépècent leurs victimes avec une habileté et une prestesse que leur envieraient les bouchers européens. En un tour de main, ils enlèvent la peau des guanacos, vident les autruches encore pantelantes, puis ils attachent à leurs selles ces sanglantes dépouilles. Avant de regagner le campement, on sert une petite collation qui ne manque pas d'originalité.

Les Peaux-Rouges brisent les os de leurs victimes, en enlèvent la moelle et l'avalent gloutonnement. Ceci n'est qu'une entrée. Quelques secon-



LA CHASSE AUX AUTRUCHES ET AUX LAMAS. —
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

des après, ils mélangent des poumons, des cœurs, des foies encore chauds, les coupent en morceaux et après les avoir saupoudrés de sel, en un clin d'œil les absorbent ; les carcasses encore fumantes servent de plats. C'est écœurant. On se croirait à un repas d'anthropophages.

Après cet hallali d'un nouveau genre, on fait la sieste ; la chasse ne reprendra que vers le soir, car la chaleur est terrible et les chiens ont besoin de repos ; nous avons encore deux chasses en perspective et deux collations dans le genre de celle que je viens de décrire.

26 Février. — Le total des trois chasses a donné le respectable tableau suivant : soixante-seize autruches et quatre-vingt-onze lamas ou guanacos.

Dans l'après-midi, je reprends le chemin de Choiquenilahué et mes chiens, très excités par leurs précédents exploits cynégétiques, poursuivent toutes les bêtes qu'ils aperçoivent. Ne trouvant plus ni lamas, ni autruches, ils se rabattent sur les renards, très nombreux dans la région que nous traversons.

J'ai beau appeler Lindo et Brasilera. Aussitôt qu'ils aperçoivent un animal quelconque, ils lui

donnent la chasse et en deux secondes ont rejoint leur proie.

Voici qu'un renard affolé sous la poursuite de mes chiens se jette dans l'arroyo; Brasilera et Lindo le suivent. Ils entourent la bête qui tout en nageant se défend avec rage et envoie de terribles coups de mâchoire à droite et à gauche. Mais bientôt elle est saisie à la gorge par Brasilera, étranglée et ramenée triomphalement sur la berge par mes deux lévriers. Je me trouve vite en possession de six renards que j'abandonne aux oiseaux de la Pampa.

Je rentre à Choiquenilahué, où je passe encore quelques jours et où je mets à profit mes loisirs pour compléter mes recherches ethnographiques.

Un après-midi j'étais tranquillement assis sur le seuil de ma tente quand un vieil Indien se présenta devant moi.

« Tiens, dis-je, après l'avoir examiné, je te reconnais.

— Oui, je t'ai déjà vu aussi, me dit-il d'un air timide. C'était, si je m'en souviens, à la fête du Huecoun-Rouka.

— En effet, et je me rappelle même que tu as voulu me gratifier d'un coup de couteau.

— J'étais ivre; pardonne-moi, frère, je ne savais ce que je faisais. »

Et pour me prouver le prix qu'il attache à mon pardon, cet homme ajoute :

« Quand je serai mort, tu pourras prendre mon squelette. Je te le donne. Mais tu sais, tu auras du mal à me faire cuire, car je suis gras, j'ai mangé beaucoup d'autruches et de guanacos. »

Et en disant cela le vieux Tehuelche se frappe sur le ventre.

J'ai peine à réprimer un éclat de rire.

« Non, lui dis-je, je ne veux pas de ton squelette. D'ailleurs tu me parais en bonne santé, et quand tu seras mort, je serai déjà rentré dans mon pays...

— Cependant, reprend-il, tu tiens beaucoup à avoir nos squelettes, puisque tu as fait cuire mon cousin. Que fais-tu de nos ossements ?

— Je les place dans une caisse, répondis-je.

— Et cette caisse, où la portes-tu ?

— Dans mon pays.

— Alors, les os de mon pauvre cousin vont quitter la Pampa pour toujours ?

— Oui, mais je les placerai en France sous une belle vitrine, dans un grand temple que l'on nomme Muséum et où une foule de visiteurs viendra les admirer. Ils seront bien mieux là qu'enfouis dans la terre. »

Ce raisonnement ne satisfait l'Indien qu'à demi, mais comme il se montre plein de bonnes dispositions, j'en profite pour le mensurer. Cette petite opération le rend inquiet. Il croit que je vais lui jeter un sort. J'ai beau lui expliquer que je suis son ami et ne lui veux aucun mal, il s'éloigne de moi à reculons et prend bientôt sa course à travers la Pampa en proférant des paroles que je ne puis comprendre.



CHAPITRE XVIII

MON DÉPART DE CHOIQUENILAHUÉ. — LA MARCHE DANS UNE CONTRÉE DÉSERTE. — UN AVENTURIER EXTRAORDINAIRE. — AUCENCIO. — JE RENCONTRE UN FRANÇAIS.

Le 6 Mars. — C'est aujourd'hui que je quitte définitivement mon quartier général de Choiquenilahué. Au moment du départ le guide araucan que j'avais engagé pour me montrer la route jusqu'à Santa Cruz ne se présente pas. Je le fais rechercher dans toute la vallée, mais en vain. J'apprends qu'il a quitté le campement la nuit dernière. Peut-être a-t-il eu peur que je ne le fasse bouillir en route. En tout cas je m'étais assuré le concôurs d'un autre guide. Le vieux Calchalpera, qui connaît le pays, doit venir me rejoindre du côté du rio Mayo. Jusqu'à ce point Rio (c'est le nom de mon nouveau gaucho) connaît la montagne.

Je fais mes adieux à Don Eduardo et me mets en marche avec mes deux compagnons. Nous traversons le Rio Senguer, escortés d'Indiens qui

nous acclament et nous souhaitent bonne chance. Ils n'ont pas l'air terrible vraiment et je doute beaucoup que ce soient eux mes ennemis de la rivière Claire. Je me retourne une dernière fois pour bien me pénétrer de la vue de cette vallée de Choiquenilahué, mon quartier général durant de longs mois... et en route pour le Sud.

L'expédition se compose de quarante animaux : vingt-huit chevaux et douze mules. C'est, on le voit, une vraie caravane. J'ai aussi avec moi, et ce ne sont pas mes moindres auxiliaires, Lindo et Brasilera, auxquels est venue s'adjoindre une autre chienne perdue dans la Pampa. Je la baptise la *Picassa*, à cause de sa couleur noire et blanche.

9 Mars. — Après trois jours de marche, nous arrivons à la vallée du Rio Mayo. Nous avons dû, pour y pénétrer, traverser une immense pampa, déserte et uniforme.

Jusqu'aux approches de Santa Cruz, nous allons voyager dans un pays complètement inhabité. Les Indiens eux-mêmes ont déserté ces parages pour se mettre, paraît-il, à l'abri des représailles d'un bandit mystérieux qui rançonne toute la contrée et dont les vols sont aussi nombreux que les guanacos d'Araucanie.

Cet écumeur de la Pampa se nomme Aucencio. Condamné par les tribunaux argentins, fait deux fois prisonnier, il a toujours réussi à s'échapper.

C'est un être étrange, dont la vie est sans doute plus étrange encore. Les histoires les plus curieuses courent sur ce bandit et ses coups d'audace sont célèbres dans toute la Patagonie.

Aucencio est principalement un voleur de chevaux et pour satisfaire cette singulière passion il emploie des ruses d'apache.

Cependant, si cet homme est un voleur, c'est avant tout un détraqué, un déséquilibré. Il ne profite pas de ses vols. Il ne conserve que les animaux qui lui sont absolument nécessaires et massacre les autres. Aucencio est aussi un gourmet. Il n'aime que la langue de cheval. Dès qu'il a capturé quelques animaux, il les tue et leur coupe la langue : c'est le seul mets qui convienne à son palais délicat.

Bien souvent les indigènes se sont mis à la poursuite de cet être bizarre qui disparaissait toujours, comme un fantôme, au moment où on croyait le tenir.

Maintenant il vit tranquille. Aucun Indien n'ose plus le poursuivre, et c'est à peine si l'on ose prononcer son nom ; on le considère comme l'émanation de l'Esprit du mal.

Tel le Juif Errant de voyageuse mémoire, Aucen-

cio circule sans trêve, à travers le territoire. Quand on le croit au Nord, on est tout étonné d'apprendre qu'il a commis un nouveau méfait dans le Sud.

Partout où il passe, il sème l'effroi. Il habite, croit-on, la pleine montagne entre le lac Viedma et le lac Argentino, derrière le rio Leona. C'est toujours dans ces environs qu'il disparaît quand on lui donne la chasse. Une chose singulière, et qui contribue étrangement dans l'esprit des Indiens à rendre Aucencio redouté, c'est que lui seul peut traverser les rapides du rio Leona où nombre d'indigènes ont été engloutis.

La façon dont ce personnage de Fenimore Cooper capture les chevaux est assez curieuse. Il se dissimule dans la pampa derrière un guanaco mort et imite à la perfection le cri de cet animal. Il a soin, notons-le, de se cacher derrière un guanaco mâle, bête très difficile à forcer et que les Indiens ne poursuivent jamais pour cette raison. A la nuit tombante il sort de derrière sa dépouille et vêtu de peaux de lion, au nez des Indiens terrifiés, il enlève les tropillas. Quelquefois, avec une audace sans pareille, il vient tranquillement, en plein jour, prendre un cheval tout sellé qu'un Indien a attaché à un piquet près de sa tente. Il saute sur la bête et laisse à sa place son cheval fourbu.

Un jour, poursuivi par les troupes de la police, n'eut-il pas l'audace de voler leurs montures à ceux qui le « filaient » !

Un volume ne suffirait pas pour raconter les faits et gestes de cet aventurier extraordinaire

12 Mars. — C'est en vain que nous attendons Calchalpera. Jusqu'à présent nous n'avons aucune nouvelle de lui, et, comme nous ne pouvons rester continuellement dans la vallée du Rio Mayo, je donne le signal du départ.

Nous allons camper à six lieues plus loin vers le Sud, auprès d'une lagune où les outardes abondent. Soudain un des gauchos me montre à l'horizon une colonne de fumée qui s'élève lentement.

« C'est sans doute Calchalpera qui nous fait des signaux.

— C'est probable. Il faut lui répondre. »

Nous embrasons un vallon voisin et nous attendons un peu inquiets, car dans cette contrée il faut toujours se méfier des colonnes de fumée. C'est, en effet, l'une des ruses du terrible Aucencio d'allumer des feux dans la pampa à l'époque où les Indiens se déplacent ; ceux-ci, croyant à la visite de l'un des leurs, répondent de même et lui indiquent ainsi l'emplacement du campement.

Le lendemain ils sont étonnés de ne plus retrouver leurs chevaux.

« Si c'était un signal d'Aucencio? me dit Juan.

— Ce serait fort désagréable, car le bandit pourrait bien nous dévaliser.

— Nous dévaliser ! reprend Juan avec indignation ; mais est-ce que je ne suis pas là, moi ? Aucencio est un homme après tout et un homme en vaut un autre. Partout où il passe, rien ne s'oppose à ce que je le suive... et j'aurais sa peau, soyez-en sûr, s'il se hasardait à venir dans ces parages.

— En attendant, repris-je, il aurait peut-être la langue de nos chevaux. »

Juan est furieux. Je réussis cependant à le calmer en lui faisant comprendre qu'il est imprudent de s'exposer à un péril quand on peut l'éviter.

Les feux brûlent toujours dans le lointain et nous ne voyons rien venir. Décidément Calchalpera me manque aussi de parole ; il ne nous rejoindra plus maintenant.

La nuit venue, nous ne dormons que d'un œil.

Le lendemain matin je vais avec Rio explorer les environs où je découvre quelques sépultures indigènes que je m'empresse de fouiller. J'étais très occupé à mon travail de fossoyeur et je venais de découvrir un superbe crâne poli et luisant

quand je vis dans le lointain venir deux cavaliers.

Je continuais mon travail sans m'occuper d'eux, pensant avoir affaire à des Indiens se rendant à Santa Cruz. Aussi mon étonnement fut-il grand quand je m'entendis interpellé.

« Tiens, c'est encore vous, me cria-t-on en français! Mais vous êtes partout! »

Je lève la tête et je reconnais mon compatriote Moreteau, coiffé d'un chapeau melon dont il avait coupé les bords. Cela lui donne une physionomie étrange. Aussi ne puis-je m'empêcher de rire en lui tendant la main.

« Mais que faites-vous par ici, lui dis-je?

— Pas grand'chose pour le moment; je suis détaché dans ce coin des Cordillères (et il me montre du doigt une cime blanchâtre) pour relever les limites chilo-argentines. Mais depuis plusieurs jours je n'ai plus de vivres; j'attends des approvisionnements.... J'ai beau faire des signaux, je ne vois rien venir.

— Alors, ces feux qui m'ont tant intrigué?

— C'est nous qui les avions allumés. »

Je propose à mon compatriote de l'emmener à mon campement et de partager avec lui le peu de charqué qui nous reste. Mais généreusement il s'y refuse.

« Non, dit-il, vous allez vers le Sud où vous ne pourrez trouver aucune provision,... vous ne devez pas vous démunir. J'ai des camarades dans les Andes, ils viendront bientôt à mon secours.

D'ailleurs, dès demain je tuerai ma yegua madrina ; elle est bien maigre, il est vrai, mais cela nous permettra d'attendre. »

Et Moreteau me demande d'aller passer la soirée chez lui. Son campement est situé du côté des Cordillères, à quelques lieues du mien ; j'accède à son désir, heureux de rester quelques heures avec lui.

J'ai dans la journée pris un tatou ; nous le mettons dans une marmite avec de l'eau, nous y ajoutons du *chali*, racine indigène qui pousse sur les bords d'une rivière voisine, et nous faisons un excellent pot-au-feu.

Le dîner fini, tout en dégustant un café incolore et sans sucre, nous échangeons nos impressions sur les hasards de la vie nomade ; puis je me couche sous des couvertures que m'a prêtées Moreteau.



CHAPITRE XIX

LES AVENTURES DE RIO. — CAPTURE D'UNE VACHE SAUVAGE. — TROIS MULES NOUS QUITTENT LA NUIT ET REMONTENT AU NORD. — CHASSE AU PUMA. — UNE DISPUTE AU CAMPEMENT. — MON EMBARQUEMENT SUR LE « VILLARINO ».

Le 15 Mars. — Le lendemain je retourne à mon campement. En route je trouve Juan venu à ma rencontre. Nous longeons une chaîne de collines, quand tout à coup ma petite chienne, Brasilera, vive comme l'éclair, grimpe sur les versants, le nez piqué en terre; elle suit une piste.

Un puma (lion d'Amérique) se défile dans la montagne, puis, apercevant la chienne qui vient dans sa direction, il s'aplatit à terre derrière un buisson, prêt à sauter sur la malheureuse bête inconsciente. Nous nous précipitons, nous appelons la chienne, mais elle n'entend rien, quand par bonheur elle perd la trace qu'elle suivait et passe loin du fauve qui la guettait. Celui-ci, voyant sa proie lui échapper et inquiet de notre présence,

se sauve et s'enfonce dans une gorge boisée; nous nous lançons à sa poursuite, mais le bois est trop épais et nous devons bientôt abandonner la chasse.

Nous arrivons au campement où Rio, que nous trouvons tout ému, nous raconte l'aventure suivante :

« J'étais, dit-il, accroupi derrière un arbre, occupé à « regarder pousser l'herbe » quand tout à coup, en relevant les yeux savez-vous ce que je vis ?

— Aucencio, répondîmes-nous en chœur.

— Non,... un puma.

— Encore !

— Oui, un grand puma à l'air féroce qui arrivait droit sur moi. Que faire ? Je n'avais pas d'armes, pas de fusil, pas même de couteau.

« Le fauve avançait toujours. Alors j'eus une idée. Je ramassai une poignée de sable et la jetai à la bête qui, surprise, fit soudain volte-face et regagna en courant la montagne.

— C'est égal, dis-je, pour un lion, le puma n'est guère courageux.

— Ce n'est certes pas moi qui m'en plaindrai, reprit Rio, mais je vous assure qu'on éprouve quand même un petit frisson en voyant devant soi un puma au moment où l'on s'y attend le moins. »

16 Mars. — Nous sommes campés sur les bords du rio Guinguel et nous venons à peine de nous installer pour passer la nuit quand nous entendons à cent mètres environ un terrible mugissement, et aux dernières lueurs du crépuscule nous apercevons une énorme vache sauvage qui paît dans la vallée. Nous nous réjouissons, car la viande allait bientôt nous faire défaut.

« Je vais capturer cette bête, » dit Juan.

Et le courageux gaucho, s'armant d'un lasso, enfourche sa jument et fond sur l'animal.

Bientôt dans la vallée retentissent des mugissements répétés ; Juan est aux prises avec la vache.

Quelques minutes après, je vois apparaître mon gaucho triomphant. Il mène à sa remorque l'animal, qui se débat furieusement et tire de toutes ses forces sur l'attache en cherchant à la rompre. Parfois la vache s'élance frémissante, une écume sanglante aux naseaux, sur le vaillant chasseur qui l'évite en faisant décrire un crochet à sa monture. Mais la nuit est noire et il est impossible de servir la bête au couteau. Je saisis ma carabine et lui loge une balle dans le côté ; la blessure n'est pas mortelle. La vache fait un bond formidable et le lasso se casse. Juan a un lasso de réserve, il s'élance de nouveau à la poursuite de la bête,

qu'il capture une seconde fois. Alors Rio enfourche son cheval et, armé de ma carabine, va l'achever. Demain nous la dépècerons et ferons une ample provision de charqué.

17 Mars. — Nous sommes obligés de rester quelques jours sur les bords du Guinguel pour faire sécher notre charqué et nous abandonnons sur place les trois quarts de la vache laquelle, entre parenthèses, est un vieux taureau de taille gigantesque. Quel malheur que Moreteau ne soit pas là ! Il aurait pu se réapprovisionner et n'eût pas été obligé de tuer sa pauvre jument !

21 Mars. — A partir du Guinguel, nous devons nous diriger à la boussole; mais comme la boussole n'indique point les endroits où il faut passer pour se procurer de l'eau, je suis obligé de m'en rapporter au flair de mes gauchos. Nous allons coucher dans un petit vallon arrosé par un ruisseau limpide. Cet arroyo porte sur les cartes le nom de Auk-Guirl.

Je reste deux jours dans cette contrée gaie et verdoyante à chasser l'autruche et à faire des recherches anthropologiques.

24 Mars. — Nous continuons notre marche au

petit bonheur, nous efforçant de suivre à la piste la route tracée par les anciennes caravanes indiennes. Des crottins de chevaux desséchés rencontrés de distance en distance nous indiquent que nous sommes dans la bonne voie.

Après avoir parcouru environ trente-cinq kilomètres au milieu d'une contrée rocailleuse et accidentée, nous aboutissons à un cirque étroit fermé par de hautes collines.

Le long des flancs abrupts de ces masses de rocs coule un petit arroyo près duquel nous installons notre campement. Le lendemain, quand nous voulons reprendre notre route, il nous manque trois mules, et il nous est impossible de continuer le voyage avant de les avoir retrouvées.

Serait-ce une farce d'Aucencio ?

Juan se met immédiatement en campagne.

« Si c'est ce misérable Aucencio qui a fait le coup, nous dit-il, je l'assomme avec mes boleadoras.

— Il faudrait d'abord l'apercevoir, dis-je.

— Oh ! je l'apercevrai bien. »

Dans l'après-midi Juan rentre harassé. Il n'a pas vu les mules.

« Les rosses, dit le gaucho, elles ont déjà retraversé l'Auk-Guirl. J'ai suivi leur trace jus-

qu'au fleuve. Mais je suis sûr que ce n'est pas Aucencio qui les a volées. Elles s'en retournent tranquillement en suivant la route que nous avons prise. Elles doivent avoir maintenant une terrible avance et qui sait où je pourrai les rejoindre. Dès demain je repartirai en emmenant avec moi un cheval de réserve. »

Le lendemain il fit comme il l'avait dit.

Pendant qu'il recherche les mules, j'explore la région.

Derrière les collines bordant notre campement s'étend une immense vallée qui s'ouvre de l'Ouest à l'Est. On l'appelle vallée du Rio Deseado[1]. Partout des marais immenses et des ruisseaux fangeux. C'est en vain que me fiant aux cartes que j'ai sous les yeux je cherche le Rio Deseado qui y est indiqué. Je ne trouve aucune trace de cette rivière. Du côté de l'Atlantique, Burmeister fit d'ailleurs la même remarque. Le Rio Deseado n'existe donc pas. C'est une chimère née dans l'esprit des premiers conquérants espagnols, sans doute assoiffés, et qui donnèrent pompeusement le nom de fleuve à un méchant ruisseau.

Au détour d'une sierra, une caverne s'offre à moi. Elle a environ douze mètres de fond sur

1. Fleuve Desiré.



LA CAVERNE DE L'HOMME DE L'AGE DE PIERRE.

quatorze de large. Elle a dû être habitée, car les parois en sont noircies par la fumée. Sur le sol une épaisse couche de poussière blanche indique que cette habitation est désertée depuis longtemps. En creusant un peu, je trouve un épais lit de cendres et des ossements de lamas. Une flèche de silex, que je découvre à l'entrée, m'indique que cette caverne servit d'habitation lors de l'âge de pierre patagonique. J'appelle cette grotte « la Caverne de l'Homme ». Quelques centaines de mètres plus loin, sur un rocher, j'aperçois des hiéroglyphes peints en rouge. Les collines avoisinantes sont jonchées de sépultures. C'est sans doute là qu'ont dû être enterrés les habitants de la caverne.

Je rentre le soir très fatigué et très inquiet, car Juan n'est pas revenu. Il nous sera impossible de rester longtemps dans ce coin où le gibier manque totalement. Nous devons, pour l'instant, nous contenter de notre charqué de vache ; mais il est devenu dur comme du bois et presque impossible à mâcher. Pour l'amollir un peu, nous devons le broyer entre deux pierres.

2 Avril. — Voici déjà une semaine que je moisis dans ce campement, et je n'ai encore aucune nou-

velle de Juan ; il sera sans doute remonté jusqu'à Choiquenilahué ; c'est l'avis de Rio, et Juan, dans cette dernière hypothèse, sera ici ce soir ou demain, me dit mon gaucho.

. . . .

Je suis déjà rentré sous ma tente et je commence à m'endormir quand un aboiement prolongé de Lindo m'annonce qu'il se passe auprès du campement quelque chose d'insolite. Je tends l'oreille. Mais les chiens n'aboient déjà plus et sortent en frétillant de la queue. C'est un ami qui arrive. En effet, c'est Juan. Le brave gaucho ramène les trois mules :

« J'ai dû les suivre à la trace jusqu'à Choiquenilahué, et là je les ai retrouvées mêlées aux autres animaux de la vallée avec lesquels elles avaient vécu longtemps, me dit Juan, heureux de nous retrouver.

— Mais vous devez être fatigué ?

— Non, pas trop. »

Et cependant le malheureux vient de parcourir une distance de cinq cents kilomètres en six jours, avec un peu de charqué pour toute nourriture. Des hommes de la trempe de Juan sont rares. Leur résistance n'a d'égale que leur courage.

3 Avril. — Nous continuons notre marche vers

le Sud et traversons la grande vallée du Deseado. La nuit vient nous surprendre et nous sommes obligés de camper sans avoir trouvé d'eau. Il y a bien aux environs un lit de rivière, mais il est desséché.

4 Avril. — Le jour paraît à peine que nous entendons dans le lointain des cris d'outarde. Nous sommes sauvés, l'eau est proche. Nous nous mettons en route, nos chiens s'emparent de deux jeunes autruches ; enfin, après deux kilomètres de marche nous arrivons à une lagune où pullulent des canards, des flamants et des outardes en très grand nombre. Je baptise cet endroit du nom de « Lagune des Outardes ».

Je prends mon fusil et je tire quelques-uns de ces oiseaux.

Nous descendons rapidement vers un petit cours d'eau qui serpente à travers la plaine et là, nous mettant à plat ventre, nous buvons gloutonnement à même le ruisseau. Nous allumons ensuite du feu et fabriquons un excellent ragoût d'autruche. On ne saurait s'imaginer ce qu'est un ragoût d'autruche servi dans la Pampa. C'est exquis, savoureux, délicieux, surtout quand on vient de passer une semaine à se nourrir de charqué.

Après être restés deux jours dans cet endroit charmant où nous avons trouvé de tout à profusion, nous poursuivons notre route vers Santa Cruz. Nous traversons une série d'arroyos qu'ombragent de ravissantes collines aux teintes roses, blanches, rouges et jaunes. Ce sont les *cerros de la Pintura*[1], c'est-à-dire la contrée dans laquelle les Indiens viennent chercher la couleur qu'ils emploient pour enjoliver leurs manteaux, leurs selles et même leurs visages. Nous traversons des routes escarpées et suivons de petits sentiers bordés à droite et à gauche par des précipices insondables, véritables abîmes qui effrayent et attirent tout à la fois. Nous remarquons un pic assez bizarre que l'on a surnommé *el gorro de Poivre*. Ce qui signifie la casquette de Poivre. J'appris que ce Poivre était un de mes compatriotes en voyage d'agrément dans cette contrée. Il faisait une concurrence déloyale au brave maréchal Bugeaud, en portant une casquette étrange qui ne devait pas manquer de fixer l'attention de ses compagnons.

9 Avril. — Nous campons près de l'arroyo de *Los Caracoles :* curieux, cet endroit. A l'horizon

1. Collines de la Peinture.

une nappe blanchâtre formée de sel s'étend à perte de vue entre les collines.

Je pars avec Juan à la recherche de quelques autruches. Nous marchons le long d'une côte boisée quand tout à coup, derrière un buisson, nous apercevons un animal qui remue. Nous approchons et aussitôt nous voyons s'élancer un superbe lion qui gagne rapidement la montagne, suivi par nos chiens. Nous nous mettons à sa poursuite ; je tremble pour mes pauvres lévriers.

Lindo est un vieux chien madré qui a déjà eu maille à partir avec les fauves ; il porte sur son dos des cicatrices glorieuses ; aussi se tient-il prudemment à distance. Mais mes deux autres chiennes, Brasilera et la Picassa, mordillent impitoyablement les jarrets du puma et je crains à tout instant qu'un coup de griffe de la terrible bête ne les éventre.

Heureusement, le puma, effrayé par notre présence, se sauve sans chercher à se défendre. Il redescend dans la Pampa et, bientôt, serré de près, il fait face et ouvre une large gueule effroyablement armée. Juan, du haut de sa monture, assène sur le crâne de l'animal un formidable coup de boleadora. Le puma perd l'équilibre, puis se redresse en poussant un long rugissement.

Je descends alors de cheval et tire sur la bête un coup de revolver. La balle frappe le roi du désert patagonique en plein cœur ; il chancelle un instant et tombe raide mort. Aidé de Juan, je charge notre victime sur ma monture ; ce n'est pas chose facile. Le fauve est de forte taille ; il mesure exactement 2m30 du museau à la queue.

Nous regagnons doucement notre campement. Mes lévriers ont l'air d'être ravis de l'aventure. Ils marchent fièrement à nos côtés, tels des soldats accompagnant les dépouilles opimes.

16 Avril. — Après plusieurs jours de marche dans un pays uniforme où nous n'avons rien pour nous guider, nous arrivons sur les bords d'une large rivière que je reconnais pour être le Rio Chico. Nous y établissons notre campement. Dans l'après-midi nous avions pris une autruche ; une discussion surgit à ce propos entre Juan et Rio. Ce dernier soutient que cette autruche a été capturée par ma chienne Brasilera ; Juan prétend au contraire que c'est lui qui l'a prise avec ses boleadoras. Bientôt la discussion dégénère en dispute, et soudain Rio, roulant son poncho autour du bras, tire son couteau et invite Juan à venir vider la querelle en champ clos à la mode des gauchos.



CHASSE AU PUMA. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Je n'ai que le temps de m'interposer entre les deux adversaires qui se regardent avec des yeux furibonds. J'ai toutes les peines du monde à leur faire entendre raison. Finalement je parviens à les calmer et ils se réconcilient. Quel bonheur que je me sois trouvé là! Sans ma présence, ces deux braves garçons se coupaient la gorge, poussés par cette vieille fierté castillane qui n'admet pas de démenti.

23 Avril. — Maintenant, devant nos yeux s'élève un pic d'étrange aspect. Les Indiens l'appellent Kmauaich, et Burmeister, l'explorateur argentin dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, lui donna le nom de *cerro de la Ventana* (pic de la fenêtre) en raison de sa forme curieuse. La contrée est des plus fertiles. On y trouve du gibier et de l'eau. Des lamas tranquilles paissent dans la plaine que sillonnent d'innombrables autruches.

L'une d'elles nous fournit l'occasion d'une chasse mouvementée. Poursuivie par nos chiens et acculée à la rivière, elle se jette bravement dans l'eau. Bientôt nos lévriers sont sur ses traces, et nous-mêmes, éperonnant nos montures, nous nous lançons dans le Rio Chico. Nous enfonçons profondément dans les eaux du fleuve, mais enfin nous

parvenons sur l'autre rive où nous trouvons nos chiens qui se sont rendus maîtres de l'autruche.

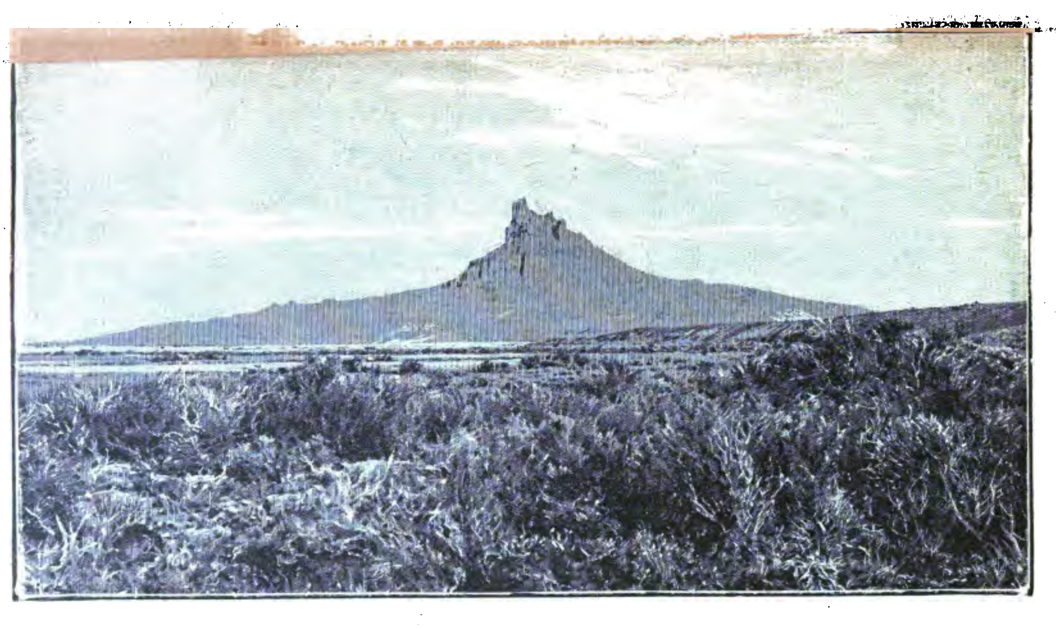
Nous apercevons aussi, dans la vallée, des vaches qui broutent au milieu d'un îlot formé par les différents bras de la rivière. Près de cette rivière s'élève un rancho habité par une famille de métis. Le chef de la famille, un nommé Ledesma, m'invite à me reposer sous son toit. C'est le premier habitant que nous rencontrons depuis notre départ de Choiquenilahué, situé à mille kilomètres au Nord. Pourtant la plupart des contrées que nous venons de traverser sont fertiles, mais les Indiens les ont désertées par crainte d'Aucencio !

Encore quatre jours de marche et nous atteindrons le Rio Santa Cruz, le plus important des fleuves de la Patagonie australe. Avec ses eaux profondes, rapides et glacées, le Rio Santa Cruz ressemble plutôt à un torrent. Il est à peine navigable.

Le sous-préfet maritime, prévenu de notre arrivée, envoie des barques au-devant de nous.

Nous chargeons sur ces embarcations tout le matériel de notre expédition, et sans trop d'encombre nous arrivons à la sous-préfecture où l'on nous reçoit à l'européenne.

Voici de longs mois que je ne suis plus habitué au confortable des gens civilisés : aussi



LE PIC KMAUAICH SUR LE RIO CHICO. — DESSIN DE BOUDIER.

me crois-je transporté dans quelque pays enchanté.

Je passe là trois journées délicieuses au milieu de gens qui me traitent avec toutes sortes d'égards. Je leur laisse en garde mes collections et je me dirige sur Gallegos pour y rejoindre le *Villarino* qui doit me ramener à Buenos-Ayres.

Le 19 Mai, nous levions l'ancre et nous voguions vers la Terre de Feu, pour de là revenir à la capitale de la République Argentine.

Mon voyage avait duré seize mois ; j'avais parcouru en tous sens l'un des pays les plus curieux et les moins connus du monde. Je revenais enchanté des résultats de ma mission. J'avais accompli à cheval un trajet de cinq mille kilomètres et je rapportais des documents inédits sur ces races de l'Amérique Australe, races qui tendent à disparaître du globe sous la poussée civilisatrice et barbare de l'alcool.

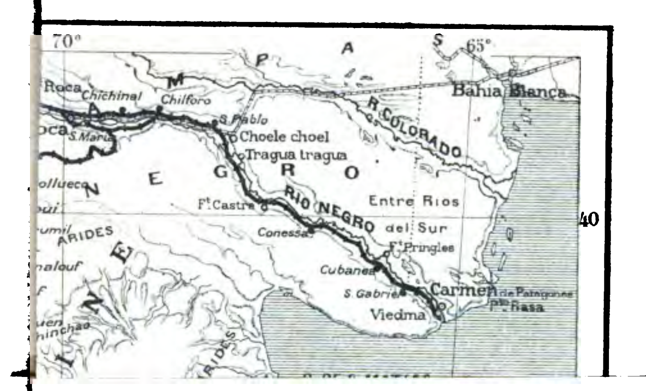
Je souhaite que d'autres aillent visiter cette région lointaine. Ils y trouveront des ressources sans nombre et y feront de curieuses découvertes.

Je sais, maintenant, que la Patagonie n'est pas ce pays aride au climat desséchant que les dictionnaires de géographie prétendent inhabitable. On peut la comparer à la plus fertile de nos colonies, et je suis certain qu'elle réserve d'agréables

surprises à ceux qui ne craindront pas d'aller l'explorer à leur tour. Il y a là une vraie mine à exploiter tant au point de vue agricole qu'au point de vue industriel. Le climat tonifiant qui règne dans ces contrées convient particulièrement à nos races de l'Europe septentrionale et le jour n'est peut-être pas très éloigné où ces immenses territoires, aujourd'hui déserts et incultes, seront une source de richesses prodigieuses pour le gouvernement qui aura su y implanter son autorité, et y déverser un torrent migratoire.

Je crois avoir dans cet ouvrage suffisamment indiqué les points où pourrait se porter l'activité des colons et je pense avoir donné un aperçu véridique des mœurs et coutumes des habitants des terres australes. Si par les renseignements que l'on vient de lire j'ai pu quelquefois intéresser ou instruire j'en serai heureux et ne regretterai point les dures étapes qu'il m'a fallu parcourir. Mon but était d'être utile. Puissé-je l'avoir atteint !

FIN



70°
65°
P A M P A S
Roca
Chichinal
Chilforo
Bahia Blanca
S. Pablo
R. COLORADO
S. Maria
Choele choel
Tragua tragua
N E G R O
Entre Rios
del Sur
Fᵗ Castre
RIO NEGRO
40
ARIDES
Conessa
Fᵗ Pringles
Cubanea
S. Gabriel
Carmen de Patagones
Pᵗᵃ Rasa
Viedma

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

Levallois-Perret. — Imp. Crété de l'Arbre, 55, rue Fromont.

